1. Journalism – France

[redacted]

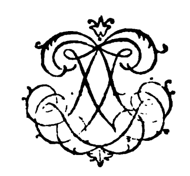
LA RÉVOLUTION

DU

JOURNALISME

PAR

ARNOULD FREMY



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

—

MDCCCLXVI

LA RÉVOLUTION

DU

JOURNALISME

facture, s'en montrent généralement assez avares et ne les appliquent pas volontiers à ce qui pourrait stimuler un peu vivement l'opinion publique.

Nous attendions toujours que l'on nous fît une bonne et franche enquête sur le journalisme contemporain, cette grosse affaire que l'on n'a guère examinée jusqu'alors que d'une façon superficielle et générale, sans vouloir entrer dans le cœur de la question.

Voyant que cette enquête ne venait pas, nous nous sommes décidé à l'entamer nous-même, nous disant que peu importait après tout qu'elle fût ouverte par tel ou tel, pourvu que le public en fût saisi et que les deux parties les plus directement intéressées, c'est-à-dire les journaux et le gouvernement, pussent sortir enfin de leur même cercle, à la fois si vague et si étroit ; — les uns réduits à sévir, et les autres à gémir sans fin.

On voudra bien comprendre à l'avance le sens du mot *révolution* appliqué par nous au journalisme. Loin de pousser ainsi au bouleversement, on veut l'empêcher, s'il est possible.

Si on avait voulu ou pu révolutionner par-

tiellement au dix-huitième siècle la propriété, la législation, l'armée, l'administration, l'enseignement, les mœurs, la publicité, les lettres, les chapitres les plus essentiels de l'existence commune, il est bien probable que l'on eût évité la catastrophe finale qui est venue fondre sur le monde comme une avalanche terrible dont la chute n'est pas même encore entièrement achevée à l'heure qu'il est.

Ce siècle-ci ne doit pas imiter les insouciances et les engourdissements de son aîné. Lorsqu'un membre quelconque du corps social est reconnu malade, il faut sonder la plaie résolûment et chercher la guérison.

Ceux qui ne voient pas que le journalisme actuel est foncièrement malade, ferment les yeux à l'évidence.

Nous ne craignons pas de dire que si on n'avise promptement, on arrivera plus vite qu'on ne croit à tomber dans une situation morale que l'on ose à peine faire pressentir, de peur d'être accusé d'hallucination pessimiste.

Comprendrait-on ce temps-ci arrivant par la pente des intérêts positifs et de l'indiffé-

rence pour tout ce qui n'est pas félicité corporelle, à rappeler le trop fameux *dixième siècle*, l'âge de fer des idées et des connaissances humaines !

Il est peu probable que ce livre réussisse d'abord à tirer personne de la léthargie, en dedans ni en dehors de la presse.

N'importe, l'effet s'en fera sentir plus tard ; l'éveil est donné, dans tous les cas : que les esprits capables de traiter la question beaucoup mieux qu'elle ne l'est ici, s'en emparent et la reprennent en sous-œuvre.

Ils ne tarderont pas sans doute à découvrir des remèdes plus efficaces et meilleurs que les nôtres, mais qui pourtant, si peu qu'ils vaillent, vaudront toujours mieux que si l'on persistait à se croiser les bras et à ne pas agir du tout.

LIVRE PREMIER

LA RÉVOLUTION
DU JOURNALISME

LIVRE PREMIER

QU'EST-CE QUE LE JOURNALISME?

I

Voulons-nous ou ne voulons-nous plus de journaux en France? — Décidons-nous, prenons un parti, il est certes grand temps!

Ces feuilles de papier quotidiennes ou périodiques que l'on persiste à nous servir sous forme de journaux ne sont évidemment plus des journaux.

On les lit parce qu'il faut bien les lire, mais personne n'y croit ni ne les prend au sérieux.

Il y a là un danger très-réel pour tout le monde et contre lequel on ne saurait trop tôt réagir.

Mépriser ses journaux est tout aussi grâve pour un peuple que mépriser son gouvernement ; c'est rouler par deux pentes opposées vers un même abîme.

II

Remarquez bien que ceux qui se plaignent des journaux, les trouvent complétement au-dessous du niveau de l'esprit public ne sont pas seulement les gens qui pensent, observent, raisonnent et prennent la peine d'interroger parfois les pulsations morales de leur temps.

Ce sont aussi les gens qui ne pensent absolument à rien qu'à eux-mêmes; ainsi, tous nos agioteurs, nos jouisseurs, nos viveurs, nos piliers de cercles, de clubs, de soupers ; ceux qui vivent enfoncés jusqu'au cou dans la matière et ont adopté dans ce monde pour unique religion la bourse, les chevaux, les cartes et les filles.

Même ceux-là commencent à déclarer que la

presse n'est décidément pas à leur hauteur et qu'elle ne les satisfait plus.

Grave symptôme et profondément caractéristique ! La classe égoïste et dorée qui en est à récriminer contre les journaux d'aujourd'hui !

Qui eut dit cela, il y a seulement cinq ou six années ?

III

Ainsi du plus loin qu'ils avisent un journaliste, sur les boulevards ou ailleurs :

« Voyons, de bonne foi, lui disent-ils, la main sur la conscience : quels journaux nous faites-vous et depuis assez longtemps, Dieu merci !

» Sont-ils assez vides, monotones, fastidieux, stériles !

Quelle politique ! ce qu'on trouve sous ce titre-là dans la presse en mérite-t-il seulement le nom ? Partout l'échappatoire, le mensonge, le néant. Partout, le verbiage et le remplissage ; toujours vos mêmes questions que vous nous

remettez à satiété sur le tapis; toujours vos mêmes articles que nous savons par cœur comme les litanies des saints.

» Où trouver nulle part la moindre étincelle de courage, d'audace et de vérité? Même à propos des choses les plus futiles, même à propos de ballets, de vaudevilles et d'operettes, on voit souvent les journaux trembler et s'aplatir.

» Quelle presse! Où nous mène-t-elle? Définissez-nous-la, vous du moins qui la pratiquez!

IV

« Hélas! répondent les journalistes, vous ne direz jamais autant de mal des journaux que nous en pensons nous-mêmes. Si vous êtes obligés de les lire, nous sommes, nous, obligés de les faire, ce qui n'est certes pas peu dire!

« Nous ne demanderions pas mieux que de vous les faire tout autres qu'ils ne sont, plus dignes et de vous et de nous; mais le moyen, s'il vous plait?

« Et les lois sur la presse? Et toutes ces légions terribles d'arrêtés, de décrets, de menaces et de mesures spéciales, sans cesse déchainées contre elle; les rigueurs fiscales, les communiqués, les avertissements, les suspensions, les suppressions! Faites donc des journaux au milieu de tout cela!

» Oui, la presse s'en va, dépérit de jour en jour, elle le sait bien; mais à qui la faute?

» La cause en est toute claire; elle saute aux yeux de tout le monde... C'est la faute du gouvernement... »

V

La vraie cause est-elle bien là?

Journalistes d'intelligence et de bonne foi, (il nous en reste encore) êtes vous sûrs que toutes les humiliations, les contraintes et les misères de la presse proviennent exclusivement du ministère de l'intérieur?

Mais d'abord, comment se fait il que le gouvernement qui n'est qu'un effet puisse ainsi réagir sur le journalisme qui est, lui, une cause?

Qu est-ce donc que ce droit sacré de penser et d'écrire, sans lequel l'humanité moderne ne saurait, dit-on, subsister, s'il est vrai qu'il soit mis sans cesse en question sous tous les régimes ; et risque d'être confisqué tous les matins dans la personne de chaque journal ?

On se plaint de la situation que le pouvoir fait à la presse, de toutes les chaînes dont il l'accable ; mais que penserait-on de ces plaintes-là, si on venait à reconnaître que ces chaînes, c'est la presse qui se les est forgées de ses mains et qu'enfin le journalisme n'a pas de plus grand ennemi que lui-même ?

VI

Du reste, ceci n'a pas la prétention d'être une grande nouveauté.

Beaucoup de gens savent fort bien que le journalisme est en grande partie l'artisan de ses maux. — Mais pourquoi ne disent-ils pas cela tout haut et partout ?...

Pourquoi?... Toujours la grande question du *parti du repos* qui fait chaque jour chez nous de nouveaux progrès!

Nous, les fils ou petits-fils des guillotinés de la première république et des mutilés du premier Empire, c'est incroyable combien nous devenons circonspects, pusillanimes à vue d'œil!

Qui est-ce qui attache aujourd'hui le moindre grelot? Qui est-ce qui voudrait sacrifier sur l'autel de la vérité la moindre fleur de son égoïsme et de son bien-être individuel?

Les uns ont une peur constante des journaux et se garderaient bien d'en jamais rien dire.

Les autres en profitent tels qu'ils sont, battent monnaie sur leur abaissement, et se garderaient encore bien moins d'y toucher.

Mais il résulte de tout cela une situation des plus mauvaises et même profondément anarchique.

La question de la presse va beaucoup plus loin que la presse elle-même; chacun sait qu'elle englobe le siècle tout entier.

VII

Enfin, qu'est-ce que le journalisme? Connaissez-vous beaucoup de personnes qui seraient capables de répondre précisément à cette question là?

Ni les gens qui créent les journaux, ni ceux qui les rédigent, ni ceux qui les persécutent ne savent au juste ce qu'ils sont.

On va au jour le jour, au hasard, ici comme dans bien d'autres sphères.

Toutefois, les gouvernements savent une chose, eux, c'est que la presse représente, en ce qui les concerne, une invention profondément pernicieuse, diabolique, faite pour les miner et les saper incessamment.

Il faut la tuer autant que possible, pour éviter qu'elle ne vous tue. Agréable perspective et vraiment rassurante pour tous!

Ainsi, voici deux des forces capitales du monde, celle qui discute et celle qui exécute, celle qui gouverne et celle qui pense, à l'état d'antagonisme perpétuel, et que l'on dirait tendues sans cesse vers un seul but, leur destruction mutuelle.

Nous n'avons encore rien su imaginer de mieux avec toutes nos ressources de politique, de philosophie, de science sociale que des journaux toujours en lutte avec les gouvernements, des gouvernements toujours en lutte avec les journaux.

Et nous osons parler quelquefois d'ordre et de stabilité; nous nous figurons en avoir fini avec les éruptions révolutionnaires!

VIII

Tant que nous n'aurons pas défini d'abord, puis constitué la presse, nous n'aurons rien fait; nous ne serons jamais qu'un siècle inquiet et malade, ayant tous les tourments de la civilisation, sans aucuns des bénéfices.

Apprenons donc, s'il se peut, à connaître et comprendre la presse. — Mais où la saisir? Est-ce dans son histoire? est-ce dans le passé?

Le passé ne nous apprend rien ou du moins peu de chose. On peut dire que le journalisme a trop d'histoire pour en avoir une.

On se perd, rien qu'en voulant énumérer les myriades de journaux qui ont paru en France depuis la vieille *Gazette* de Renaudot jusqu'à nos jours.

On tombe bien vite dans une sèche et fastidieuse nomenclature de publications éphémères et justement oubliées.

Dans tous les cas, les journaux, malgré leur nombre et leurs moments de vogue, malgré les rôles importants qu'ils ont pu jouer à diverses époques particulièrement politiques et pamphlétaires, ne sont pas ce qu'on peut appeler à proprement parler *le journalisme*.

La presse n'a commencé à exister réellement en tant qu'institution distincte et spéciale qu'à dater de ce siècle-ci.

C'est donc dans le cadre d'aujourd'hui qu'on doit la considérer et non dans ses origines qui présentent au point de vue théorique plus de confusion que de lumière.

IX

Nous prenons le journal quotidien comme le modèle le plus complet, sinon le plus parfait du genre.

Nous savons tous comment se font les journaux quotidiens, quels éléments constitutifs et primordiaux concourent à leur formation.

Ils ont pour bases à la fois une mise d'idées et une mise de fonds ; chaque feuille représente une association d'écrivains et de capitalistes, une question de doctrine et une question d'argent.

Ces deux éléments essentiels sont fort loin d'être de même nature, et on comprend qu'ils soient exposés à s'entre-choquer plus d'une fois dans l'acte de la fusion.

Cependant, l'idée de la presse est une, absolue, et ne comporte guère de mélanges d'aucunes sortes.

X

Ainsi, interrogez le premier individu venu, l'homme d'affaires de nos jours le plus matériel si vous voulez, le plus éloigné en apparence de tout ce qui s'appelle idées, sentiments relevés, considérations morales; demandez-lui comme par

hasard ce qu'il pense du journalisme en principe et en dehors de toute application usuelle?

Tout de suite, il vous répondra dans son premier élan « que le journalisme est à ses yeux l'instrument le plus précieux du progrès, le promoteur de toutes les pensées grandes, neuves, généreuses, qui agitent le monde; à la fois le guide et l'interprète de la conscience publique.

« La presse représente la discussion, l'émancipation universelle; elle répond à ce besoin supérieur d'indépendance et de vérité qui constitue depuis la chute du droit divin l'unique base des États modernes. »

XI

L'œuvre est donc morale avant tout.

Quiconque s'aviserait (nous parlons pour la France), de présenter le journalisme tout crûment comme une affaire serait sûr d'être honni même par les sceptiques et les cyniques qui certes ne manquent pas dans ce milieu-là.

Il est affaire cependant et par plus d'un côté. Nous en avons la preuve tous les jours sous les yeux.

Être à la fois bureau d'intelligence et bureau d'industrie, réunir dans un même cadre l'apostolat et le trafic, le comptoir de la publicité mercantile et le tabernacle des idées et des croyances, est-ce légitime, est-ce même pratique?

Le journalisme actuel est cela, et il s'en accommode, puisqu'il rejette constamment ses malheurs sur autrui, jamais sur lui-même.

Tant qu'il conservera cette position déplorablement amphibie, idée et esprit par la tête, industrie et matière par la queue, il aura beau répéter chaque jour que l'autorité l'accable de toutes sortes de passe-droits et d'injustices, qu'on le moleste, qu'on l'opprime, qu'on le martyrise à l'infini; chacun restera paisible spectateur de ses maux; ses plaintes ne remueront personne.

XII

« Liberté, liberté de la presse ! » crie-t-on sans cesse à pleine voix dans toutes les avenues du journalisme, comme on criait au moyen âge. « Largesse ! largesse ! » sur les pas du souverain.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce sont surtout les vieux routiers de la publicité qui poussent de ces cris-là ; eux qui depuis le temps qu'ils réclament en vain devraient bien savoir au juste à quoi s'en tenir sur la portée de leurs réclamations demeurées toujours sans effet.

« La presse libre, dit-on, et tout est sauvé !

« L'idée renaît et refleurit partout miraculeusement comme une moisson nouvelle. L'intelligence reprend ses droits ; l'âme humaine ressuscite, anéantit d'un coup tous les mauvais instincts matériels du siècle ; il semble qu'il n'y ait plus qu'à célébrer le grand Jubilé universel de la morale et de la raison ! »

XIII

Mais d'abord, une première objection : — La presse est l'idée et ne saurait être autre chose, sans doute.

Or, comment vous expliquez-vous la liberté octroyée ou rendue à l'idée?

Est-ce que l'idée n'est pas la liberté même? Est-ce qu'elle n'est pas d'essence divine, par conséquent supérieure à toutes les forces humaines qui voudraient tenter de l'opprimer?

Au contraire, plus on l'opprime, et plus on lui donne de force et de puissance dans le sens de l'affranchissement; plus on l'excite à redresser la tête fièrement et à déployer ses ailes avec une vigueur irrésistible, comme l'aiglon captif dans une cage, qui s'arrange toujours pour briser les barreaux qui l'entourent.

Le gouvernement qui n'est qu'un effet encore une fois et non une cause, ne doit pas vous donner la liberté, précisément parce que vous la lui demandez à cors et à cris.

Il doit croire que si on la voulait sérieusement et de bonne foi, on crierait beaucoup moins pour la réclamer et on agirait beaucoup plus pour l'établir.

Ainsi, nous sommes forcés de lui donner raison, lorsqu'il la supprime ou l'ajourne, ce qui revient au même.

Non pas que nous soyons du parti de ces braves gens qui s'imaginent pieusement qu'à force de supplications et de vœux, cette bienheureuse liberté va leur tomber un beau matin du haut du palais des Tuileries, comme autrefois la pluie du ciel sur l'armée de Marc-Aurèle, dans les plaines de la Germanie.

Nous nous bornons à dire ceci, c'est qu'un gouvernement quelqu'il soit n'est pas fait pour décréter la liberté ; tout au plus pour l'organiser et la maintenir.

XIV

Quant à ce qui est de la presse actuelle qui se pose sans cesse en victime du pouvoir, il est bien probable que si elle obtenait la liberté après la-

quelle elle soupire avec tant d'ardeur, elle n'en ferait rien, elle n'en tirerait aucun profit, du moins, dans le bon sens : sa situation resterait ce que nous la voyons actuellement, sinon pire.

Au surplus, qu'on fasse l'expérience.

XV

Ainsi, voici un gouvernement particulièrement généreux, confiant, aveugle si l'on aime mieux qui se décide à mettre spontanément un terme au trop long martyre du journalisme.

Par un coup d'état tout bénévole, ce qui lui vaudra très-certainement dans l'histoire le surnom de Trajan de la publicité, il consent à rompre à la fois toutes les chaînes, les mesures de rigueur et d'exception qui pèsent sur les feuilles quotidiennes et périodiques.

Plus d'avertissements bien entendu ni de communiqués, ni de suspensions, ni de suppressions, ni d'autorisations préalables, ni de nominations officielles de rédacteurs en chef et de gérants.

Rien que le régime essentiellement clément de la loi commune pour tous les délits de presse.

Diminution notable, sinon suppression absolue de ces impôts si écrasants pour les journaux que représentent les frais de timbre, de cautionnement.

A quoi bon des taxes spéciales sur l'intelligence? On ne saurait au contraire trop l'affranchir : elle rend sans cesse tant de services gratuits à l'humanité.

Ainsi, plus d'obstacles d'aucuns genres, puisqu'il s'agit d'une épreuve décisive et d'inaugurer enfin cette terre promise de la publicité libre qu'appellent dit-on de toutes leurs âmes les générations actuelles.

Croit-on donc que par le fait seul de sa délivrance en vertu d'un décret, la presse va se trouver transformée tout d'un coup, que nous aurons des journaux beaucoup meilleurs, plus relevés, plus intéressants, plus sincères, plus libres même dans la véritable acception du mot que ceux que l'on nous fait présentement?

Illusion, disons-le bien vite, pure illusion!

XVI

Les journaux resteront ce qu'ils sont, sauf dans certains détails de la politique militante qui ont bien leur importance sans aucun doute, mais sont loin d'être la presse tout entière comme on se l'imagine beaucoup trop souvent.

Si l'on se figure que la presse affranchie va se trouver par cela même dans son idéal, on se trompe fort encore une fois.

La liberté de la presse, surtout cette liberté de concession et de bon plaisir que l'on rêve, toujours si éphémère d'ailleurs rien que par le fait même de son origine, pourrait fort bien n'être nullement la vérité de la presse.

Les journaux étaient dans la spéculation avant l'ère de délivrance ; il est bien probable qu'ils y resteront une fois délivrés.

Dieu veuille même qu'ils ne s'y enfoncent pas encore davantage ; qu'ils ne visent pas à plus de gains et de profits, en raison des concurrences que leur créera nécessairement le nouvel état de choses.

Dans tous les cas, on ne saurait trop se redire que la liberté n'est que le moyen et non le but de la publicité.

C'est pourquoi l'adage traditionnel subsiste plus que jamais dans toute sa force : il faut la mériter cette liberté, non pas pour l'obtenir, ce qui n'est souvent qu'une utopie, un certain régime social étant donné, mais pour l'avoir et ne plus jamais la perdre.

XVII

Sans doute, il ne faut décourager personne, surtout les pouvoirs qui, après s'être vus dans la dure nécessité de mettre sous le boisseau ce phare lumineux de la liberté de la presse seraient disposés à le découvrir tout d'un coup, à le laisser jaillir et répandre sur le monde ses lueurs bienfaisantes et réparatrices.

Toutefois il ne faut pas non plus que l'on se serve de la liberté supprimée pour masquer des

affaissements et des abus qui ne seraient pas de son fait. Ce serait le moyen de la parodier et de l'avilir pour le grand jour de la restitution définitive.

XVIII

Mais qui donc est-ce qui la désire réellement en France cette liberté de la presse dont on fait tant de bruit?

Serait-ce par hasard ce public d'à présent si blasé, dégoûté de tout et que nous devons du reste en grande partie à la presse elle-même?

Serait-ce le journalisme parlant en son nom personnel?

Mais la presse actuelle se trouve organisée de telle sorte qu'aucun journal sérieux, comme position d'argent, faisant bien ses affaires et qui n'en est pas comme Catilina à souhaiter des bouleversements continuels pour remédier à ses embarras domestiques, ne doit en bonne conscience vouloir que la presse soit affranchie.

Cette condition nouvelle ne pourrait que le gêner et l'amoindrir. Le régime présent lui offre tant d'avantages !

Avec l'affranchissement, de nouvelles feuilles surgiraient; de là des nécessités d'innovations, des efforts, des coups de collier qui ne sont généralement pas dans la gamme des journaux à grandes clientèles.

— Pourtant, vont nous dire certains naïfs, est-ce qu'ils ne réclament pas la liberté à de certains moments et aussi énergiquement que qui que ce soit.

« Nous voulons la liberté, s'écrient-ils avec exaltation, nous voulons des rivalités, des concurrences, dussent-elles même nous porter préjudice ! »

Soyons sérieux : ces choses là font très-bien sans doute dans certains alinéas généreux et chevaleresques. Il est bon de les lancer de temps en temps, ne fût-ce que pour le principe; il en est de cela un peu comme des vœux pour la Pologne.

Mais est-ce que la vérité de l'affaire n'est pas là toujours, et qui domine tout le reste?

Un journal est une affaire n'est-il pas vrai,

et une très-grosse affaire avant d'être une mission, une doctrine, tout ce que l'on voudra d'immatériel et de moral.

Or depuis quand donc a-t-on vu les affaires agir dans un sens diamétralement contraire à leurs intérêts, se créer gratuitement des chances de diminution ?

Elles ne le peuvent pas ; elles ne le doivent même pas.

XIX

Du reste, les journaux riches, influents que nous possédons, ceux qui sont censés diriger l'opinion, en supposant qu'il y ait encore une opinion en France, ne courent pas grand risque en invoquant la liberté, et avec elle les concurrences qui pourraient leur venir.

Ils savent très-bien qu'elle n'amènerait rien ou presque rien de nouveau dans l'état de la publicité : ils se trouvent par la force des choses investis d'un monopole que l'on n'entamera pas

d'ici à longtemps, à moins de circonstances tout à fait imprévues

Ainsi les journaux qui ont le plus de force et d'existence représentent par leur situation même un des plus grands obstacles à la liberté de la presse, qui ne saurait être autre chose que la vérité de la presse.

Le domaine du journalisme est condamné à rester pendant bien des années encore enserré dans ses mêmes limites, monopolisé comme un fief spécial, ce qui ne répond guère à l'idée d'affranchissement.

Il faut, en tout état de cause, tant de conditions pour créer un nouveau journal; une surtout, le capital dont on affecte souvent de ne pas tenir compte et qui cependant domine tout évidemment, même la question politique, qui n'arrive qu'en sous ordre!

XX

Mais encore quel capital?

Il faut préciser ici afin qu'il n'y ait de doutes ni d'équivoques dans l'esprit de personne.

Il est même bon de poser nettement les chiffres devant lesquels on aurait grand tort de reculer par un sentiment de bégueulerie passablement ridicule et qui ne s'accorderait guère, il faut en convenir, avec les tendances toutes commerciales de la presse actuelle.

Les chiffres sont une des pièces importantes du grand procès pendant depuis si longtemps entre les gouvernements et les journaux et dont la solution n'est pas là où on la cherche.

Il est bon dans tous les cas que nos petits-neveux sachent au juste ce qu'il en coûtait à un certain moment du XIXe siècle pour réaliser cette œuvre de progrès et d'intelligence universelle que le journal représente.

XXI

Cinq cent mille francs! — Telle est à l'heure où nous sommes d'après le dire des esperts en fait de publicité la somme indispensable pour créer une feuille quotidienne ayant quelques chances de durée.

Dieu veuille même qu'on en reste là et que le chiffre ne soit pas de beaucoup dépassé d'ici à peu de temps !

Il faut mettre au jeu la somme tout entière, attendre deux ans sans rien récolter, et au bout de ces deux ans, à moins d'éventualités par trop mauvaises, on peut avoir espoir d'exister !

On est dans les conditions de tirage qui attirent le nombre d'annonces voulu ; l'annonce étant, comme on sait, la pierre angulaire, la base même de l'existence matérielle du journal.

XXII

Cinq cent mille francs ! Sait-on bien ce que c'est qu'une pareille somme et ce qu'il en coûte souvent de temps et de peines pour attirer ce bras du fleuve d'or sur le modeste territoire où se concentrent d'habitude les publicistes, les écrivains, les penseurs, tous gens qui n'ont généralement à offrir d'autres garanties que celles de l'intelligence et du travail ?

Avant qu'on ne soit parvenu à réaliser ce capital, combien d'idées supérieures, faites peut-être pour renouveler la face du monde, ont le temps de s'évanouir en fumée, de s'en aller rejoindre là haut le chœur muet et sublime des conceptions ignorées, de tant d'œuvres perdues chaque jour pour notre pauvre globe terrestre !

Ainsi, avant d'être journaliste, c'est-à-dire de pouvoir disposer de la seule forme de l'idée moderne, il faut que vous soyez capitaliste et capitaliste, de *cinq cent mille francs* !

Fussiez-vous Bacon, Descartes, Leibnitz, Voltaire en personne, vous n'échapperez pas à cette nécessité-là !

XXIII

On voit donc que la publicité qui se plaint constamment de la servitude du pouvoir en contient une autre non moins grave dans son propre sein, celle de l'argent.

On a déclaré souvent que la première avait

engendré la seconde; la presse serait, dit-on, moins sous la dépendance du capital, si elle avait des taxes moins lourdes à supporter.

Est-ce bien exact? N'est-ce pas son esprit autant que son corps qui se trouve engagé depuis un temps déjà considérable dans le fait-argent?

D'ailleurs, la question peut-être retournée; si les journaux n'avaient jamais été mis en exploitation, on n'aurait jamais songé à les imposer.

On n'impose pas ce qui ne rapporte rien, témoin l'idée pure, essentiellement gratuite en soi.

La presse n'est pas venue au monde avec le timbre au front; elle n'a pas trouvé le cautionnement dans son berceau : ces afflictions-là lui sont venues surtout de sa seconde manière.

XXIV

Quoiqu'il en soit, que cette nécessité d'un gros capital préalable pour se fonder et subsister résulte des exigences du pouvoir ou de l'organisa-

tion propre du journalisme, elle n'en constitue pas moins pour lui un fait des plus graves et qui doit influer considérablement sur toute sa destinée morale et matérielle.

Son horizon se trouve ainsi nécessairement restreint et spécialisé. La publicité devient l'apanage exclusif des hommes d'argent.

Sans vouloir établir d'exclusion contre aucune classe de la société, on peut bien dire qu'il est fâcheux de voir les capitalistes avoir seuls droit par la force des choses à la création des entreprises de presse; l'esprit du journalisme étant d'être autant que possible accessible au plus grand nombre, non seulement comme usage, mais aussi comme fondation.

Rien au monde ne devrait pouvoir enlever au pauvre d'argent qui est bien souvent le riche de la lumière et de la pensée le privilége sacré de l'initiative intellectuelle.

Il y a là tout un problème très-étendu, très-complexe et il n'est donné à aucun gouvernement de le résoudre, même avec toutes les clémences, concessions et latitudes possibles.

XXV

On voit donc dès maintenant quel rôle joue la presse en acceptant d'une part la dépendance du capital, et d'une autre en protestant de toute l'énergie de son âme contre celle du pouvoir qu'elle affecte de considérer comme le seul et unique auteur de sa condition si tristement ravalée et précaire.

Elle demande à être libre à tous les gouvernements qui se succèdent, et il se trouve qu'aucuns d'entre eux ne veulent qu'elle soit libre.

Qui a tort d'elle ou d'eux?

Il n'y a évidemment qu'une seule solution, c'est l'appel au public.

Si le public prend décidement fait et cause pour les journaux tels qu'ils se trouvent constitués en dehors des nécessités du pouvoir, les couvre de sa faveur et de ses sympathies hautement déclarées, il faudra bien que le pouvoir cède un jour ou l'autre et se départe envers eux de son système de rigueur.

XXVI

Mais les journaux tels qu'il sont faits ont ils réellement le public pour eux? Voilà ce qu'il faut savoir.

On ne sera fixé là-dessus que si l'on se décide non plus à considérer la presse théoriquement et à l'état de fait accompli, comme on l'a fait jusqu'alors, toujours dans cette idée de procès à intenter à l'autorité; mais si on entre dans le détail intime du journal même, si on examine ce qu'il est au juste comme conception, comme exécution, comme œuvre enfin; car de quelque façon qu'on le prenne, le journalisme est une œuvre; et on est en droit de le juger comme toutes les œuvres de ce monde.

Il est soumis autant et plus que quoique ce soit et en raison même de la haute influence qu'il exerce à des nécessités absolues de goût, d'esprit, de raison, de jugement, dont rien au monde ne saurait le dispenser.

Cet examen de la constructtion intérieure du journal semblera probablement minutieux et presque superflu à ceux qui vivent habituellement dans la publicité et en connaissent les ressorts intimes; mais tout le monde n'en est pas là.

Nous le croyons quant à nous indispensable si on veut arriver enfin à débrouiller un peu cette question de la presse, qui ne semble être une des plus grosses énigmes des temps actuels que parce qu'on a évité jusqu'ici de la soumettre à la bonne, vieille et si simple méthode de l'analyse.

Mais qu'il nous soit permis de reprendre haleine un instant avant de poursuivre la carrière si vraiment ardue et si peu explorée que nous sommes en train de parcourir.

LIVRE II

LIVRE II

LES ANNONCES

I

De même que l'on se représente la presse en général comme l'expression la plus relevée de la civilisation, de l'indépendance, de la moralité, de la conscience publique; de même, lorsqu'on pense au journal en particulier, on a tout de suite dans l'esprit l'idée de la lecture la plus variée, la plus conforme à ces conditions de mouvement, d'imprévu, d'originalité, un des besoins impérieux de l'esprit moderne, qui a tant vu, tant étudié dans le présent et le passé et qu'il est devenu si difficile de distraire et d'instruire.

II

La nature même du genre semble se prêter merveilleusement à ces qualités de diversité continue.

Le journal ne voit-il pas se déployer chaque jour devant lui l'horizon du monde entier, le tableau complet des affaires, des intérêts, des passions, des mœurs, des plaisirs de toutes les classes; la grande chronique politique et sociale dont il est à la fois le reflet et le jugement ?

Il semble qu'avec de telles ressources, il lui soit facile de varier souvent son thème et d'éviter cet écueil de la monotonie toujours mortel à la longue, et en France plus que partout ailleurs.

III

Toutefois, si on examine la façon dont la plupart des journaux sont rédigés, on est forcé de

reconnaître que ce n'est pas précisément par la variété qu'ils brillent.

Malgré la différence des nuances politiques qui influent ordinairement assez peu sur le système général de rédaction, le plan est partout le même, à bien peu d'exceptions près.

Il existe un type de journal presque universellement adopté par tout le monde : qui en a vu un les a vus tous.

Tout s'y succède, tout s'y déroule dans un ordre immuable, comme pour la liturgie de l'Église.

Qui a créé cet ordre-là? on ne sait : le hasard, la convention, l'habitude comme pour bien des choses. Du reste, nous n'en sommes pas à le discuter; nous l'indiquons seulement.

V

Vous ouvrez un journal quelconque; la première chose qui frappe vos yeux, c'est la politique.

On comprend aisément cette priorité du rang

accordée à la politique dans l'ordonnance habituelle du numéro; il est tout simple que le lecteur tienne à être informé avant tout de ce qui constitue la chose publique.

La partie politique du journal a pour aliment habituel les nouvelles de l'intérieur et de l'extérieur qui donnent lieu à des bulletins ou chroniques où l'on concentre la partie la plus essentielle des affaires; puis à des articles spéciaux, désignés dans l'idiôme particulier de la presse sous le titre assez bizarre de *Premiers-Paris*.

Il est convenu qu'on ne peut absolument pas se passer de ces sortes d'articles: c'est la base fondamentale de l'édifice.

N'y eût-il nulle part aucuns sujets de discussions ni de conflits, même dans les temps de paix absolue, de sérénité universelle, même dans l'ère de l'âge d'or, il faudrait que chaque journal eût toujours et quand même son Premier-Paris.

Dans cette même section viennent se ranger les actes officiels, les décrets, les textes de lois, les extraits de correspondances, les communications télégraphiques, toutes les questions gouvernementales de la France et de l'étranger.

V

Il n'y a pas à vouloir nier l'importance toute particulière et vraiment capitale de cette partie politique des journaux.

On s'explique fort bien que les gouvernements y attachent constamment leur œil le plus vigilant et le plus inquiet.

C'est là qu'on les juge, qu'on les discute dans leurs décisions, leurs actes, aussi dans les hommes qui les représentent dans les diverses branches des services publics.

C'est là que l'opinion avec ses mille échos perpétuels, leur fait entendre ses réclamations et ses vœux, là qu'ils ont à subir la grande et salutaire enquête de la publicité à laquelle nul ne peut se flatter d'échapper dans quelque rang qu'il se trouve et sans laquelle il est bien difficile, sinon radicalement impossible de gouverner cette grande critique que représente l'humanité moderne.

Le journal, lui, ne saurait veiller de trop près

sur ce côté de sa rédaction à cause même de son importance si réelle; l'entourer de trop d'autorité morale, de trop de garanties supérieures, non seulement quant au fond des choses, mais aussi quant à la nature des accointances et au voisinage des sujets.

Car nous protestons, dès à présent, contre les catégories irresponsables que l'on voudrait établir dans la presse et contre l'opinion des écrivains qui prétendraient se laver les mains de tout ce qu'ils ne signent pas dans les feuilles dont ils font partie, toujours plume et âme, qu'ils le sachent bien.

Il n'est rien que personne soit en droit de répudier dans le journal, être collectif s'il en fut : chacun répond de tout, est garant absolu de tout ce qu'il renferme : la presse n'existe moralement qu'à cette condition-là.

VI

Après la section politique survient une division d'un tout autre genre, ce que l'on appelle, toujours dans la langue du métier, les *Faits-Paris*,

qui pourraient s'appeler aussi bien les faits-province, les faits-Europe, les faits quatre parties du monde.

Ce sont toutes les nouvelles du jour, les bruits, les rumeurs courantes, des sinistres autant que possible, qui sont toujours de si bonne prise pour un certain genre de publicité ; les meurtres, les incendies, les suicides, les catastrophes de rues, les accidents de voitures, les chutes de cheminées, les soustractions de tabatières, de montres, de portes-monnaie, etc...

On entasse toutes ces choses-là pêle-mêle, sans beaucoup de classification et généralement sans considérations morales d'aucun genre.

Le grand point est d'assouvir cet immense appétit de faits et de commérages qui dévore, dit-on, la génération présente, d'autant plus qu'on ne lui sert guère que cette seule pâture.

Il est convenu que tous les moyens sont bons pour alimenter le réservoir aux nouvelles. Quand les faits authentiques manquent, on en invente.

Il y a même une appellation spéciale et de saveur tout à fait attique pour ces sortes de nouvelles apocryphes et saugrenues dont les journaux font une assez grande consommation ; on leur a

donné dans la publicité pratique le nom de *canards*.

VII

Du rôle de publiciste, de polémiste politique et gouvernemental qu'il remplissait tout à l'heure, voici donc le journal descendu brusquement et à peu près sans transition à celui de propagateur et collecteur de toutes ces nouvelles infimes, vulgaires et grossièrement émouvantes que l'on n'hésite pas à aller ramasser, souvent dans un but si évident d'appel à une curiosité misérable, jusque dans les fanges de toutes les hontes et de toutes les corruptions humaines.

Le journal réformait l'état à sa première page ; à la suivante, il devient écho de carrefours, perroquet de place publique.

De façon que, sans vouloir forcer les choses dans un sens peu sérieux, on pourrait dire que, tout journal bien organisé devrait avoir dans sa rédaction, à côté des talents d'écrivains les plus sérieux, les historiens, penseurs, publicistes et

autres ; les portières des quatre parties du monde qui lui apporteraient continuellement le contingent des caquetages universels ; puisque c'est là, dit-on, un des plus puissants moyens de succès et même une loi d'existence pour la publicité représentée par la presse.

VIII

Outre les comptes rendus des séances parlementaires, les diverses spécialités scientifiques, judiciaires, économiques, industrielles, financières, mondaines que le journal réunit dans son programme ; il est dans l'habitude de consacrer le bas de ses colonnes à des œuvres dites *littéraires*, généralement des romans découpés en feuilleton, que l'on débite au détail un peu comme le ruban au mètre dans les magasins de nouveautés ; puis des variétés, des voyages, des chroniques fantaisistes, qui doivent être encore, autant que possible, des répertoires de nouvelles ; puis des bulletins d'arts, de musique, de théâtres, surtout de théâ-

tres, dont les analyses arrivent invariablement tous les lundis par une de ces coutumes inviolables et sacrées que le génie de la routine a répandues à profusion dans la presse.

Après toutes ces divisions survient une dernière catégorie, l'annonce qui, pour être reléguée à l'extrémité du journal n'en a pas moins une importance de premier ordre.

Nous savons du reste, déjà que l'annonce représente le grand mobile financier de toute entreprise de presse.

Nous la retrouverons, tout à l'heure, quand nous aurons achevé de parcourir l'intérieur des journaux.

IX

En se plaçant au point de vue absolu de l'intelligence, en ne voyant que l'œuvre en elle-même en dehors de l'usage pratique, on ne peut nier que le journal tel qu'il se présente avec ses divisions, subdivisions, ses compartiments infinis ne

réalise une composition d'un ordre assez bizarre.

Tant de matières amoncelées sur un seul point ne sont-elles pas faites pour produire parfois l'amalgame, ou tout au moins plus d'un contraste choquant pour ceux qui écrivent comme pour ceux qui lisent?

Vouloir tout dire n'est-ce pas risquer souvent de ne rien dire?

Et puis comment éviter bien des erreurs et des injustices dans toutes ces appréciations au jour le jour, ces jugements précipités qu'il faut sans cesse lancer presque au hasard à travers le torrent impétueux, et dévorant de la publicité quotidienne?

Est-il d'ailleurs aussi nécessaire qu'on le croit d'encombrer les journaux de tous ces amas d'informations si souvent insignifiantes, d'historiettes de rues si bien faites pour développer à l'infini le sens badaud du public aux dépens d'autres fibres plus nobles?

La presse n'aurait-elle pas mieux à faire que ce métier perpétuel de caillette, si éloigné de la haute position morale qu'elle revendique?

Est ce qu'enfin les feuilles quotidiennes ne gagneraient pas à ne pas suivre toujours ce même

sillon tracé, à se varier un peu plus elles-mêmes, de manière à ne pas avoir l'air d'être toutes frappées à la même empreinte et sorties d'un moule identiquement semblable?

X

« Arrêtez! n'attaquez pas la presse! » nous crient déjà certains énergumènes qui se figurent que la bonne manière de faire respecter le journalisme est de le poser comme un monument accompli, sacré auquel on ne doit non plus toucher qu'au temple de Salomon.

Les journaux doivent être faits comme ils sont, jamais autrement : changez-y quoique ce soit, vous détruisez tout.

Ces imperfections à vos yeux sont précisément des qualités aux yeux du public.

C'est lui qui veut cette accumulation des idées et des sujets dans un même cadre;

Lui qui veut que les journaux conservent perpétuellement cette ordonnance uniforme, toujours

la même, comme les lignes de l'échiquier; c'est là ce qui fait qu'il s'y retrouve et s'y attache.

Il veut trouver tout d'abord en tête de sa feuille son bulletin, ou son Premier-Paris; son morceau politique lui étant non moins nécessaire que son pain quotidien.

Il veut sa ration accoutumée de faits-Paris et la plus abondante possible, de manière à satisfaire tous les matins sa curiosité, en apprenant ce qui s'est passé la veille sur les trottoirs, sur la voie publique et même chez les particuliers où l'on peut sans trop de périls aller récolter des révélations piquantes.

Il veut son feuilleton dramatique tous les lundis, jamais le mardi, ou le mercredi ou tout autre jour de la semaine.

Il veut, en cas de procès célèbre, son compte-rendu judiciaire, au grand complet, dût-il remplir le numéro tout entier, sans omission du moindre incident d'audience.

La presse est faite pour lui fournir des informations sur tous les points, des solutions improvisées sur toutes choses.

Le public est le maître de son journal; il est

bien libre après tout de lui imposer ses fantaisies et ses volontés.

XI

Que répondre à cela? Rien.

Du moment où l'on a lâché ce grand mot *le public*, il est certain qu'il n'y a plus rien à dire.

Toutefois, remarquons en passant que l'on n'a jamais tant parlé du public que depuis qu'il semble qu'il n'y en ait plus nulle part.

Et puis, n'est-il pas vraiment curieux de voir avec quelle facilité on vous invente tout exprès pour les journaux une singulière catégorie de lecteurs particulièrement niais, badauds, grossiers, toujours disposés à tout avaler en fait de pauvretés et d'inepties.

Et notez que c'est surtout dans la presse que l'on invente ce public de si bonne pâte; dans cette presse qui se plaint sans cesse qu'on la méconnaît et la ravale!

Rien de plus commode en vérité que de se tailler dans la masse, à qui on fait dire dans bien

des cas à peu près tout ce qu'on veut, un public spécial d'ignorance et d'abrutissement pour justifier d'avance ce que l'on se plaît à faire circuler de vulgaire et de détestable.

Si ce public là existait, les journaux devraient s'efforcer de le tuer au lieu de le propager et de le faire vivre.

Dans tous les cas, ils ont beau jeu de soutenir qu'on les trouve excellents comme ils sont : on ne lit qu'eux ; leur cloche est le seul son qu'on entende.

De même les pouvoirs absolus qui prétendent que les peuples adorent l'absolutisme, d'autant qu'ils ne leur laissent guère la faculté de s'exprimer sur aucune autre forme de gouvernement.

XII

Eh bien, soit ! nous admettons cette opinion d'un public voulant les journaux comme ils sont, sans changements d'aucune sorte.

Oui, c'est pour lui qu'il faut maintenir à tout prix ces entassements dans un même morceau de

papier, de tant de doctrines et de choses, cette universalité surtout d'apparence et si peu de fond, ces lieux communs, ces remplissages, ces ritournelles politiques, littéraires, économiques, administratives, qui retentissent, toujours les mêmes, dans tant de journaux; puis ce débordement de bruits futiles, de commérage incessant, à travers la presse.

Oui, le public aime tout cela, veut tout cela.

Mais l'annonce, messieurs, direz-vous aussi que c'est lui qui veut l'annonce, qu'il la recherche, l'appelle, sait un gré infini aux journaux d'avoir adopté ce genre de publicité?

XIII

Eh! quoi! j'ouvre cette feuille à laquelle je me suis abonné, sans doute parce que j'ai l'espoir de la voir toujours convenablement et intelligemment remplie; et il se trouve qu'elle est envahie sans cesse pour un bon tiers et plus par une foule d'écriteaux, d'enseignes, d'étiquettes, d'affiches dont je n'ai que faire.

Vous me faites faire tous les matins un voyage obligatoire à travers les onguents, les sirops, les chocolats, les pommades de la France et même de l'étranger.

Soutiendrez-vous que le public voit d'un bien bon œil le déploiement de toutes ces choses-là au sein de son journal?

C'est d'ailleurs un passe-droit évident que vous lui faites, un larcin continuel; aucune feuille n'ayant pu jusqu'alors poser dans ses colonnes une limite fixe et sainte que l'annonce n'aurait jamais sous aucun prétexte le droit de franchir.

XIX

On nous répond que tout ce que nous pourrions dire contre l'annonce n'avancerait absolument à rien, attendu qu'elle est inattaquable à cause du rôle supérieur qu'elle remplit.

N'est-il pas convenu que les journaux se livrent à perte comme prix d'abonnement et de vente et ne vivent en réalité que des bénéfices de leur quatrième page?

« Savez-vous bien, ajoute-t-on, que si vous supprimiez l'annonce, vous n'auriez plus demain une seule feuille quotidienne? »

Hélas! oui, nous savons cela et c'est précisément ce dont nous nous plaignons.

Mais ce qui nous étonne, ce sont ces gens qui prétendent avoir si fort à cœur la dignité de la presse et qui acceptent tranquillement cette prépondérance de la quatrième page qui amène forcément la subordination et le vasselage de toute la partie intelligente du journalisme.

On revient aussi à ce propos et toujours à titre d'excuse sur les rigueurs fiscales, sur les taxes onéreuses du pouvoir.

Le pouvoir doit être mis ici moins en cause que jamais. Il s'agit après tout d'une position librement acceptée par la presse elle-même.

Surtout en matière d'idées et de publicité, on n'est esclave que lorsqu'on le veut bien.

XX

Mais que l'annonce ait les origines que l'on voudra; qu'elle découle des taxes officielles ou de la spéculation particulière, peu nous importe à nous public, sinon celui d'aujourd'hui, du moins celui de demain; le public de discernement et d'équité, avec lequel il faudra compter plus tôt que l'on ne croit.

Ce que nous savons, dès à présent, c'est que vous nous devez, n'importe par quels moyens, un journal pur, sincère, exempt de tout alliage matériel.

Or, nous vous disons qu'avec l'annonce, vous ne pouvez pas nous donner ce journal là; elle s'y oppose, elle vous le défend.

Non seulement, elle dévore incessamment l'espace de la rédaction, mais de plus, elle vicie le principe; elle marque le caractère de l'œuvre tout entière d'un cachet indélébile de spéculation et de trafic.

XXI

Le journalisme a signé son arrêt de mort ou, ce qui est pire, d'esclavage volontaire, du jour où il s'est dit ceci :

« J'aliène une part de mon domaine, c'est-à-dire du sol sacré de la discussion, de la conscience et de la vérité, en faveur de ce fait inconnu ou plutôt beaucoup trop connu que l'annonce représente.

» J'établis dans mes colonnes un département spécial pour les charlatans, dupeurs, jongleurs, sophistiqueurs, empiriques, flibustiers de la spéculation et de l'agiotage, qui ne manquent jamais, surtout dans ces temps de concurrence effrénée et d'industrialisme féroce où nous vivons.

» Ces gens là auront le droit, moyennant finances, de venir étaler effrontément dans le journalisme toutes sortes de gasconnades ridicules, de mensonges à propos de leurs drogues, frelateries, fausses médecines, fausses denrées, fausses affaires, dont il leur plaît d'empoisonner le public. »

XXII

Non, non, on dira tout ce qu'on voudra, la presse n'a pas été inventée pour se prêter à un pareil office.

Son principe même s'y refuse, son principe représenté ici par la conscience générale de la masse, dont le sens moral se trouve directement atteint.

Voyez vous-mêmes les effets de l'annonce commerciale quant aux intérêts sacrés du travail et à la juste rémunération des œuvres de chacun.

Moi, industriel ou négociant, je fais tous mes efforts pour produire ou débiter de mon mieux; mais je suis pauvre et ne puis rien faire publier à ma louange.

Vous, au contraire, mon concurrent, vous êtes riche et pouvez vous faire encenser à satiété dans les journaux.

Cependant, je fais aussi bien que vous, peut-être même mieux, en raison de la loyauté de mes principes; mais vous avez pour vous votre bloc

d'annnonces que vous pouvez toujours jeter à un moment donné dans le plateau de la balance, pour le faire trébucher en votre faveur.

Vous avez dans votre coffre-fort de quoi faire proclamer chaque jour supérieur, incomparable tout ce qui sort de votre magasin ou de vos usines, de quoi m'écraser par conséquent, moi, pauvre diable.

Comment voulez-vous que je lutte et que je ne succombe pas à la longue sous les coups de massue de votre publicité?

Favoriser l'étalage bruyant aux dépens de l'honnêteté, l'effronterie aux dépens du vrai labeur, le fort aux dépens du faible, est-ce donc là le rôle de la presse?

Elle est du bois dont on fait la bonne foi, la justice en toutes choses et non le tremplin du tripotage, le marchepied du mensonge.

XXIII

Mais, dit-on encore, l'annonce n'a pas toujours ce côté de charlatanerie que vous lui prêtez ; elle a aussi un côté d'utilité réelle qui justifie à la rigueur son admission dans les journaux.

On cite l'Angleterre, les États-Unis, d'autres peuples encore où l'annonce règne dans la presse sans lui causer un tort moral, du moins apparent.

Les analogies anglaises et américaines ont du bon sans doute, à la condition de ne pas en abuser et surtout de rester, autant que possible dans la généralité des questions.

Mais quand on arrive aux détails, on se trouve bien vite en face des diversités de tempéraments et d'humeurs, non moins essentielles à noter chez les nations que chez les individus.

Ne nous figurons pas que nous puissions, nous Français, tout imiter des Anglais, comme nous avons l'air de le croire quelquefois. Bien des cho-

ses réussissent chez eux, qui échouent entièrement chez nous.

Ainsi, notre publicité, surtout au point de vue industriel, ne saurait être calquée sur la leur.

Pourquoi? D'abord par cette simple raison que nous ne buvons, ne mangeons, ni même ne lisons comme les Anglais; que nous différons d'eux dans une foule de points essentiels de la vie publique et particulière.

XXIV

Chacun sait qu'il existe en Angleterre un certain genre d'annonces particulièrement usuelles et pratiques que l'on a même essayé de naturaliser chez nous sous le nom *d'annonces anglaises.*

Nos voisins emploient l'annonce dans une foule de circonstances de la vie qui ne sont chez nous que l'exception.

Elle est pour eux une sorte de passe-partout de la publicité usuelle, l'intermédiaire habituel

entre l'offre et la demande pour des classes nombreuses de la société.

Personne de l'autre côté du détroit ne trouve à redire à ce que son journal, tout en servant à lui exposer les faits politiques, les actes du gouvernement, les séances parlementaires, les questions concernant la vie publique, serve en même temps à lui transmettre des indications de maisons, de chevaux, de voitures, de meubles, de domestiques, de tout ce qui se rapporte à l'existence journalière.

En France, il n'en est pas de même, tant s'en faut ! Ce mélange de but moral et d'office matériel dans une même sphère, choque beaucoup de personnes, et non pas les moins distinguées comme éducation et comme esprit.

On subit généralement bien plutôt qu'on n'accepte la publicité marchande de la presse : c'est à peine si ceux que nous appelons nos gens *comme il faut*, daignent jeter de temps à autre un œil sceptique et distrait sur la quatrième page de leur journal,

XXV

Distinguons du reste, pour mieux spécifier, deux catégories principales dans l'annonce !

D'une part, l'annonce *pratique*, celle qui donne des indications tranquillement, sans bruit, pour les gens qui cherchent dans la publicité des renseignements sérieux.

D'une autre, l'annonce *lyrique*, celle qui ne se contente pas d'indiquer les choses, mais qui en même temps les prône, les chante, tâche de leur donner une valeur factice avec le panégyrique de l'hyperbole et la trompette du vacarme.

Il est peu probable que même l'annonce pratique, celle dont les Anglais font un si grand usage, puisse jamais s'acclimater parfaitement en France.

Trop de raisons s'y opposent; avant tout, notre répugnance instinctive pour la publicité mêlée à nos relations ordinaires.

Tout ce qui vient de l'annonce nous semble toujours avoir comme une odeur plus ou moins suspecte.

L'idée d'aller chercher à travers les journaux, non pas une compagne pour notre existence, une mère pour nos enfants futurs, ce qui nous fait dresser d'horreur les cheveux sur la tête, rien que d'y songer, malgré ou plutôt à cause sans doute des agences matrimoniales; mais même de demander à l'annonce un simple employé, un commis, un valet de chambre, nous paraît étrange, incompatible avec les conditions de la vie honorable et régulière.

Cette sorte de pruderie délicate n'est peut-être pas le plus mauvais côté de nos mœurs; il ne faut pas trop nous en guérir; c'est comme un dernier reflet de notre vieille chevalerie Française.

XXVI

Quant à l'annonce dite *lyrique,* celle qui procède par les coups de grosse caisse, elle est sans doute établie chez nous puisque nous la voyons fonctionner tous les jours.

Mais malgré son extension, surtout depuis quel-

ques années, il est douteux qu'elle dépasse jamais une certaine couche d'industries louches, équivoques, et pénètre réellement dans la partie saine et sérieuse de nos habitudes et de notre commerce.

« *A bon vin pas d'enseigne;* » cet antique adage de la sagesse gauloise restera toujours profondément gravé dans nos croyances comme la foi de nos pères.

XXVII

Nous avons eu le tort en France de faire nos journaux beaucoup trop *à l'Anglaise;* c'est peut-être là ce qui nous à empêchés jusqu'alors d'avoir une presse véritablement enracinée dans notre sol.

Il faut bien nous avouer cela, puisque nous cherchons ce qui nous a mis si fort en arrière sur les autres peuples et principalement sur nos voisins dans la voie de la liberté.

Les Anglais, ou plutôt quelques Anglais, sont libres par de tout autres procédés que nous. Ils n'en sont encore en fait de politique qu'à l'excep-

tion et non à la masse, ce qui leur simplifie une infinité de questions.

La liberté, quoi qu'on ait dit, est faite pour germer tout aussi bien sur le sol français que sur le sol britannique, à la condition toutefois de compter sans cesse avec nos instincts, nos susceptibilités, nos défauts si l'on veut; avant tout avec notre haine profonde de la hiérarchie et du privilége, cet immense besoin d'égalité qui nous dévore et nous fait si souvent perdre de vue les vrais principes de la liberté pratique.

La presse est sans doute un des plus puissants agents de liberté pour les peuples; mais si nous voulons en profiter et non la voir se tourner contre nous, comme cela nous est arrivé si souvent jusqu'à présent, nous devons la modeler sur nous-mêmes, sur notre caractère, sur notre donnée sociale et non sur celle des autres.

On ne se figure pas combien en France la presse a besoin d'être Française!

XXVIII

Grâce aux idées de discipline et de hiérarchie répandues partout en Angleterre qui n'a guère eu à compter jusqu'alors avec le principe d'égalité, cette loi suprême du monde futur, les journaux se trouvent naturellement beaucoup plus libres que les nôtres.

Il y a d'abord ce respect inné du droit imprimé dans toutes les classes, ce sentiment de l'expansion individuelle de chacun, l'un des beaux côtés de ce grand peuple.

Et puis la presse est bien plus éloignée que chez nous de la classe gouvernante, considérée sur le sol britannique comme étant de prédestination toute supérieure, inviolable, ce qui rend l'autorité infiniment plus large à l'endroit des concessions libérales.

La presse britannique, en raison de la liberté dont elle jouit, possède en même temps beaucoup plus de latitude industrielle que la nôtre.

Qu'importe, après tout, à tel pair d'Angleterre si haut placé comme nom, comme fortune et comme position politique ; ou même à tel grand industriel de Lancastre, plus riche à lui tout seul que tant de princes, rien que par le chiffre de ses exportations, que son journal se distribue et se remplisse de telle ou telle manière, commence par la haute discussion officielle et parlementaire et finisse en queue d'annonces et de réclames ?

Qu'il fasse son métier de journal mécaniquement pour ainsi dire ; qu'il lui donne la chose nécessaire, l'impression exacte de la situation du moment ; à la rigueur même, la noté plus ou moins marquée de son opinion personnelle, c'est tout ce qu'il lui demande.

La masse suit naturellement et n'a guère, surtout dans un pays encore si profondément hiérarchisé à se montrer beaucoup plus exigeante que l'élite.

Mais en France, où l'aristocratie de classes n'existe plus, evidemment, parce que l'aristocratie d'esprit, de science, de talent et de sentiments se trouve répartie partout, le journal est obligé de compter sans cesse avec des exigences morales d'une tout autre nature.

Il est en contact direct avec un élément essentiellement clairvoyant et raffiné, bien autrement aristocrate souvent comme intelligence et délicatesse d'instinct, que toutes les aristocraties de la terre, même dans les couches les plus humbles : le public.

S'il remplit sa tâche d'une façon indifférente ou sèche ou ingrate, ou dans un sens tout industriel, il est perdu ; non seulement, il n'est plus libre, mais il n'est plus rien : il a bien vite tout le monde, sans exception, contre soi.

Les classes qui ne sont elles-mêmes que des transactions peuvent bien les admettre dans la presse ; le public lui ne les admet pas.

XXIX

On comprend du reste qu'en Angleterre, pays de sang-froid et de pratique s'il en fut, et où l'esprit des affaires se mêle à tout, l'élément politique et commercial puisse vivre côte à côte dans la presse avec l'élément industriel, sans crainte d'absorption.

Chez nous, l'élément commercial une fois admis dans le journalisme, il faut qu'il dévore tout, qu'il arrive bien vite à dire le fameux mot de Louis XIV : « Le journal c'est moi... »

Quelles raisons de cela ? Il y en a plusieurs.

D'abord, les côtés immodérés et excessifs de notre nature française, ce défaut d'équilibre que nous montrons dans tant de choses et qui tient à notre peu d'habitude de nous diriger et de nous gouverner nous mêmes, que nous devons en partie du reste à ceux qui nous ont gouvernés jusqu'alors, en nous représentant comme absolument incapables de toute direction personnelle.

Mais ce qu'on peut dire en thèse générale, c'est qu'au lieu de se jeter étourdiment dans l'exploitation commerciale sur les pas de la presse anglaise, la nôtre, en France, eût dû attendre au moins avant de *s'industrialiser* d'en être arrivée au même degré de liberté que sa voisine.

XXX

Toutefois les causes qui ont produit la domination de l'élément industriel dans la publicité nous touchent bien moins que le fait lui-même.

Il est donc bien avéré que le journal, d'aprè les lois impérieuses de son organisation, ne vit, ne peut absolument vivre que par l'annonce.

Dès lors, la question de la presse nous semble tranchée d'une manière absolue; elle devient la proie de la publicité payante. Il n'y a pas de termes moyens à chercher.

Comment la limiterez-vous, cette annonce toute puissante dont les droits superbes se trouvent si nettement et si hautement établis?

Loin de la restreindre, vous devez au contraire la seconder de tous vos efforts puisqu'il y va du succès, de l'existence même de l'entreprise.

Les journaux doivent viser autant que possible aux grands tirages, aux grands formats, non pas pour développer le champ de la discussion et des

lumières; mais surtout pour agrandir le champ du trafic et du bazar, pour contenir le plus possible de ces lignes industrielles qui sont le véritable thermomètre de la prospérité de l'affaire.

XXXI

On se souvient encore sans doute qu'il s'est élevé vers 1837 une polémique très-vive à propos des modifications opérées dans le prix des journaux, précisément en vue du développement de l'annonce.

Les feuilles qui avaient alors la prétention de représenter la vérité morale du journalisme contestaient à celles qui diminuaient leurs prix d'abonnement le droit de reculer jusqu'au chiffre de perte.

Mais la question était évidemment mal posée : chacun est libre après tout de livrer sa marchandise au prix qu'il lui plaît : un *maximum* pour la publicité est le plus impossible de tous.

L'ancienne presse, soi-disant toute politique,

morale et littéraire, restée fidèle aux anciens prix avait trop l'air, en protestant contre l'innovation, de combattre pour ses propres foyers.

Pour que sa protestation portât, il eût fallu qu'elle commençât par prendre une haute et noble initiative et par rejeter l'annonce d'une façon absolue.

Était-ce possible alors ; est-ce possible surtout aujourd'hui ? Peu nous importe, puisque nous n'en sommes encore ici que sur le principe.

Mais ce qu'on peut dire, c'est que pour lutter contre le journalisme d'exploitation qui sera toujours, quoiqu'on puisse faire, le journalisme d'abaissement et d'asservissement, il n'y a qu'un seul terrain possible, réel, celui du journal immaculé, libre, désintéressé, journal des pieds à la tête, depuis la première ligne jusqu'à la dernière : hors de là, point de salut.

XXXII

Quoiqu'il en soit, l'impulsion est donnée : la presse a cru devoir signer avec l'annonce un

traité d'alliance et de commerce qui lui permet de diminuer notablement son ancien prix.

Elle se crée, par suite de ce traité, une clientèle nouvelle, incontestablement bien plus étendue que l'ancienne ; mais de quelle qualité, et à quel prix ? Voilà ce qu'il s'agit de savoir.

L'annonce admise dans le journalisme, d'abord à l'état d'auxiliaire timide, n'a pu manquer d'étendre ses ailes chaque jour davantage, en raison du rôle capital qu'elle s'est vue appelée à jouer.

Elle a dû s'établir non plus seulement à la quatrième page, considérée jadis comme son domaine exclusif, mais aussi, à la troisième page et plus loin encore, au préjudice bien entendu de la rédaction, forcée d'attendre humblement son tour et même de lui céder dans maintes circonstances la plus grande partie du terrain.

XXXIII

Du moment où l'annonce représente la base essentielle du budget, est-ce qu'en bonne logique

la rédaction, qui ne devient plus qu'un simple accessoire dans tant de cas, peut lui refuser ce qui est le complément si naturel de l'exercice de son droit, c'est-à-dire l'intérieur du journal, pour qu'elle vienne y célébrer sous une forme nouvelle et bien plus directe les choses qui concernent sa propagande?

Comment! vous voudriez que l'annonce fît les frais du culte et n'eût pas le droit de venir de temps en temps dans l'intérieur du temple pour y prêcher elle-même pour son saint!

Le journal lui doit non seulement son papier, ses presses, mais aussi son style, ses idées, son éloquence; surtout lorsqu'il s'agit d'affaires considérables, d'individus assez haut placés dans l'industrie et la finance pour ne reculer devant aucuns sacrifices de publicité.

XXXIV

Qui dit annonces dit donc admission forcée de réclames, de fragments de prospectus, même de

prospectus complets qui viennent rayonner au beau milieu du numéro, à la place des articles dont ils remplissent l'office et dont ils doivent imiter le ton et les allures à s'y méprendre.

Le prix des lignes d'insertion s'accroît nécessairement à mesure que l'on se rapproche du sanctuaire du journal, c'est-à-dire de la partie dite *politique*, la mieux faite pour attirer l'œil du public, la plus enviée par conséquent.

Il n'est même pas impossible à l'annonce de s'emparer de ce poste d'élite et d'en déloger la discussion parlementaire et le Premier-Paris; ce n'est encore là qu'une question d'argent.

N'avons-nous pas vu et ne verrons-nous pas sans doute encore bien des fois, tant que la presse restera ce qu'elle est, de puissants faiseurs, de gros capitalistes, des directeurs de caisses, de comptoirs, de ce qu'on est convenu d'appeler, de nos jours, *des institutions financières*, s'emparer de la presque totalité des journaux pour y déployer leurs comptes-rendus, leurs rapports interminables, les pièces à l'appui de l'immense et invariable prospérité de leurs entreprises qui ne sauraient se passer toutefois de ces ovations de la

publicité payante dont elles font elles mêmes tous les frais?

On aurait bien tort, en vérité, de vouloir chicaner ces sortes de publications. Elles représentent généralement de si grosses questions d'annonces, partant de si gros bénéfices pour l'entreprise, qu'il n'y a guère à essayer même de protester contre elles.

XXXV

« Dans tous les cas, dit-on, le lecteur sait toujours bien à quoi s'en tenir sur la nature et la portée des insertions marchandes.

« Tout article payé ne porte-t-il pas avec lui son correctif? »

Oui, surtout si ce public se composait rien que de gens intelligents, éclairés, capables de se tenir en garde contre les piéges de la publicité mensongère.

Mais le charlatan qui débite sa drogue sur la place publique avec sa musique bruyante, ses

grands gestes, ses clameurs vantardes, n'arrive-t-il pas toujours à prendre un certain nombre de dupes aux filets de ses barangues et de ses fanfares ?

Pourquoi pas aussi celui qui choisit pour son estrade les colonnes d'un journal?

L'effet est pareil et même bien plus considérable dans le dernier cas, en raison de la supériorité des moyens.

Si les annonces et les réclames ne portaient pas, il est fort probable que personne n'en ferait jamais.

Quant au journal et à la part de solidarité qu'il endosse avec la publicité du trafic, il lui est bien difficile d'échapper au dilemme suivant:

Ou il l'approuve, s'associe à son esprit et à sa lettre ; mais alors pourquoi avoir l'air sans cesse de s'en défendre et de mettre une barrière entre elle et sa rédaction ?

Pourquoi même la faire payer s'il la croit bonne et salutaire pour le public ?

Ou bien, il la juge dangereuse et mauvaise; mais alors, quel rôle joue-t-il en l'acceptant et en vivant de son produit ?

XXXVI

Ainsi, le premier venu pourra toujours, moyennant une somme d'argent versée au guichet de la caisse, disposer des colonnes du journal pour le soutien des plus mauvaises affaires, l'exaltation des plus mauvaises causes.

Tous les hauts et puissants larrons de la confiance publique, qui devraient ne trouver que des verges et le pilori dans la publicité, auront constamment à leur disposition le moyen de s'y faire tresser des couronnes et d'y monter au capitole !

Mais résistez donc à cette compagnie d'annonces, votre suzeraine après tout, qui vous arrive les mains pleines d'or, qui vient vous déployer de magnifiques traités conclus par messieurs tels ou tels, financiers immenses qui éprouvent le besoin de faire savoir au public comme quoi ils ont été acclamés à leur dernière assemblée générale, couverts des bénédictions de tous leurs actionnaires qu'ils

tiennent attachés pieds et poings liés à leurs chars de triomphe !

Est-ce qu'on doit hésiter un seul instant devant de telles insertions à livrer non pas seulement les extrémités, mais aussi le cœur et la tête du journal ?

Mais comme il est facile après cela pour les gens non initiés qui voient ces pièces d'éloquence s'étaler si souvent aux plus belles places de la publicité quotidienne, de démêler ce qui vient de la spéculation extérieure ou de la conviction du journal, ce qui est la bonne ou la mauvaise vérité de la presse !

XXXVII

Posez l'annonce comme vous le voudrez, faites en comme certaines gens un instrument indispensable d'industrie, de négoce, de progrès, vous n'arriverez jamais à nous prouver qu'il soit bien nécessaire de l'encadrer de politique, de littérature et de la monter sur journalisme.

Quant à penser que le journal puisse dégager de

sa cause sa responsabilité morale et même son action directe, c'est tout à fait une erreur.

Il n'y a jamais pour lui de position de Ponce-Pilate à prendre sur ce terrain là.

Il intervient d'une façon très-réelle : il constitue, avec l'autorité de sa position, l'influence de sa clientelle, une propagande toute spéciale et qui n'existerait certainement pas sans lui.

Il n'est pas seulement agent neutre et passif, comme on cherche à l'insinuer parfois, il est solidaire, il est complice ; et la preuve c'est qu'il participe aux résultats d'argent.

Du moment où il admet l'annonce, il est l'annonce elle-même ; or nous savons tous ce qu'est cette sorte de publicité pour la voir à l'œuvre chaque jour.

Il n'est pas douteux qu'elle ne représente dans une infinité de circonstances le traquenard du public qui ne peut manquer de se laisser prendre plus ou moins à tous ces hameçons tendus constamment à travers les journaux.

La presse n'a pas pour but sans doute de servir à égarer et enniaiser ses lecteurs ?

Elle doit au contraire leur ouvrir les yeux au-

tant que possible sur les piéges que l'on cherche à leur dresser.

XXXIX

De façon que, pour être dans la vérité de son rôle, il faudrait que le journal s'occupât de réagir perpétuellement contre ses propres annonces, et d'offrir à côté du poison le contre-poison :

Il faudrait que chaque numéro contint à l'adresse de ses abonnés des lignes préservatrices dans le genre de celles-ci :

« Surtout, gardez-vous bien d'apporter vos fonds à cette compagnie industrielle dont nous publions aujourd'hui le prospectus et qui vous promet monts et merveilles ! Toutes les vraies et solides affaires font leur chemin d'elles-mêmes, sachez-le bien, et sans le secours des annonces et des réclames. Règle générale : lorsque la presse annonce qu'une affaire est en pleine prospérité, c'est qu'elle est au plus bas ; et de plus, lorsqu'on vous promet de votre argent des intérêts fabuleux, c'est

qu'on est dans l'intention de vous escroquer le capital. »

Ou bien :

« Nous vous annonçons pour la centième fois dans le numéro du jour la grande liquidation de tel grand magasin en vogue, mais n'en croyez pas un mot. Ce magasin a l'habitude de liquider ainsi deux ou trois fois par mois pour avoir le prétexte d'écouler ses denrées inférieures, ses étoffes faux teint, ses détestables marchandises, vendues à un rabais soi-disant considérable et qui n'est nullement un rabais, tant s'en faut, vu la qualité des choses. »

Ou bien encore :

« Vous êtes prié de n'accorder aucune espèce de confiance au prétendu spécifique universel qui figure si souvent à notre quatrième page. Il se vante de prévenir toutes les maladies, de guérir tout le monde et n'a jamais guéri personne. Heureux ceux qui ayant eu la fâcheuse idée d'en faire usage n'en sont pas tombés malades ! C'est de la graine de niais au premier chef... »

Ainsi devrait procéder cette division du journal qui serait occupée sans cesse à prévenir et réparer autant que possible le mal causé par la page de la publicité payante.

Est-ce là une chose admissible? La tête peut-elle blâmer la queue? Le journal qui vit de l'annonce peut-il se charger de la démasquer et de la détruire?

Il devrait cependant en bonne justice cette réparation au public et ne peut malheureusement la lui offrir dans aucun cas.

XL

Si encore l'envahissement de l'annonce n'atteignait que la situation de chaque journal en particulier; mais il s'étend à la presse tout entière et nécessairement aussi aux hommes qui la représentent.

On ne demande pas mieux dans un certain monde que de trouver à mordre sans cesse sur tout ce qui tient au journalisme de près ou de loin.

N'entend-on pas répéter chaque jour à tous les coins de la sottise humaine qu'il n'est pas d'homme de presse, pas de journal qui ne soit plus ou moins à vendre; que le blâme et l'éloge sont cotés et tarifés d'après une échelle graduée qui existe tacitement dans tous les bureaux de rédaction?

Les journalistes d'honneur et de foi s'indignent, protestent, en appellent à leurs consciences exemptes de toutes impuretés.

Ce ne sont là malheureusement que des protestations individuelles.

Le public qui calomnie la presse à travers son organisation est-il donc si coupable, lorsqu'il voit qu'elle contient dans son sein un coin de trafic constament ouvert, par où la question d'argent est toujours libre de pénétrer?

Une partie du journal est à vendre, pourquoi pas tout le journal; pourquoi pas aussi ceux qui le font? La conséquence est presque inévitable dans la pratique.

Ne sait-on pas bien d'ailleurs que la publicité vénale se glisse partout, emprunte toutes les formes, même celle de l'article en apparence le plus désintéressé?

Ne s'est-il pas produit dans la presse de nos

jours, des faits de date encore récente, beaucoup trop historiques et trop connus de tous pour qu'il y ait aujourd'hui à en faire mystère?

N'a-t-on pas vu, pour citer un exemple pris au hasard, dans une question encore pendante à l'heure qu'il est l'influence exercée par l'argent égyptien, qui a pesé d'une façon malheureusement si notoire sur une portion beaucoup trop considérable du journalisme français?

Ces choses-là, toujours si regrettables, doivent être imputées bien moins sans doute à la démoralisation des individus qu'à l'état de désarroi et de chaos déplorable où la presse se trouve plongée.

Dans tous les cas, on peut dire qu'elles sont possibles surtout sous le régime industriel. C'est généralement par l'exploitation des annonces qu'elles s'entament et s'établissent.

Quand la réclame est payée un prix oriental, l'article peut-il décemment se contenter du prix européen?

XLI

On dit enfin : — « Mais si vous chassez l'annonce de la presse, où voulez-vous qu'elle aille ? »

Qu'elle aille où elle voudra ; ceci n'est pas notre affaire. Au surplus, les ressources ne lui manqueront pas ; il n'y a guère à s'inquiéter ds son sort.

N'a-t-elle pas, entre autres moyens de se produire l'affichage dont elle tire déjà, grâce à Dieu ! un assez bon parti ?

Vous pouvez lui livrer, si vous la jugez si intéressante et si utile, les murailles et les façades de toutes vos maisons, vos portes, vos volets, les panneaux de vos voitures, les siéges de vos cochers, les selles et les harnais de vos attelages, jusqu'aux chapeaux, et aux livrées de vos domestiques.

Vous vous récriez, vous ne voudriez pas qu'elle s'attachât à aucuns des objets de votre usage particulier ; vous y verriez une véritable salissure et

vous n'êtes nullement choqué de voir qu'elle s'attache tous les jours à votre journal, ce meuble de votre esprit et de votre conscience !

O inconséquence de ceux qu'on appelle les gens de distinction et d'intelligence et que nous verrons du reste ressortir bien mieux encore quand nous en serons aux relations directes du monde avec la presse !

XLII

Croyez-nous, lorsqu'on se décidera enfin à attaquer résolument cette révolution du journalisme si urgente et qui ne peut plus guère se retarder ; c'est contre l'annonce et sa sœur la réclame qu'il faudra sévir tout d'abord.

Il faudra, suivant toutes probabilités, les sapper sans miséricorde !

Vision, chimère quant à présent !

Attendez ! Laissez passer encore un certain temps de ce régime d'étouffement et d'agonie sous lequel la presse se débat si misérablement

et il faudra bien qu'elle se décide enfin à remonter d'elle-même à la source du mal.

Lasse de se déchaîner en pure perte contre le pouvoir, de protester au sujet de ses droits méconnus, de son indépendance anéantie, elle reconnaîtra que la liberté politique ne saurait lui venir, tant qu'elle n'aura pas racheté sa liberté individuelle du servage de l'exploitation.

Si le journalisme veut être respecté des gouvernements, qu'il commence donc par se rendre respectable devant le public. Tout se réduit à cela ; le reste n'est rien que plaintes stériles et clameurs dans le désert.



LIVRE III

LIVRE III

LE DESPOTISME DE LA PRESSE

I

Quoi qu'il en soit de toutes ces observations et de celles que l'on pourrait faire eneore sur la conception et le détail du journal, sa forme peut être considérée comme définitivement arrêtée.

Les Aristote et les Quintilien de l'avenir auront à l'indiquer un jour d'après ses règles et ses traditions, comme on a fait dans le passé pour l'épopée, la tragédie, la comédie, l'histoire, l'ode, l'élégie, l'idylle, tous les genres indiqués dans les poétiques et traités littéraires.

Car si la presse est un fait, le journal est un genre tout comme les autres, un art spécial; il demande, dans une foule de cas, à être traité comme un art; il faut bien se persuader cela.

Nous avons vu déjà que le genre du journalisme, assez peu varié dans sa forme, mais essentiellement multiple, universel comme idée, rappelait parfois assez volontiers, par sa prétention à vouloir tout embrasser, le fameux programme de Pic de la Mirandole.

II

On nous demandera peut-être avant d'aller plus loin pourquoi nous ne disons rien de la publicité périodique?

Nous l'omettons à dessein, attendu qu'elle nous paraît être plutôt du ressort de la librairie que du journal.

Les articles de Revues sont généralement de petits livres ou de petits traités qui n'ont guère de liens réel entre eux et ne se rattachent à l'actualité que par des relations assez vagues et lointaines.

Malgré le mérite incontestable de quelques-uns de ses produits, cette publicité-là sera-t-elle jamais bien dans le sens français?

Si nous reprochons à nos feuilles quotidiennes d'être faites trop *à l'anglaise*, que dirons-nous donc des recueils et des Revues? N'est-ce pas là une importation britannique s'il en fut ?

Il faut les habitudes méthodiques et les loisirs infinis des peuples du Nord pour s'accommoder de ces terribles volumes à échéances fixes, qui ont souvent tous les inconvénients du livre sans en avoir les avantages; qui vous arrivent à domicile comme une sommation, une mise en demeure perpétuelle, et vous représentent une tâche suivie de tant de remords, pour peu qu'on néglige de lire le numéro ou tout au moins de le couper, ne fut-ce que par pudeur.

Nous ne savons pas lire les Revues en France; peut-être même ne saurons-nous jamais parfaitement les faire.

Certains esprits, très-distingués du reste qui s'y sont par trop exercés et concentrés, y ont contracté, à force de délayer sans fin, quelque chose de pesant et d'alambiqué, qui n'était pas jadis dans notre ton ni nos allures.

Plusieurs d'entre eux ont constamment l'air quand on les lit d'être traduits de l'anglais ou de l'allemand.

Restons ce que nous sommes, frivoles et superficiels, puisqu'on le veut absolument; mais, du moins, simples et naturels, concis surtout.

Du reste, dans ce que l'on dit ici du fond même de la presse, la publicité périodique a sa part tout naturellement quant aux points où elle se rattache au journalisme par des points directs.

III

On parle des bouleversements contemporains qui se sont opérés sous nos yeux à la suite des grandes découvertes industrielles et scientifiques, l'électricité, la télégraphie, la vapeur, les chemins de fer.

Il en est un dont on ne dit rien, sans doute parce qu'il se rapporte à l'ordre moral, et, qu'aujourd'hui, tout ce qui tient au moral, il est de mode de n'en pas tenir compte.

Nous voulons parler de ce changement si gros de conséquences universelles que le journal est venu opérer dans une sphère qui compte bien aussi pour quelque chose, dans ce monde; celle des idées, des conceptions, des philosophies, des littératures, de l'histoire, de l'imagination, enfin de tout ce qui tient au système général de la production intellectuelle moderne.

Grâce à l'énorme rayon de publicité dont il dispose, et par suite, au fait d'absolutisme qu'il représente, le journal a fini par tout concentrer en lui-même.

On ne lit plus que lui parce que, du reste, on n'a plus guère le temps de lire que lui. Son empire est immense comme celui du vieux monde romain.

C'est à peine si on découvre au loin, en dehors de son territoire, quelques petits cantons isolés, imperceptibles, défrichés par certains colons obstinés, restés fidèles quand même au culte de la production personnelle et de l'idée parcellaire.

On se sert encore du livre de temps en temps, par un reste d'habitude, mais comme d'un instrument auquel on ne croit plus guère, tombé en désuétude, et dépassé par le progrès.

IV

Essayez donc d'obtenir aujourd'hui la moindre parcelle d'attention pour tout ce qui ne se présente pas sous la forme de journal ?

Si quelque chose a l'air de remuer et d'exister en dehors de l'empire de la presse, c'est qu'elle l'a vivifié de son souffle tout puissant, soyez en bien sûr.

Les plus belles œuvres, pour peu qu'elle néglige de s'en occuper, risquent fort de dormir ensevelies dans la poussière de l'oubli pendant des siècles, jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à un journal quelconque de soulever le couvercle du cercueil pour en tirer peut-être quelque Lazare sublime, resté jusqu'alors comme non avenu pour tout le monde.

Quand nous parlons du bouleversement radical opéré par le journalisme, avons nous tort?

Il ne s'agit de rien moins, on le voit, que de remplacer par un seul âgent de production cen-

trale, un creuset intellectuel unique, cette collection de moules si riches et si variés d'où sont sortis, dans la durée des âges, les individus d'élite, les génies transcendants et, par suite, cette série de productions immortelles que l'on est habitué à considérer encore aujourd'hui comme le fil conducteur du genre humain à travers les diverses périodes intellectuelles qui composent l'histoire du monde pensant.

V

Le journal supprime les individualités; il supprime également les chefs-d'œuvre.

Ces atomes supérieurs et divins qui, autrefois, se condensaient et s'agrégeaient dans certaines cervelles prédestinées pour y former, par voie de cristallisation intime, les pierres précieuses du talent, de l'art, de la science; la presse les étend et les dissémine dans des collections d'esprit qui ont la pré tention d'opérer mieux sans doute avec leurs instruments d'association que ne faisaient les anciens spécialistes, connus aniennement, sous les

titres de génies à part, de penseurs solitaires, d'artistes isolés.

La presse ne vous demande pas précisément, lorsque vous entrez à son service, de dépouiller entièrement votre personnalité; mais c'est presque une convention tacite de l'engagement que vous souscrivez avec elle.

Chacun doit penser de même dans un journal et autant que possible écrire à peu près de même.

Le nivellement du style est presque toujours au moins aussi essentiel que la discipline du caractère.

A quoi bon des irréguliers et des fougueux comme il s'en trouve en si grand nombre dans la carrière de l'idée libre, pour figurer dans l'armée du journalisme qui exige, avant tout, chez ses enrôlés l'obéissance passive du soldat sous les armes?

Une note de rédaction paisible, continue, sans éclat d'aucun genre, vaut mieux souvent que les éclairs et les coups de tonnerre du génie, qui risqueraient de faire explosion à tout instant et de briser le cadre.

VI

Qui dit chef-d'œuvre, dit communément œuvre de développement et de longue haleine.

Aucunes des grandes productions d'autrefois ne seraient possibles dans les limites de la presse actuelle ; à moins que l'on n'eut la profane pensée de vouloir les couper en morceaux et de les servir au public à l'état de membres d'Orphée, comme on fait pour certaines œuvres d'imagination dans les usages de la publicité quotidienne.

En prenant seulement le XVIIIe siècle, lequel cependant résumait, comme on sait, bien plus qu'il n'étendait, on remarquera que ses plus grands hommes, les Montesquieu, les Voltaire, les Rousseau, les Mably; leurs œuvres les plus importantes, le *Contrat social*, l'*Essai sur les mœurs*, l'*Esprit des lois*, les *Entretiens de Phocion*, auraient peut-être bien de la peine à se faire lire aujourd'hui, puisqu'enfin leur forme est le livre et que le livre a été tué par le journal.

On n'en était pas de leur temps au règne des journaux, on n'en était encore qu'au régime si différent des *gazettes*.

VII

Le journal procède plutôt par diffusion que par concentration : — lequel vaut mieux pour l'esprit humain et les résultats qu'il doit atteindre, se concentrer et thésauriser, ou bien se dépenser au jour le jour, sous forme de productions passagères? C'est surtout à l'expérience de l'avenir, à résoudre la question.

Quant au présent, nous ne pouvons guère constater qu'une seule chose, c'est que les grandes natures pensantes et créatrices ont procédé jusqu'ici plutôt par des conceptions étendues que par des pages détachées.

Il est fort possible qu'il y ait aujourd'hui avantage à changer cela ; mais au moins faut-il savoir d'avance à quoi on s'engage, avant de signer une modification aussi grave.

Ce qu'on nous demande en définitive, c'est

d'abandonner complétement les anciennes sources de style, d'éloquence, de philosophie, de poésie, d'invention, de critique, et de nous confier entièrement à ce fleuve de la presse absorbant, dominateur, et en même temps assez peu profond de sa nature qui doit remplacer tous les autres courants à lui seul.

On conçoit que ces sortes de mutations ne s'opèrent pas sans hésitation et sans de certains scrupules.

Nous voyons bien ce qui s'en va et ce que nous perdons, mais savons-nous au juste ce que nous aurons à la place; d'autant plus qu'il s'agit là encore une fois d'un phénomène récent dans le monde et qui est loin d'avoir subi l'épreuve du temps ?

Sommes-nous bien certains que nos descendants n'auront pas à nous reprocher un jour d'avoir rompu follement avec les vraies traditions des siècles de raison et de pensée; et mangé tout notre blé de méditation, et de conceptions supérieures en herbe de journalisme ?

VIII

Sans tomber moins que jamais dans le rétrospectif, notons seulement en passant cette différence caractéristique qui existe entre la vieille gazette d'autrefois, sans éclat, sans autorité réellement reconnue, rédigée ordinairement par les subalternes des lettres, et le journal d'aujourd'hui, véritable monarque absolu qui plane sur tout, devant lequel tout le monde, petits et grands, est forcé de s'incliner.

Chacun a dans la mémoire le morceau si connu de Voltaire, qui se trouve dans ses *Mélanges littéraires*, sous ce titre : *Conseils à un journaliste*.

On n'a pas oublié sur quel ton de protection hautaine Voltaire le prend avec ce journaliste qu'il s'est chargé de conseiller et d'éclairer.

Comme il a soin de le tenir toujours à une prodigieuse distance de lui-même, et comme on sent bien percer à chaque ligne l'allure du souverain traitant avec son vassal !

Il est vrai que Voltaire était alors si puissant et ces pauvres gazetiers si peu de chose!

IX

Mais aujourd'hui, quel changement! Quel est donc le journaliste disposant d'un tant soit peu d'influence dans le coin d'une feuille quelque peu répandue qui voudrait accepter des conseils de personne et ne s'empresserait pas de les rejeter sous forme de représailles aggressives et dédaigneuses à la face du mal appris qui voudrait intervertir les rôles et s'aviser de chapitrer les puissances?

Voltaire, tout Voltaire qu'il serait, n'y échapperait pas plus qu'aucun autre.

On ne tarderait guère à lui faire sentir de la façon la plus nette que c'est à lui à recevoir les conseils des journalistes et non à leur en donner.

Il serait obligé de faire ce qu'ont fait la plupart des individus célèbres d'à présent, qui ne

sont parvenus à se faire canoniser grands hommes de leur vivant, dans le siècle d'ironie et d'incrédulité universelle où nous sommes, qu'en courbant constamment l'échine devant les journaux, en les encombrant à tout propos, de lettres flagorneuses et courtisanesques qui restent comme de si tristes monuments de ce que le besoin de gloriole et la mendicité de l'eloge peuvent inspirer parfois à certains caractères.

On était bien loin de prévoir du temps de Voltaire la future omnipotence du journal; mais il faut dire aussi que l'heure de la révolution n'avait pas encore sonné.

X

La suprématie de la presse est donc un fait définitivement acquis à notre temps.

La transformation du talent et de la condition de l'écrivain et aussi celle de l'esprit du public n'ont pu manquer de s'en suivre.

L'écrivain d'abord :

Autre chose est assurément d'écrire pour ses

pensées à soi, pour son public à soi, sous sa responsabilité directe et personnelle, ou bien de se consacrer à cette œuvre collective et impersonnelle que le journal représente.

Du moment où il est convenu que le service de l'idée vivante et circulante ne réclame plus que des spécialités de journalistes ; il est tout simple que l'on voie se produire de moins en moins de ceux que l'on appelait autrefois *des écrivains* de profession, de ces hommes particulièrement convaincus et dévoués qui passaient toute leur vie, concentrés dans une seule pensée, un seul livre, une seule œuvre, dont ils poursuivaient l'achèvement, non pas seulement au point de vue du présent, mais aussi des générations futures ; animés de cette noble et généreuse passion de l'avenir qui fait qu'à travers le défrichement contemporain, on songe à ensemencer pour ceux qui viendront après soi.

XI

Ces hommes là ont eu leur utilité ; peut-être même l'auraient-ils encore pour creuser et résou-

dre certains problèmes de nos sociétés si remplies de confusions et qui échappent constamment à nos vues inquiètes et superficielles.

La saison en est passée ; n'y songeons plus.

Du reste, leurs qualités et leurs mérites n'auraient guère leur emploi dans la donnée habituelle de la presse.

Ce qu'elle exige avant tout, c'est l'improvisation continue, infatigable, l'esprit toujours en alerte, la plume devançant la pensée en quelque sorte, l'écrivain produisant sans presque s'être donné le temps de réfléchir et de concevoir.

Si c'est là une littérature, et il faut bien que c'en soit une, puisque nous lui avons tout sacrifié, on doit avouer qu'elle diffère essentiellement de ses aînées. Horace est loin sans doute avec ses préceptes de sage lenteur et ses fameuses *neuf années* de méditation.

Le journaliste a souvent une heure à peine pour accomplir son œuvre; pas même un instant pour la revoir. Avenir, postérité, durée des noms et des œuvres, vieilles devises rayées depuis bien longtemps de la bannière de l'intelligence !

Une gloire de vingt-quatre heures au plus, en

cas de réussite, voilà toute la postérité du journal !

XII

Quant au public, on doit toujours le considérer à l'état d'enfant nonchalant et paresseux qui adopte volontiers les petits chemins de traverse qu'on lui ouvre et tient à s'épargner la fatigue d'esprit autant que possible.

Du moment où ceux qui sont censés être ses guides et ses mentors dans la voie des lumières lui affirment et lui prouvent par leur exemple que l'on peut réduire toutes les connaissances humaines à un numéro de journal qui suffit parfaitement à tout, on comprend qu'il s'en tienne là et n'en demande pas davantage.

Mais lorsqu'on ne veut que la presse et rien au delà, on arrive bien vite à avoir moins que la presse elle-même.

XIII

Toutefois, au milieu de ce public ignorant et insoucieux que l'on est parvenu à nous créer, il n'y a pas rien que les moutons de Panurge que l'on mène comme on veut aux abattoirs de la publicité; il y a aussi la série des fins et des judicieux avec leurs besoins irrésistibles d'esprit, de science et de raison.

Ces gens-là ne sont la fraction du genre humain que jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à ce qu'ils soient le genre humain tout entier.

Les négliger et se les aliéner tout à fait est un danger réel, même au point de vue de la publicité la moins relevée.

Ayez l'élite décidément contre vous, il est bien probable que la masse vous échappera tôt ou tard, et bien plus tôt que vous ne pouvez croire.

Comment donc les nourrirez-vous ceux-là, les intelligents, les éclairés?

On vous répondra sans doute que la presse, à

l'aide de ses avantages et de ses mérites spéciaux est parfaitement en règle même avec eux.

Voyez donc tout ce qu'elle renferme d'utile et de varié dans son ensemble! Voyez ce répertoire si riche d'études, de faits, aussi d'idées et de sciences qu'elle vous déroule; ce fonds où l'on peut puiser sans fin chaque jour et où les esprits les plus exigeants peuvent toujours trouver leur pâture.

XIV

Soit! mais nous arrivons ici à l'un des côtes les plus ardus de la question.

Quand on dit la *presse*, on n'entend pas seulement sans doute rien qu'un journal; on comprend autant que possible tout l'ensemble des journaux dont la masse représente en effet une collection assez considérable de documents impeortants,de discussions utiles, de renseignements essentiels.

Le livre de la presse a tout remplacé, par la raison qu'il répond complétement, dit-on, aux

nécessités de l'esprit moderne et vous offre sous une forme pratique et résumée tout ce que l'honnête homme d'aujourd'hui est tenu de connaître.

Nous acceptons cela ; mais pour user de ce livre de la presse comme il convient, encore faut-il l'avoir entièrement à sa disposition.

Ce qu'on appelle un livre, un traité spécial sur n'importe quel sujet vous représente un objet positif et déterminé qui se trouve à une place quelconque de votre bibliothèque, que vous pouvez prendre dans vos mains, lire et consulter à votre loisir : le voyage qu'il vous fait faire dans le champ de l'étude ou de l'art a des limites fixes et un but marqué d'avance,

Mais le moyen de diriger une excursion un tant soit peu positive et complète à travers la presse, ce dédale infini !

Elle est en effet représentée par tous les journaux ; — irez-vous les lire tous, seulement ceux qui paraissent en France ?

On en lit un généralement, deux ou trois au plus ; mais les autres, qu'en fait-on ? On les ignore ; ils sont comme non-avenus.

Or, n'est-ce pas un meurtre pour des temps civilisés et penseurs que de laisser se perdre,

comme il arrive si souvent, tant de bonnes pages élevées, instructives, spirituelles, qui croissent et meurent au hasard dans les immenses plaines de la publicité dont nul ne saurrait désormais embrasser l'horizon ?

XV

Il arrive plus d'une fois que ce sont les feuilles les plus obscures qui disent la vérité la plus utile, le mot le plus net, même le plus éloquent sur la situation.

Elles parlent beaucoup plus franc et plus ferme que les feuilles puissantes comme position et tirage qui ne disent jamais rien, de peur de se compromettre.

Il en résulte que dans maintes circonstances, les journaux que le public lit le moins sont précisément ceux qu'il devrait le plus lire.

[illegible] plus remarquable et [illegible] au public sous la forme du livre.

C'est le parti que prennent depuis longtemps déjà certains journalistes qui réunissent en volumes leurs principaux articles, secondés en cela du reste par les tendances mesquines et rétrogrades de la librairie contemporaine, si souvent dépourvue d'initiative et d'originalité.

Mais il faut bien le dire, sauf quelques exceptions en assez petit nombre, ces sortes de publications faites avec les cendres refroidies de la presse ne réussissent et ne passionnent guère.

Les volumes-journaux ont tout l'inconvénient d'un genre bâtard ; — vous n'avez plus le journal et vous n'avez pas le livre.

L'article fait essentiellement pour son cadre, demande à être écrit et lu d'à propos. Il perdrait toutes ses qualités de verdeur et de séve, s'il avait d'avance une autre arrière-pensée que celle de la presse.

XVII

Pour les gens qui seraient tentés de croire que le jourual donne tout ce que donne le livre, peut remplir entièrement son office et même l'engendrer au besoin avec son contenu, ou rappellera que le journalisme fait profession d'avoir un style à lui, une forme à lui qui exclut d'une façon presque absolue les autres tons que l'on est habitué à goûter et admirer ailleurs.

Ainsi, l'éloquence proprement dite qui a inspiré tant d'œuvres impérissables dans les littératures anciennes et modernes, est presque entièrement exclue de la presse : ses élans, sa voix puissante,

ses notes passionnées et grandioses détonneraient dans une colonne du journal et y feraient un effet presque toujours voisin du ridicule.

La poésie qui n'est pas rien que dans le vers et qui parfois colore la prose de ses teintes les plus animées et les plus brillantes s'y trouverait également déplacée.

Le raisonnement philosophique avec ses déductions savantes, ses formules rigoureuses, qui a laissé dans l'esprit humain des empreintes si profondes depuis Aristote jusqu'aux Kant et aux Hegel, n'a guère réussi non plus dans la publicité, toutes les fois qu'il a essayé de montrer seulement le bout de sa tête dogmatique et rigide. La vue seule de l'appareil logique mettrait en fuite à bon droit la majorité des lecteurs.

Même l'esprit proprement dit, comme on le trouve à l'état de quintescence chez les maîtres du genre, les Lucien, les Rabelais, les Voltaire et autres ; on se demande si sa manifestation constante conviendrait réellement à la presse?

Un journal trop habituellement et trop systématiquement spirituel cesserait peut-être bien vite d'être un journal.

XVIII

Ainsi, pas trop d'élévation, pas trop de simplicité non plus; pas trop d'enjouement ni trop de gravité, pas trop de légèreté ni trop de profondeur; une sorte d'enseignement perpétuel qui n'enseigne pas toujours; une causerie qui est loin d'avoir constamment l'abandon ni surtout la diversité et la grâce de la causerie proprement dite, quelque chose de mixte, d'indécis et qui s'impose néanmoins; une sorte de biais perpétuel, de compromis systématique entre les divers styles, les divers genres, les divers caractères de l'intelligence et du langage; voilà donc la méthode du journalisme, celle dont il n'y a guère à se départir, pour peu qu'on veuille le pratiquer longuement et sûrement.

Mais quoi! quel est donc ce genre, nouveau venu après tout, et qui en ayant la prétention d'anéantir à son profit toutes les expressions de la pensée connues jusqu'à ce jour ne nous en

donne plus qu'une seule qui ne représente guère que le diminutif, l'altération, souvent même la négation de toutes les autres?

XIX

Il a beau se vanter sans cesse de populariser et de vulgariser toutes choses; s'il est vrai que par ce procédé-là, il arrive à appauvrir et rabaisser le principe de l'intelligence elle-même; qui est-ce qui voudrait ratifier le genre d'échange qu'il propose?

On en est à se demander si pour être dans ses meilleures conditions, le journalisme n'exige pas surtout la petite monnaie du talent, les qualités secondaires et superficielles de l'esprit, bien plutôt que ses qualités supérieures?

S'il est vraiment cela; s'il a pour effet, sous prétexte de propagande, de rapetisser l'horizon intellectuel et moral du public avec le sien propre, il n'y a pas à hésiter un seul instant; il faut le sacrifier dès à présent et sans attendre sur son compte le jugement dernier de l'avenir.

XX

Oui, périssent tous les journaux, sans exception, plutôt qu'une seule de ces productions inestimables où des organisations privilégiées déposent souvent tout un art, une science suprême, tout un monde d'observations, de sentiments et de cœur !

Étouffons-les pour empêcher qu'ils n'étouffent jusqu'aux derniers germes d'idée et de grandeur morale qui surnagent encore à la surface de notre pauvre terre moderne, brûlée de tant d'égoïsme et de calcul, sevrée depuis si longtemps de toute œuvre trempée aux sources du dévouement et de l'idéal.

Le livre peut encore être une passion aujourd'hui dans quelqnes cas, mais le journal ne peut plus en être une.

Pourquoi donc la presse ne serait-elle pas un grand malentendu populaire, qui s'est imposé à cause même de ses facilités et de ses vices; une

affaire de convention, créée par les besoins et les passions de certaines époques exceptionnelles et perpétuée dans des temps différents par l'esprit de routine?

A quoi bon nous obstiner, nous les hommes d'aujourd'hui, par amour-propre ou par lâcheté dans une voie de production et de publicité que nous reconnaîtrions décidément antipathique au vrai et au grand en toutes choses?

Oui, la presse est l'ennemie née de tout ce qui pense librement et hautement; elle a tout réuni autour d'elle et en elle, afin de régner plus sûrement sur ce monde de décadence, de médiocrité et de non-liberté qu'elle nous a fait et où elle s'étonne souvent que sa propre liberté ait pu périr aussi.

Qu'elle s'en aille encore une fois et fasse place bien vite à ce messie de libre esprit, de libre conscience que nous attendons depuis tant de temps et qu'elle seule empêche de paraître.

XXI

Mais à peine a-t-on formulé contre elle cette sentence d'excommunication que tout aussitôt, on la retracte malgré soi.

A côté des reproches que l'on peut adresser au journalisme, que de choses puissantes militent en sa faveur !

Oublions pour un moment les conditions des vieux cultes philosophiques, poétiques, littéraires et critiques. D'ailleurs, pour les conserver, n'avons-nous pas toujours nos catacombes, nos tombeaux sacrés, les académies ?

Rien de plus louable assurément pour le penseur individuel, qui poursuit sa tâche par le mode privé, que d'avoir constamment devant les yeux cette noble perspective de l'avenir.

Mais, songer par trop à l'avenir, n'est-ce pas une manière souvent d'oublier son temps, auquel on se doit avant tout ?

Ainsi, remarquons bien que les poëtes, orateurs,

philosophes de l'antiquité et de nos grands siècles modernes, sont arrivés à l'état de classiques même de leur vivant, à cause de leur génie sans doute et de leurs chefs-d'œuvre; mais aussi parce qu'ils ont eu la sage précaution de ne toucher autant que possible aucunes des cordes réellement humaines qui vibraient déjà de leur temps; parce qu'ils se sont bornés pour la plupart à caresser magnifiquement certains lieux communs, dédiés spécialement aux milieux monarchiques et aristocratiques où ils ont vécu et dont ils ont été à la fois les courtisans et les chantres presque toujours officiels.

On n'a pas oublié que plusieurs d'entre eux ont mêlé leurs inspirations de tels excès d'encensement, d'idolâtrie servile envers les puissances, que leurs chefs-d'œuvre sont à peine les circonstances atténuantes de leurs basses flatteries.

C'est quelque chose sans doute que des chefs-d'œuvre; mais il ne faut pas les payer trop cher, ni qu'ils puissent jamais rien coûter à l'indépendance ni à la dignité de l'homme.

Il ne faut pas non plus exiger de son siècle systématiquement et artificiellement, les hommes et les œuvres qu'il ne comporte plus.

XXII

Assurément, à côté des anciennes productions des poëtes et des écrivains d'état et de cour, si châtiées, si dignes d'admiration, quant à la forme, les produits du journalisme moderne paraissent souvent bien irréguliers, bien incorrects ; ils ne peuvent guère soutenir la comparaison avec ces beaux marbres solennels des littératures antiques.

Toutefois, si on veut rester dans la justice, il faut juger le journalisme dans son cadre et à son véritable point de vue.

Il est de notre temps dans tous les cas, il est fait de notre sang, de notre moelle active et vivace ; c'est là un mérite incomparable et dont on ne saurait trop lui tenir compte !

XXIII

Quant aux faits de modification ou même de destruction relatifs aux genres et aux modes de

production qu'il aurait abolis, ceci est une affaire à régler, surtout avec le passé.

Mais le présent, qui tous les jours change, réforme, délaisse, repétrit tant de choses, apparemment parce qu'il en reconnaît la nécessité absolue, peut-il donc séparer désormais sa cause de celle du journalisme qui est lui-même un renouvellement si considérable, qui constitue un tout autre fait assurément qu'une lecture spéciale, une littérature pure et simple, dans l'ancienne acception du mot ?

Il représente réellement une des fonctions vitales les plus essentielles du monde contemporain.

L'intelligence humaine n'a pas à réaliser ici-bas, rien que des tâches sédentaires et contemplatives, des œuvres à échéances lointaines; elle a aussi un côté d'action directe à exercer sur la masse qu'il lui est moins que jamais permis de méconnaître, à mesure que l'esprit nouveau s'agite et se dégage des limbes du passé.

Pour opérer de ces réformes urgentes que les gouvernements les mieux disposés ne sauraient accomplir ni même prévoir sans le concours et les avertissements réitérés de la publicité; pour sa-

par les vieux abus, pour stimuler sans cesse l'humanité, la pousser dans la voie des vrais principes, de l'émancipation, du mieux en toutes choses; est-il rien au monde qui vaille un journal digne et vrai, érigé non plus au bénéfice exclusif de telle individualité, de telle caste ou de tel parti; mais dans le sens absolu de l'utilité publique et de l'intérêt du plus grand nombre?

XXIV

On l'a dit et on ne saurait trop le répéter, sans crainte d'être taxé d'emphase, son rôle prend alors réellement le caractère d'une mission.

Non pas seulement en vue de la foule qui ne saurait être mieux éduquée et guidée que par la presse, cette prédication souveraine qui pénètre si bien dans toutes les parties les plus intimes du corps social, pourvu, bien entendu, qu'on y voie un moyen d'affranchir le faible et non pas de lui extorquer sa pauvre obole, au profit de publications misérables;

Mais aussi pour les gens éclairés, qui deman-

dent, en raison de leur supériorité sociale, à être fouettés tous les jours par l'aiguillon infatigable de l'actualité.

Dans les sociétés avancées et mûries comme les nôtres, est-ce qu'il n'y a pas sans cesse à secouer les égoïsmes, à refréner les individualismes de classes, de traditions, de famille, d'argent, même ceux de l'intelligence et du savoir; à ramener perpétuellement lès fractions sociales au sens de la masse commune?

Est-il au monde de livre, si relevé et si étendu qu'il soit, qui vaille le journal pour nous remettre à tout instant sous les yeux le texte sacré du devoir pratique; pour nous rappeler, par le simple déroulement des annales quotidiennes, qu'il y a au-dessous de nous des myriades de martyrs, tout un monde d'ignorances, de luttes et de misères, qui végète et souffre, cette immense tribu des déshérités de l'association humaine dont les bienheureux ne sauraient plus désormais accepter les priviléges que pour en faire des conditions de secours direct et de salut pour leurs semblables?

XXV

Et pour les relations entre les peuples, quel guide et quel point de ralliement que ce journal, véritable flambeau supérieur dont les clartés rayonnent partout, inondent le monde tout entier en un instant, de façon que les pays même les plus éloignés ont tous l'air désormais de n'avoir plus qu'un seul et même horizon et de vivre des communications de la même lumière!

Comment les remplacerez-vous ces illuminations soudaines de progrès, de vérité, de savoir qui jaillissent souvent des points les plus imprévus et voyagent avec la rapidité de l'éclair, d'un bout du globe à l'autre?

N'est-ce pas un avantage inestimable pour les races modernes que de pouvoir se relier sans cesse, grâce au bienfait de la publicité par les points les plus importants de la vie sociale, la politique, la morale, l'éducation, les sciences, les arts, l'industrie?

Découvertes, idées, inventions, perfectionnements physiques et moraux, tout est échangé librement, tout est déposé comme dans un fonds commun d'enseignement et de civilisation, pour profiter à l'ensemble du genre humain qui tend de jour en jour à ne plus réaliser qu'une seule grande nationalité, une seule grande fraternité, malgré les diversités de langues et de frontières?

Assurément, lorsqu'on voit le rôle que le journalisme joue dans tous ces rapports-là, quand on songe que sans lui, ils se trouveraient presque entièrement et subitement interrompus, on est tenté de lui passer bien des imperfections et des péchés de détail.

XXVI

Du reste, tout est-il parfaitement légitime et fondé dans les reproches qu'on lui fait à propos des trouées qu'il aurait faites dans les rangs de l'intelligence, considérée comme production spéciale?

On l'accuse de supprimer le talent d'une façon

générale, d'empêcher la venue des hommes de génie ?

Est-ce bien le vrai talent que supprime le journal ; ne serait-ce pas plutôt la médiocrité vaniteuse et rétrograde qui aspire encore aujourd'hui, même dans nos milieux actuels, après la fumée des encensements personnels et des vieilles ivresses littéraires ?

Le grand mal après tout, quand la presse aurait servi à nous balayer les restes de ces anciens chanteurs de palais et de cours, de ces poétiques hallucinés, de ces mélodieux égoïstes qui résumaient et résument encore aujourd'hui l'intérêt du monde entier dans la coupe de leurs vers et de leurs hémistiches ; tous ces beaux esprits fanatiques d'eux-mêmes, derniers échantillons des temps d'académies et d'aristocraties, que l'on voit constamment disposés à ramper sous tous les jougs, pourvu qu'ils obtiennent la moindre satisfaction d'amour-propre et de gloriole ?

Quant au génie proprement dit, avouons que généralement, on ne l'étouffe guère.

Il a dans son organisation même, dans le juste équilibre de ses qualités éminentes, cimentées constamment d'une si forte dose de patience et de

parfait bon sens, de quoi surmonter à peu près tous les obstacles.

La presse, non plus qu'aucune autre chose humaine, ne saurait l'empêcher de remplir son mandat providentiel.

XXVII

Quelques gens qui sont toujours à l'état de récriminations lugubres envers leur siècle, se plaignent souvent de ce qu'on lit aujourd'hui beaucoup moins de livres qu'autrefois, à cause du temps que l'on accorde aux journaux.

N'est-ce pas là encore un mal plus apparent que réel ?

Le bon livre, vraiment utile, représente souvent un fait plutôt collectif et public, en quelque sorte, que l'œuvre absolue de l'auteur lui-même, qui n'a fait que le produire sous la dictée du sentiment général.

Il est peu probable que le journal arrive jamais à supprimer ces sortes de livres-là.

Son devoir est même de les proclamer et de les mettre en lumière le plus possible.

S'il y manque par hasard, soit jalousie étroite et mesquine, ce qui n'est guère à supposer, ou seulement indifférence ; il ne fait ainsi de tort qu'à lui-même ; il se charge d'un péché d'omission dont il ne tardera guère à ressentir les effets.

XXVIII

Mais il faut bien le dire : à côté d'un livre réellement utile et neuf, combien de livres inutiles, beaucoup trop gros pour le peu de substance qu'ils renferment et qui tiendraient aisément dans une colonne de journal !

Combien de monographies oiseuses ne voyons-nous pas paraître encore tous les jours sur des personnages que tout le monde sait par cœur depuis longtemps ; de récits d'histoire sur des points historiques ressassés et qui n'intéressent plus personne ; de gros traités de politique, de philosophie, de morale, de religion qui ne sont que des ramassis de lieux communs, où se traduit si clairement chez les auteurs l'intention de faire un livre quand

même, sans aucune préoccupation des besoins et des exigences du moment !

C'est un danger, sans doute, de vouloir tout rapetisser aux proportions de l'article ; mais c'en est un non moins grand que de vouloir tout gonfler jusqu'à celles du volume.

Si la presse pouvait nous débarrasser de la matière encombrante des sciences et des lettres, loin de lui en vouloir, il faudrait la bénir au contraire !

Le public a toujours si peu de temps à lui ! — Quiconque lui ménage ses instants fait incontestablement une bonne œuvre.

C'est en élaguant impitoyablement l'inutile et en ne conservant que la partie nutritive des aliments de l'esprit que l'on peut arriver à l'éducation réellement populaire et universelle, la mère de toutes les libertés, celle qui n'exige plus les fainéantises illimitées des éducations aristocratiques.

XXIX

On reproche aussi à la presse, en même temps qu'elle empêche la venue des nouveaux talents, d'amoindrir ceux qu'elle emploie en les forçant à gaspiller quotidiennement leurs meilleures facultés.

Tant pis pour ceux qui se laissent gaspiller, qui ne savent pas établir une juste répartition de leurs pensées entre le champ de la publicité, toujours plus ou moins dévorant, et ce fond d'inspiration particulière, de méditation personnelle que tout honnête homme doit toujours savoir se conserver en lui-même comme le bois sacré de son intelligence et de sa raison.

Après tout, on n'est journaliste à outrance dans ce monde que lorsqu'on le veut bien.

Certaines gens se trouvent sans s'en rendre compte en proie à la maladie du style sempiternel qui fait qu'ils dicteraient volontiers à eux seuls avant le déjeuner la valeur de plusieurs numéros de journal, dans l'attitude de Lucilius.

Nous avons de notre temps la *lignomanie*, qui a remplacé plus d'une fois l'ancienne *métromanie* de nos pères.

Le travail de la presse, bien compris et bien appliqué, n'absorbe ni ne surmène autant qu'on veut bien le dire.

Ces *forçats de la rédaction*, comme ils s'intitulent eux-mêmes, qui font si grand bruit de leurs labeurs incessants, de leurs besognes oppressives, ne sont souvent que des robinets d'eau tiède volontaires à travers la publicité, dont les journaux et les lecteurs se passeraient fort bien sans aucun doute.

Que d'esprits envahissent la presse qui se plaignent constamment d'être envahis par elle !

XXX

Enfin, le journal vous dit, toujours pour le besoin de sa justification à propos de cette dépression du niveau intellectuel dont on l'accuse :

« Oui, il fut un temps, et qui n'est pas encore

bien éloigné de nous, où les semences de l'instruction et des idées morales ne tombaient du ciel que pour se concentrer et germer dans des terrains tout à fait spéciaux, séparés du reste du monde par les barrières insurmontables de l'éducation, de la naissance et de la fortune.

Ce n'était que par des infiltrations lentes et presque fortuites que les notions du vrai et du juste pénétraient dans cette masse appelée à constituer un ordre social dont elle ignorait le plus souvent les premières lois.

Tout cela est changé ; les nuages se dissipent, le triste brouillard d'ignorance et de ténèbres qui enveloppait une si grande partie de l'humanité tombe et se dissout de jour en jour.

C'est par des centaines de milliers d'exemplaires que se distribuent actuellement les saines et indispensables vérités de l'ordre, du devoir et de la raison.

La publicité d'autrefois vous faisait des hommes de lettres avec ce dilettantisme restreint et raffiné qu'engendrent les littératures de profession ; celle d'aujourd'hui vous fait des hommes qui ont enfin à mettre en action les préceptes de morale et de vertu si longtemps enfouis dans les livres.

A qui doit-on cette transformation et celle bien plus grande encore que l'avenir nous réserve, si ce n'est à la presse qui représente l'instruction et la lecture à l'état d'émancipation universelle ?

XXXI

Il est certain que sur le terrain de la propagande elle est à peu-près inattaquable.

Quand on songe qu'il suffit souvent d'un seul article de journal pour arracher des populations entières au fléau des préjugés, des coutumes barbares qui résistent pendant des siècles aux influences des avertissements isolés !

Du reste, les faits pratiques sont là et ils en disent par eux-mêmes plus que tout le reste.

Ainsi, prenez un de nos départements français, comme il s'en trouve fort heureusement aujourd'hui en bien petit nombre, qui soit absolument privé de journal ; soyez sûr que nulle part la tache noire de la statistique morale ne sera mieux méritée que pour ce département là ; nulle part,

plus de chances de ces méfaits, de ces crimes involontaires,pour aini dire qui font à juste titre, le désespoir de la justice et de la société, parce qu'on est forcé de les attribuer autant à l'ignorance et l'abrutissement qu'à la conscience même d'individus privés de toutes lueurs morales, condamnés au milieu de ce monde de science et de sentiment au contact perpétuel avec la matière, au néant passif de la bête.

Donnez au contraire à ces régions déshéritées la moindre publication, ayant forme et titre de journal, vous verrez comme aussitôt tout se modifiera en un rien de temps; quels miracles d'éducation et de progrès s'accompliront parmi les habitants appelés, eux aussi, à posséder leur œuvre de publicité, ce livre de l'existence générale qui ne s'interrompt jamais, qui disparaît chaque soir pour reparaître le lendemain comme le soleil, et qu'ils sentent très-bien, même à travers la rudesse de leurs instincts constituer le véritable Évangile des âges modernes.

XXXII

Cependant quelle anomalie réellement désolante lorsqu'après avoir ainsi parcouru cette phase supérieure de la destinée de la presse ; on retombe ensuite sur le sort qu'on lui fait dans la pratique des choses !

Le monde ne peut plus guère exister sans elle ; même ses ennemis acharnés sont forcés d'en convenir ; et cependant il se trouve que son existence est mise sans cesse en question.

A mesure que les temps se développent, ses garanties, ses chances de conservation ont l'air de diminuer d'autant.

Les journaux sont à l'heure où nous sommes plus que jamais sous le coup de ce terrible décret qui peut toujours, d'un moment à l'autre, les balayer tous à la fois comme un tourbillon de feuilles mortes et sans qu'il y ait nulle part d'appel ni de réclamations possibles.

XXXIII

Si encore la presse trouvait dans l'opinion l'appui qui lui manque du côté du pouvoir; ce serait une sorte de compensation.

Mais elle est à peu près aussi mal dans l'esprit du public que dans celui des gouvernements.

Il faut bien dire les choses comme elles sont; en France on n'aime pas les journaux.

On s'y abonne, on les lit, parce qu'ils sont dans les habitudes et les nécessités de l'existence ; mais inférer de là qu'ils inspirent à personne aucun intérêt sérieux serait se tromper grandement.

Nous ne parlons pas des temps exceptionnels, des périodes révolutionnaires où chacun cherche avant tout dans son journal le drapeau de ses convictions, le signe de ralliement de ses doctrines; ni même des journaux de partis, de ceux que les opinions dissidentes patronnent au point de vue de leurs espérances et de leurs rancunes.

Parlons seulement du journal *moyen*, de celui

qui s'adapte aux vues et aux sentiments de ce que l'on considère comme la partie sage, honnête et normale de la société.

Même celui-là, en supposant qu'il existe jamais, ne fonctionnera qu'à la condition d'avoir à subir sans cesse dans le public toutes sortes d'incrimination.

L'usage invariable de tout abonné français n'est-il pas de déblatérer d'un bout de l'année à l'autre contre son journal, de lui trouver mille torts, mille imperfections capitales, de déclarer chaque jour à qui veut l'entendre, qu'il paye beaucoup trop cher cette feuille à laquelle il a eu le malheur de souscrire.

Si encore cette sorte d'animosité étrange et vraiment risible sous un certain rapport se bornait dans l'esprit de chacun au journal qu'il reçoit; mais on l'étend habituellement à la généralité de la presse.

XXXIV

Ainsi, qu'une feuille quelconque meure pour une raison ou pour une autre, c'est comme un

mouvement de triomphe et d'exultation qui se produit dans une foule de familles.

Qu'est-ce qui ne s'est pas surpris, en apprenant la disparition d'un journal, à entonner malgré soi une sorte de *Te Deum* dans le fond de sa conscience ?

Un journal de moins, *vivat* ! — D'ailleurs, s'il a cessé d'exister, c'est toujours sa faute.

S'il est atteint politiquement, ceux-là mêmes qui, la veille encore, le trouvaient horriblement flasque, pusillanime, traître à son opinion à force de concessions timides, de transactions poltronnes sont les premiers, dès qu'ils le voient par terre, à crier à sa haute imprudence, à tous ses excès de folle et téméraire agression contre le pouvoir.

Même en dehors de la politique, qu'une feuille trépasse de sa belle mort, par cette raison fort prosaïque, mais qui n'a rien de ,déshonorant après tout, que le capital lui a manqué et que l'abonnement n'a pas répondu à ses espérances ; c'est pour le coup que vous verrez nombre de gens battre des mains avec allégresse, et de plus s'acharner dérisoirement sur son pauvre cadavre.

S'il a succombé, ce ne peut être que pour cause

d'infériorité de rédaction, d'insuffisance de talent et d'esprit chez les écrivains qui le constituaient; les coups de pied d'ânes ne leur manquent pas.

Et personne, pas même un homme de sens et de cœur pour rappeler ce dont on a cependant tant de preuves multipliées, que ce sont souvent les meilleurs journaux qui tombent et les plus mauvais qui réussissent!

On s'apitoye sur le sort d'une boutique qui se clot, d'un magasin qui s'en va, d'une fabrique qui s'écroule, à la rigueur même sur un café qui se ferme; jamais sur un journal qui périt.

C'est quelque chose pourtant qu'une fabrique de raison et vérité qui disparaît!

XXXV

Le public français se dit à tous propos le plus fin et le plus judicieux du monde, et il l'est en effet, dans plus d'un sens; mais, comment se fait-il qu'avec toutes ses qualités eminentes, il en soit encore à n'avoir avec la presse que ces relations étrangement hostiles, d'autant plus surpre-

nantes qu'elles émanent surtout de la classe éclairée ?

Cette façon vraiment incompréhensible, lorsqu'on y songe, de considérer la publicité dénote des lacunes encore bien profondes dans les principes et les vues du jugement moderne.

Ainsi, ce journal, dont vous faites votre lecture quotidienne, que vous n'hésitez pas à admettre dans votre famille, dans votre foyer, à laisser constamment sous les yeux de votre femme et de vos enfants, qui a souvent dans ses mains, sans que vous vous en doutiez, une grande partie de votre direction politique et morale, pour vous et les votres ; il se trouve que vous le considérez comme une espèce de maudit, de monstre à domicile ; vous le détestez au point d'être enchanté de tout ce qui peut lui arriver de funeste.

En politique, on le persécute, on l'accable et vous vous réjouissez.

Dans le particulier, vous n'hésitez pas à le déchirer à belles dents dans toutes occasion.

Que de gens se déchaînent, le soir dans les salons, contre les journaux dans lesquels ils ont puisé, le matin, leurs opinions, et jusqu'aux termes mêmes de l'éloquence qu'ils déploient contre eux !

Il faudrait cependant tâcher de s'entendre au sujet de cet empire de la presse si singulièrement compris et subi.

Est-il nuisible? Qu'on le brise une fois pour toutes, et qu'on en finisse.

Si, au contraire, on le juge indispensable, qu'on s'arrange non-seulement pour le tolérer, mais même pour le fortifier et le rehausser: c'est le meilleur moyen de se garantir d'une part contre ses défauts, qui tiennent surtout à la situation inique et mauvaise qu'on lui crée, et en même temps de participer à ses avantages qu'on ne saurait absolument méconnaître.

XXXVI

Cette antipathie de tant de gens contre la publicité tient à plusieurs causes, à la fois très-variées, très-subtiles, qui ne découlent pas de la région précisément la plus judicieuse ni la plus relevée du cœur humain.

Il y a d'abord la jalousie, bien étrange, bien puérile sans doute, mais que l'on ne peut faire

autrement que de noter dans notre cher pays de France, contrée académique et vaniteuse s'il en fut, de tous les gens qui n'impriment pas contre ceux qui impriment.

Croirait-on que dans un siècle, si raisonnable d'apparence, il puisse y avoir des individus même très-graves d'état et de caractère, qui éprouvent, sans s'en rendre compte des fièvres de rédaction non satisfaite, de fréquents malaises de journalisme rentré.

Ce qu'on envie, ce n'est pas sans doute la condition même du journaliste, si peu enviable hélas! depuis bien longtemps; c'est seulement le bonheur inouï de l'impression et l'importance extérieure où intérieure que cela donne.

Tout le monde en France a dans sa tête son journal fort supérieur nécessairement à ceux qu'on publie; ce qui fait qu'on est porté d'instinct à les déprécier tous.

Nous ne ferons jamais la part assez large à toutes les folies où nous entraîne notre démangeaison du bel esprit, notre fureur perpétuelle de déployer nos grâces de style et de littérature; une des grandes causes, par parenthèse, de notre privation de liberté.

XXXVII

Il y a aussi dans ces haines contre la publicité un reste du vieux levain aristocratique, l'aversion native des hommes de loisir et d'inutilité opulente contre tout ce qni travaille et pense.

Et puis une foule de vieilles préventions absurdes contre le caractère et la moralité de la presse qui ne sont pas aussi déracinées qu' on le croit.

Des gens dits *du monde* qui persistent à considérer tout journaliste comme une espèce de fou-furieux toujours prêt à prêcher le vol, l'incendie et le carnage ; un véritable vampire quotidien qui ne songe qu'à sucer jusqu'à la dernière goutte le sang de la civilisation et de la société.

D'autres qui regardent les bureaux de journaux comme des repaires où l'on trouve des limiers de plume, des dogues attitrés toujours disposés à se jeter sur le premier venu pour le dévorer, moyennant une somme d'argent qu'on leur jette en pâture.

Sans doute ces idées là s'effacent sensiblement; elles existent encore néanmoins dans certains milieux, et ne laissent pas de grossir la pelote de neige du préjugé.

Dans cette situation si extraordinaire qui existe entre le public et la presse, il y a certainement un coupable, le public; mais il y en a un autre aussi et que l'on devrait même mettre en cause bien avant le public, c'est le journalisme lui-même.

Il est grand temps de rechercher ce qui a pu lui attirer tant de mauvais vouloirs et de répulsions, injustes sans doute sous certains points mais que l'on ne peut cependant considérer comme absolument sans fondement.

Le proverbe *il n'y a pas de feu sans fumée* doit ici s'appliquer plus que jamais.

Après avoir vu les torts du public, voyons donc ceux de la presse qui sont à nos yeux pour le moins aussi considérables; nous n'hésitons pas à le déclarer d'avance.

LIVRE IV

LIVRE IV

LES OPPOSITIONS

I

Le journal n'est pas sans se rendre compte de l'influence qu'il exerce en politique; il en a, du reste, la mesure constamment dans les persécutions qu'il subit.

Mais se rend-il également compte du pouvoir bien autrement considérable qu'il exerce sur le côté privé de la vie sociale?

Cet autre pouvoir est, on peut le dire à peu près sans limites.

Quoi de plus redoutable, en effet, que ce contrôle universel étendu sur les personnes et les

choses par le journalisme, ce grand inquisiteur de la vie moderne, comme l'appellent encore parfois certains esprits fidèles aux vieux errements !

Les hommes les mieux trempés comme courage et comme philosophie ne se surprennent-ils pas tous les jours à trembler devant un article du journal ?

Nous ne parlons pas, bien entendu, des journaux de personnalités, de ceux qui font le triste métier de calomnies, d'immixtions scandaleuses et malsaines dans le domaine des existences particulières.

Ceux-là ne sont pas des journaux ; ce sont des pamphlets de la pire espèce, qui abusent de la fiction de la presse pour abriter leurs misérables publications.

Nous parlons du vrai journal conçu dans le meilleur esprit de convenance et de loyauté.

Même celui-là se rend-il bien compte de tout ce qu'il lui reste à faire pour être reconnu humain, social et pour se faire accepter d'un certain monde ?

II

Le journal a, dit-on, droit de vie et de mort sur les œuvres et les hommes ; — vous avez à votre disposition le fusil de la publicité contre moi qui n'ai rien dans les mains ; il est clair que vous pouvez me tuer si bon vous semble. Ceci n'est pas aussi exagéré qu'on voudrait bien le dire.

Du reste, quand on a l'intention d'*exécuter* comme on dit quelqu'un dans un journal, la méthode d'attaque est connue et pour ainsi dire réglée d'avance comme une stratégie.

Soit que l'on procède par plusieurs articles consécutifs qui se succèdent comme des séries de feux de file ;

Ou bien par un seul article, mais si vigoureux, si bien asséné qu'il suffit pour assommer son homme sur place.

Ou même par un seul mot, un seul trait incisif et pénétrant que la victime traînera partout attaché à son flanc, comme la biche du poëte.

Les attaques de presse ont parfois des effets incalculables. Elles causent à certaines personnes des insomnies mortelles.

On cite des amours-propres qui passent des nuits entières à se tordre avec rage, à pousser des cris de damnés, pour s'être sentis attachés une fois par la main de fer du journalisme sur la claie brûlante du ridicule

III

Mais le journal a en son pouvoir une arme encore plus redoutable que tout cela, c'est le silence.

Oui, cette fameuse *conspiration du silence* dont on a parlé si souvent et qui existe en effet ; les journaux ayant parfois l'excellente habitude de louer ou de blâmer en bloc, comme par suite d'un mot d'ordre échangé entre eux.

Le silence du journalisme, voilà certes son meilleur moyen d'extermination : on tue certains individus bien plus sûrement en n'en parlant pas

du tout qu'en leur portant les coups les plus rudes.

Que faire contre le mutisme obstiné de la publicité? Devant l'attaque, on peut encore essayer de protester et de réagir.

Mais devant le silence, ce dernier terme du dédain, il n'y a rien à faire qu'à fermer les yeux et à rendre le dernier soupir en saluant César, seigneur et maître de la presse.

IV

On ne devrait jamais oublier, un seul instant lorsqu'on fait des journaux, en France, que l'on agit sur le pays le plus chatouilleux, le plus prodigieusement irritable pour tout ce qui tient aux questions de vanité.

Ne voyons-nous pas sans cesse dans la vie des hommes, même les plus stoïques d'apparence, qui donneraient volontiers jusqu'à leur dernière goutte de sang, pour s'épargner la plus légère égratignure d'amour-propre?

On comprend fort bien que la presse ne puisse être chez nous dans le détail ce qu'elle est ailleurs, chez les Anglais par exemple, si calmes en comparaison de nous, si foncièrement détachés pour ce qui tient aux piqûres de la plume et de la parole.

Nous arriverons bien, à la longue, à nous faire notre flegme à nous aussi, à nous corriger de nos susceptibilités si souvent pointilleuses et puériles, avec le raisonnement et aussi la réforme de nos détestables éducations aristocratiques, mêlées de tant d'éléments faux et vaniteux.

Nous nous formerons à plus de tolérance envers la critique, cette condition essentielle de toute liberté.

Toutefois, la presse aura pendant long temps encore à faire une large part à ce côté si particulièrement ombrageux de nos mœurs.

Elle s'exerce d'ailleurs le plus souvent sur la portion la plus relevée, partant la plus sensible de la société; les hommes d'État, les orateurs, les poëtes, les savants, les artistes, les gens de lettres.

Dieu sait si les prétentions abondent dans ces milieux-là et si on est disposé à accepter une sen-

tence, même la plus équitable et la plus courtoise!

Qu'est-ce donc si elle est rédigée, comme on n'en a que trop d'exemples, sous la forme cavalière et dénigrante!

V

Les journaux ont-ils jamais eu la pensée de se réunir entre eux en conciliabule de famille, pour faire la statistique exacte de toutes les haines qu'ils se sont attirées et qu'ils sont susceptibles de s'attirer encore tous les jours rien que par le simple exercice de leurs fonctions?

S'ils arrivaient à dresser la liste complète de leurs ennemis, ils seraient eux-mêmes effrayés du chiffre!

Ils ne s'étonneraient que d'une chose, c'est, avec cette quantité de gens qui les maudissent, les vouent à toute heure du jour aux dieux infernaux, de se trouver encore en vie, à l'heure qu'il est.

Soyez en évidence à un titre quelconque, comme

position sociale, talent, renommée, et ayez le malheur d'avoir comme on dit *la presse* contre vous; c'est fait de vous, vous êtes un homme mort!

Attendez-vous à vous voir atteint sans cesse dans ce qui peut vous être le plus foncièrement désagréable et blessant; non pas vous seulement, mais aussi parfois votre entourage, votre famille, vos proches, vos amis, que l'on met de la partie, et que l'on englobe par ricochet comme font certains avocats dans votre persécution personnelle.

Comme ces faits-là sont de nature à faire aimer et bénir le journalisme!

VI

On s'empresse de faire remarquer que ces sortes d'*exécutions* par la presse des noms propres et des personnes passent de mode et tendent à disparaître de jour en jour. Les journalistes eux-mêmes en ont reconnu l'abus et n'y ont recours que dans des cas très-rares.

N'importe, c'est assez qu'elles aient eu lieu

pour que l'empreinte dans l'opinion subsiste encore pendant bien longtemps.

Sont-ils donc si éloignés de nous les temps où il suffisait qu'un homme fût revêtu d'un emploi public quelconque pour que son nom ne pût paraître dans la presse qu'escorté de toutes sortes de railleries, de quolibets impitoyables, y devînt même souvent le synonime usuel et proverbial de la honte et de l'opprobre?

La galerie s'amuse de ces choses-là; on rit, on bat des mains; oui, mais en attendant, chacun tremble dans sa peau, et se demande si demain il ne va pas lui en arriver autant; et c'est toujours la presse, en fin de compte, qui paye avec sa dignité et sa sécurité les frais de ces campagnes d'extermination.

VII

Aussi, quand on voit ce qu'elle s'attire par certains de ses entraînements et de ses écarts, n'est-on pas en droit de lui demander que ses arrêts soient toujours rédigés avec le même sentiment

de hauté sagesse et de souveraine impartialité que ceux de la justice?

Pourquoi pas? Ils ont souvent la même portée, puisqu'il y a, encore une fois des gens qui en meurent; des êtres faibles et mous, direz-vous, sans nerf et sans résistance; raison de plus pour les ménager!

De combien de précautions, de recueillement et de mesure ne doit pas s'entourer l'écrivain prêt à laisser tomber de sa plume cette phrase critique, destinée souvent à bouleverser de fond en comble toute une vocation, toute une existence!

Comme il faut être bien sûr, lorsqu'on frappe un individu, d'avoir en vue seulement l'intérêt public!

Et comme il faut savoir se défendre de ces impatiences, de ces boutades, de toutes ces velléités de causticités et d'épigrammes qui viennent voltiger comme autant de démons tentateurs autour de l'écritoire de l'écrivain, en train de remplir sa tâche, forcé de s'oublier entièrement lui-même, de faire abnégation de sa personnalité, de ses passions, de ses nerfs, lorsqu'il s'agit de formuler une décision dont il ne saurait cesser un seul instant d'envisager les conséquences!

VIII

Enfin, que l'on considère comme on voudra ce pouvoir du journalisme, il est incontestable que quiconque se trouve avoir à lutter contre lui avec ses seules ressources individuelles, représente l'isolement devant une force organisée.

On commence à comprendre aujourd'hui que le droit des minorités puisse mériter parfois d'être respecté; pourquoi pas aussi celui des individus?

Pour tâcher de rétablir l'équilibre entre la presse et le public, on a essayé de plusieurs moyens, mais inspirés généralement par des préoccupations purement politiques, des mouvements de répression acrimonieuse et vindicative contre la publicité.

On a inventé la loi des signatures : on a voulu faire tomber à la fois tous les masques des journaux qui, du reste, n'avaient jamais été bien épais à aucune époque.

Cette loi n'a pas précisément atteint son but : le moyen d'empêcher la substitution des signatures et d'obtenir l'authenticité du nom propre ?

En voulant rendre la presse plus sincère, on l'a obligée à moins de sincérité : on l'a conduite à l'invention des secrétaires de rédaction, des rédacteurs postiches, des compères spéciaux pour endosser les œuvres d'autrui.

On a fait surtout l'affaire de certains amours-propres frénétiques, toujours enchantés de pouvoir se draper dans le moindre alinéa de journal et d'avoir l'occasion d'étaler leur signature aux yeux du public.

Les gens modestes, qui ont le bon sens de ne vouloir signer que des œuvres proprement dites et non pas des colonnes ou des demi-colonnes de journaux ont dû s'abstenir de la presse ou n'y figurer qu'à de rares intervalles.

On a frappé surtout sur les côtés sérieux et recommandables de la publicité ; on a développé plusieurs de ses parties mesquines et mauvaises et, somme toute, l'opinion publique y a plutôt gagné que perdu.

IX

Le droit de réponse semblait offrir de meilleures garanties.

Vous êtes mis en cause dans un journal ; vous pouvez, en vertu de la loi, introduire votre justification dans ce journal, répondre à la publicité qui vous incrimine par la publicité qui vous absout ; quoi de plus équitable en apparence ?

Toutefois, l'application ne donne pas des résultats aussi satisfaisants qu'on pouvait l'espérer.

D'abord, tous les journaux qui se respectent ne manqueront pas de rappeler que le droit de réponse n'a jamais été mis sérieusement en question chez eux et qu'ils ont toujours été au-devant des rectifications légitimes.

Mais si en accordant à toute personne attaquée ou seulement nommée dans une feuille le droit d'une insertion double de ce qui la concerne, on a voulu arriver par la à rompre le monopole de la



publicité, à faire que les journalistes n'eussent pas toujours seuls la parole sur toutes les questions et que le public eût aussi voix au chapitre; on s'est trompé, ou du moins on n'a atteint le but que d'une façon également fort insuffisante.

L'usage prouve que les gens de bon sens n'usent du droit de réponse que dans des cas tout-à-fait exceptionnels; autant dire jamais.

Ce droit est surtout à l'usage des tempéraments d'importance et d'étalage qui se garderaient bien de ne pas saisir au vol l'occasion d'introduire au plus vîte un échantillon de leur prose dans le journal qui a eu par hasard la fatale idée de les nommer.

X

Il est à peu près reconnu qu'il y a généralement assez peu de bénéfice à profiter de la faculté que la loi vous accorde de vous défendre vous-même dans la publicité; et cela surtout, à cause des conditions rigoureuses et comminatoires que l'on a cru devoir infliger à la presse.

Lorsque vous imposez à un journal une insertion *de par la loi*, remarquez bien que vous l'obligez par cela même à se mettre sur le pied de la défensive; c'est pour lui une vexation nouvelle ajoutée à tant d autres.

Peut-être serait-il plus noble à lui et plus sage de ne pas réagir; mais n'est-ce pàs lui demander plus de vertu que sa situation ne comporte?

Il s'arrange donc pour s'en tirer du mieux possible à propos de ces insertions forcées qui sont pour lui de véritables guerres de territoire.

Il tâché de mettre en tout état de cause les rieurs de son côté.

Est-ce qu'il n'est pas permis avec certaines habiletés bien connues d'escorter cette réponse que l'on subit de représailles épigrammatiques, de sarcasmes expiatoires?

Ce serait jouer de malheur en vérité si l'homme qui manie la plume du journal une fois par hasard ne laissait pas échapper quelqu'une de ces expressions malencontreuses, que l'on est toujours à même de signaler d'une façon directe ou indirecte.

Le journaliste est là sur son terrain; il dispose ses batteries comme il l'entend.

La loi a beau être très-formelle quant aux insertions de contrainte ; on l'élude par certain biais, pour peu que l'on soit rompu aux rubriques du métier.

On s'assure mille petits avantages de détail qui suffisent pour porter le désespoir dans le cœur de l'adversaire et l'empêcher lui ou tout autre de jamais y revenir.

XI

Dans tous les cas, on peut assurer en thèse générale que le droit de réponse, de quelque façon qu'il s'applique, au lieu d'établir aucune espèce de lien direct entre le public et la presse, ne tend qu'à les désunir encore davantage.

Il oblige les journaux à déployer à l'égard de ceux qui usent de leur droit strict auprès d'eux d'artifices et de malveillances dont ils ne se seraient sans doute jamais avisés sans cela.

D'un autre côté, l'homme sage comprend bien que, lorsqu'on a la publicité déchaînée contre soi, le mieux est encore de courber la tête sans rien

dire et de ne pas aller s'enfoncer encore davantage dans la bagarre.

Mais ce conseil de la prudence, croit-on donc que tous les tempéraments s'y résignent aisément et sans éprouver bien des transports de rage secrète ?

Eh ! quoi ! il faut que je supporte cette idée de me voir bafoué, ridiculisé, persécuté sans fin par un journal, sans avoir contre lui aucun moyen de réaction ni de vengeance ; et si même j'essaie d'user des armes que la loi me fournit, il faut qu'elles se tournent contre moi et que je subisse une aggravation de peine.

De là, tant d'imprécations générales contre la publicité, cette calamité des honnêtes gens, ce fléau de l'existence privée, et où se mêlent nécessairement les cris des susceptibilités mécontentes, des amours-propres outragés, de tous les ressentiments légitimes ou non que la presse ne peut manquer de semer sans cesse sur sa route !

XII

La conclusion de ceci est que le journalisme, tout en s'imposant au public, est fort loin néanmoins de l'avoir pour soi.

Il n'est pas aimé, mais on doit dire aussi qu'il ne fait rien de ce qu'il faut pour se rendre aimable.

En dehors de son métier de publicité qui ne constitue que des rapports matériels pour ainsi dire avec les gens étrangers à sa sphère, il ne se manifeste guère que par une attitude trop souvent doctorale et dominatrice; le parti pris d'avoir orgueilleusement raison en toutes choses; un esprit exclusif qui ne voit que soi et surtout une intolérance excessive pour ce qu'on appelle *les droits de la presse* qui ne sont bien souvent que les injustices et les égoïsmes de la presse.

On sait par expérience ce que l'on risque quand par hasard on s'aventure à titre *d'intrus* dans cette publicité qui devrait être, par un sentiment de

tact et d'équité constamment hospitalière, accueillante pour vous.

Il serait grand temps que le journalisme reconnut une chose, c'est que jusqu'à présent, il a fort mal pris le public en France ; ce qui explique assez le sentiment de défiance et même d'animosité presque universelle qu'il inspire.

Il ne compte guère que des ennemis et il aurait besoin au contraire d'avoir tant d'amis et de défenseurs !

Il est certain que tant qu'il n'aura pas su trouver le secret de s'établir dans les idées, les tendances du sentiment commun, il n'aura jamais qu'une destinée d'accident et de surface, sans fondements réels et sans garanties d'aucuns genres.

XIII

Mais, si nous constatons que sa position devant le public est fort loin d'être ce qu'elle devrait être ; que sera-ce donc si nous nous reportons vers ses relations avec le pouvoir qui sont du

reste la conséquence à peu près forcée des premières ?

S'il est vrai que le public n'aime pas les journaux, que dira-t-on des gouvernements qui ne sont pas payés non plus, il faut bien le dire, pour leur porter une grande affection !

En principe, tout gouvernement qui fonctionne en France est obligé de consumer la plus grande partie de sa vigilance et de son activité à mâter et comprimer constamment le journalisme.

Celui-ci de son côté fait tout ce qui lui est possible pour le maintenir sur un pied de *qui vive* perpétuel.

Quand il n'est pas son satellite, son âme damnée, il est son ennemi systématique.

Le pouvoir a eu bien des fois à reprocher à la presse ses excès d'attaque.

La presse de son côté a été non moins dans son droit en reprochant au pouvoir ses nombreux excès d'arbitraire et de compression.

Les choses en sont là quant à présent.

XIV

Sans vouloir trancher la question entre les deux partis, insistons plus que jamais sur le fait éternellement regrettable que présente cet état de morcellement et de division entre l'autorité et la presse, ces deux grands principes de l'humanité.

Les masses s'éclairent de jour en jour; il faut les conduire non plus suivant l'ancienne méthode par le hasard, comme des troupeaux; mais rien que par la logique et la raison.

Or, si les couches dominantes ne s'entendent pas entre elles, quel dangereux exemple pour les couches inférieures !

Le pouvoir et les journaux au lieu d'être sans cesse sur le pied de guerre, ne devraient-ils pas se considérer bien plutôt comme deux auxiliaires concourant au même but par des procédés différents ?

Leurs divisions nuisent à eux-mêmes d'abord,

puis au reste du monde qui se trouve ainsi constamment paralysé dans deux de ses principales fonctions.

Qu'on ne croie pas surtout que ces sortes de luttes soient jamais un moyen de perfectionnement politique. Elles ne produisent qu'un temps d'arrêt on ne peut plus funeste dans la voie de l'établissement du véritable ordre social.

XV

C'est pourquoi, après tant d'essais de conciliation infructueux, tant d'expériences superflues pour terminer le conflit, il est bien permis de dire aujourd'hui à tout pouvoir qui se trouvera nécessairement placé comme les autres en face du problème insoluble de la publicité :

« Plus de journaux ; qu'on nous en délivre une fois pour toutes ! Qu'on nous en supprime, non pas un seulement de temps en temps ; qu'on les supprime tous en bloc, puisqu'enfin il est prouvé que l'on ne peut décidément pas gouverner et administrer en France avec la presse. »

Mieux vaut sans doute une Saint-Barthélemy franche et complète de la publicité tout entière, plutôt que d'avoir à l'exterminer en détail, à la tuer à coups d'épingle avec toutes ces législations sans cesse acharnées après elle.

Apprenons à nous passer de publicité plutôt que d'en être réduits plus longtemps à celle que nous subissons.

A quoi sert-elle dans l'état où elle est ?

Le public n'en profite guère ; il le prouve assez par le peu de cas qu'il en fait.

Le pouvoir, lui, y voit un obstacle des plus graves, même dans son état de faiblesse, puisqu'il la comprime de plus en plus.

D'ailleurs, un gouvernement qui aurait à lutter perpétuellement avec la presse s'amoindrirait à la longue.

On ne s'expliquerait pas cette guerre de Jugurtha contre un ennemi aussi faible après tout et d'aussi peu de résistance sérieuse que le journalisme ; il le prouve bien par ce qu'il supporte tous les jours !

XVI

Persuadons-nous bien que ces quarts ou demi-quarts de journaux que nous sommes forcés d'appeler aujourd'hui *la presse* ne peuvent réaliser pour personne aucune espèce de bien.

On sait assez peu de gré au pouvoir de ce semblant de journalisme qu'il laisse subsister et dont il a tous les embarras sans avoir aucuns des bénéfices.

Quant à l'opinion, on ne peut la laisser livrée plus longtemps à ce régime de presse fausse et mutilée, sans altérer gravement sa constitution morale.

On lui confisque ainsi la raison et la vérité, ces deux principes fondamentaux, bases de toute bonne organisation politique; de plus, on l'apprivoise avec l'oubli du droit dont elle voit trop souvent la violation flagrante dans les législations spéciales.

En même temps, on lui supprime les uns après les autres en rendant les vrais journaliste impos-

sibles, tous ses hommes d'idées, ses penseurs d'élan, de conceptions hautes et dignes qui se transforment successivement dans le champ de la finance, de la spéculation, de l'agiotage en ce qu'on appelle *des hommes pratiques*, c'est-à-dire des êtres de parfaite indifférence et d'égoïsme absolu.

En fait de lectures, on s'habitue à se contenter de feuilles de pur trafic, ou bien de loisir insignifiant, d'élégance et de folle gaîté, dans un temps où les élégances affichées ne sont plus guère que de maladroits plagiats d'autrefois et où nul n'a certes grande envie de rire!

C'est comme un étouffement général de la partie intelligente et puissante de tout un grand peuple : même *l'ordre* n'en profite pas.

Les faux journaux engendrent bien vite les sociétés fausses : ils dénotent à la fois la faiblesse des gouvernants et l'abaissement des gouvernés.

XVII

Non, non, ce XIX[e] siècle si vivace et si fort, pour peu qu'il sache comprendre lui-même sa force

et sa vertu n'est pas fait pour vivre éternellement sur des cadavres; car c'est bien un vrai cadavre, on en conviendra que le journalisme tel que nous l'avons depuis trop d'années.

La France d'aujourd'hui, si capable de liberté, malgré ses nombreuses périodes de servitude, ne doit se sentir comprimée dans aucunes de ses parties; pas plus dans la presse que dans autre chose.

Ou bien, s'il y a là une cause fatale et forcée d'asservissement, c'est qu'il y a évidemment un membre nuisible à sacrifier.

Sacrifions-le, avouons-nous franchement incapables de journalisme. Pas de faiblesse ni de fausse honte; il n'y a pas que les journaux après tout pour éclairer le genre humain.

Si la presse ne peut jamais entrer dans le cadre de la politique, c'est qu'elle est hors du cadre de l'existence; sacrifions-la encore une fois!

XVIII

Si pourtant, on voulait s'en tenir à la simple vérité des deux principes primitifs, comme les

choses se simplifieraient et changeraient bien vite d'aspect !

Au lieu d'être constamment troublés, hostiles, comme on comprendrait plutôt que ces rapports du pouvoir et de la presse ne dussent jamais avoir que le caractère de l'harmonie la plus parfaite, de l'entente absolue au profit d'une même cause, le bien public !

En quoi donc l'action de la publicité peut-elle gêner l'action du pouvoir? Elle semble au contraire inventée tout exprès pour lui prêter l'appui le plus efficace.

Même au point de vue pratique des positions sociales et de l'emploi des esprits, le journalisme ne représente-t-il pas pour un pouvoir quelqu'il soit un débouché très-utile, dans un siècle d'idées et de grand mouvement intellectuel?

Mieux vaut après tout des gens qui font des journaux que des gens qui font de la Bourse du matin au soir.

Un peuple de penseurs sera toujours plus facile à gouverner qu'un peuple de joueurs.

Loin donc de songer à restreindre la presse, il semblerait que la politique dût pousser le plus possible à son extension.

Les journaux sont pour les gouvernements autant de fenêtres ouvertes sur l'opinion publique.

Gouverner, c'est savoir; c'est se tenir constamment au courant de l'état moral du pays que l'on dirige. Plus on a de journaux (libres bien entendu) et plus on est sûr de gouverner au mieux.

Dieu sait si on en est là ! Le public lui-même est habitué à considérer la presse comme une conspiration perpétuelle contre le pouvoir ; et c'est encore sans doute une des grandes causes de son antipathie contre elle.

XIX

Mais ce qui constitue surtout cet état si profond de division entre le pouvoir et les journaux, ce qui fait que jamais peut-être à aucune époque, on n'a été si éloigné de s'entendre, c'est toujours cette grosse affaire de la liberté que la presse prétend lui être détenue injustement par le pouvoir et que celui-ci refuse obstinément de lui donner, parce qu'il ne l'en juge pas digne.

Pour tâcher d'intéresser le public à son sort, la

publicité ne cesse, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, d'étaler le tableau toujours si étendu des mesures arbitraires qui l'atteignent et de leur donner autant que possible, au point de vue de la liberté générale, la teinte d'une calamité publique.

L'état de compression où elle se trouve est très-fâcheux sans aucun doute à tous les points de vue; pourtant, si elle veut poser franchement la question et ne pas avoir l'air de faire de la récrimination purement personnelle, elle ne doit pas hésiter à reconnaitre que les lois de rigueur sous lesquelles elle se trouve courbée actuellement sont fort loin de dater de ce régime-ci.

Ainsi, sous la Restauration que l'on considère avec raison comme une des époques les plus brillantes de la presse française, son existence n'a été qu'une série de luttes avec la censure d'alors, demeurée célèbre par ses vexatious contre la publicité.

Sous la branche cadette, la position n'a guère été meilleure. On ne se souvient que trop des trop fameuses ois de septembre, si funestes par elles-mêmes et par les antécédents déplorables qu'elles ont créés.

Même après 1848, après une période de liberté absolue qui n'a été que l'éclair d'un moment, il a fallu revenir bien vite aux mesures fiscales, aux suppressions de journaux exigées sans doute par les circonstances d'alors, mais qui n'en comptent pas moins parmi les nécessités les plus fâcheuses de la politique d'expédients.

XX

Ainsi, sous tous les régimes, absolu, constitutionnel, républicain, sous tous les gouvernements passés, présents et probablement futurs, la presse se trouve également impossible ; elle ne peut vivre d'accord avec aucun pouvoir.

Lorsqu'elle se plaint aujourd'hui, en se tournant vers les régions d'en haut de ce qu'on lui confisque sa liberté, on est parfaitement en droit de lui répondre :

« On ne vous la confisque pas votre liberté, vous ne l'avez jamais eue. Vous savez mieux que personne que vous ne pouvez pas l'avoir. Aucun

gouvernement, pas plus celui-ci que d'autres, voulût-il vous rendre libre, ne le peut ni ne le doit. Vous-même le lui défendez. »

Est-ce qu'on doit supposer un seul instant qu'un gouvernement, qui ne peut être que l'application constante du vœu général, puisse opprimer la presse à son profit et comme qui dirait à son point de vue personnel ?

Le public, qui y voit clair après tout, ne manquerait guère dans ce cas-là de prendre bien vite fait et cause pour les journaux.

Mais ce qui paraît prouvé par toute l'histoire politique du siècle, c'est que, qui que vous soyez et quoi que vous fassiez, du moment où vous acceptez en France la tâche de gouverner, vous êtes sûr de vous trouver, rien que par votre prise de possession de l'autorité, en face de toute une légion de journaux dont l'unique rôle consiste à vous combattre avec acharnement et, à vous causer tout le mal possible.

Voilà qui n'est guère fait assurément pour encourager aucun régime dans le sens de la liberté de la presse !

XXI

Cette attitude, si habituellement hostile et menaçante de la presse en face du pouvoir, se rattache directement à la grande loi *des oppositions*, question déjà vieille et jugée comme tant d'autres pour certains esprits, mais non pas pour la masse qui en est encore à croire parfois à ce mot d'ordre de l'ancienne tactique politique et parlementaire, lequel n'a plus guère de sens, à mesure que l'on entre dans la voie de la véritable démocratie.

Le principe démocratique ne comprend pas grand'chose, lui, à toutes ces idées de contre-poids, d'équilibre, de restrictions au pouvoir, empruntées en partie, toujours à cette nation voisine beaucoup plus avancée que nous comme idée politique, beaucoup plus arriérée comme idée sociale, et qui en est encore à croire aux fractions d'un pays pour gouverner un pays.

Le gouvernement, c'est le pays lui-même ; c'est

le siége, le centre et le mouvement de toutes ses fonctions physiques et morales.

Quand donc en serons-nous à concevoir que nous attaquer à l'autorité qui nous régit, c'est comme si nous nous attaquions à notre cerveau, nos poumons et nos entrailles?

En attendant, combien de gens éclairés ne rencontrons-nous pas tous les jours dans la vie, très-libéraux d'intention, animés en même temps des meilleurs sentiments d'ordre et de conservation, et qui ne sauraient admettre un gouvernement véritable, offrant toutes les garanties voulues, sans une opposition à ses trousses pour le harceler, le tenir sans cesse en haleine, sous la pression constante du dénigrement et de l'attaque!

XXII

On comprend sans doute le contrôle libre et spontané de tout citoyen sur le pouvoir, pour l'avertir quand il se fourvoie, l'encourager et l'ap-

plaudir quand il fait bien ; mais cette méthode-là est beaucoup trop simple.

Il faut nécessairement dans un pays libre ou qui aspire à l'être toute une classe d'esprits *opposants,* logés principalement dans les bastions de la presse et qui sont engagés de cœur et de plume à présenter constamment le pouvoir au public sous ses plus mauvais aspects.

Fait-il mal ? Il est convenu que l'opposition tout entière doit se pâmer de joie.

Fait-il bien ? Elle doit garder le plus profond silence et prendre le deuil intérieurement.

On dit : « Il faut des oppositions, » à peu près dans le même sens que saint Paul a dit : « Il faut des hérésies. »

C'est le coup de fouet nécessaire pour l'opinion ; c'est le moyen de l'empêcher de s'endormir ou de reculer.

On se dit aussi, toujours dans le même monde : « Nous avons une opposition, dormons tranquilles à l'endroit du gouvernement ; nous sommes protégés suffisamment contre tous les mauvais traits qu'il pourrait nous faire. »

Notez bien que l'opposition se recrute généralement parmi les esprits les plus turbulents, les

plus avancés, ceux que redoutent le plus les personnes honnêtes et sages ; n'importe, dans l'opinion de ces mêmes personnes, elle représente un paratonnerre placé sur leur toit politique.

XXIII

L'opposition est donc encore une importation anglaise comme du reste, la plupart de nos rouages politiques et parlementaires.

L'Angleterre a le bonheur de posséder une liberté âgée déjà de plusieurs siècles et qui n'a pas à se heurter sans cesse comme chez nous contre l'écueil des mille questions d'organisation sociale.

Elle a sa vieille aristocratie, toujours si solide, en qui elle a toujours foi, ce qui fait qu'elle peut à la rigueur se donner le luxe d'une opposition.

On comprend, du reste, que de très-hauts personnages, acceptés de tous temps comme des nécessités gouvernementales se livrent entre eux

au jeu des portefeuilles, sur le terrain du parlement et de la presse.

Peu importe après tout que la fève du gâteau de l'autorité échoie à celui-ci plutôt qu'à celui-là, pourvu que la lutte reste toujours concentrée dans le même cercle supérieur.

Heureux peuple anglais encore assez naïf et crédule pour s'imaginer parfois que la chose publique va complétement changer de face, qu'il va s'opérer partout des miracles de progrès, d'instruction, de bien-être, par la seule raison que le parti bleu arrive aux affaires à la place du parti vert et que lord un tel remplace lord un tel comme chef de cabinet !

Les Anglais admettent fort bien que l'on puisse faire de l'art pour l'art en fait d'opposition.

XXIV

Quant à nous, Français, qui agissons par les masses et non plus par les échantillons de l'humanité comme nos voisins, nous savons par ex-

périence si notre population bien autrement agitée, imprévoyante, mais aussi bien plus clairvoyante que la population anglaise, sait se contenter des oppositions spéciales, de celles que l'on appelle encore parfois *constitutionnelles et parlementaires*.

Qui dit opposition dit bien vite chez nous révolution.

Quoi d'extraordinaire chez un peuple qui est arrivé à comprendre d'instinct qu'un gouvernement ne peut-être qu'une expression nationale et sociale et non plus un fait monarchique et aristocratique?

Notre bonne bourgeoisie plus éclairée, dit-on, mais bien moins logique souvent que le peuple, en est toujours à croire aux oppositions de *train-train* et de broutilles.

Elle se figure que l'on peut plaider contre le pouvoir à la tribune et dans la presse, comme on plaide au Palais le mur mitoyen.

Renverser le gouvernement, grand Dieu! Qui donc y songe? Et en attendant, on fait tout ce qu'il faut pour cela : on ne lit guère que les discours et les journaux dirigés contre lui.

A côté des gens de bonne foi qui sont les du-

pes, il y a nécessairement les intrigants et les dupeurs qui font de l'opposition un métier et s'y sont jetés assez habituellement, faute d'avoir pu se faire acheter par le pouvoir.

On ne sait pas combien de malentendus, d'abus, d'interprétations et d'exploitations diverses recouvre ce mot souvent si vague et si élastique *d'opposition*, ce pouvoir à côté du pouvoir qui en a parfois tous les inconvénients, sans aucunes des garanties !

XXV

Mais lorsque l'on considère sur quelles bases à la fois puériles et gothiques repose cette théorie de la tactique opposante, qui est comme un dernier écho de la vieille scolastique du moyen âge, habituée à soutenir alternativement le pour et le contre, sans prendre jamais de parti dans aucun sens, on éprouve un mélange de surprise et aussi de chagrin, en constatant que la presse qui devrait tout mener, tout devancer, en raison même de ses prétentions à l'affranchissement absolu, se trouve encore aujourd'hui constituée d'après ce vieux

système d'opposition bourgeoise qui florissait surtout au temps du ministère de Villèle.

Les idées ont marché cependant depuis ce temps-là ; il semble que la presse aurait dû marcher avec elles

Il n'en est rien ; nous la voyons à présent comme alors, séparée en deux camps distincts ; celui de l'opposition et celui du pouvoir.

Ainsi, point de milieu à l'égard de ce gouvernement duquel on réclame sans cesse cette chose si pleine de sens, d'équilibre et de justice qu'on appelle la liberté ; il faut ou le soutenir quand même ou l'attaquer à outrance.

Ne semblerait-il pas que dans la sphère de la publicité où se concentrent tant de rayons de jugement et d'intelligence, il devrait y avoir, à part certaines divergences de détail, unanimité de vues à peu près absolue sur cette question si grave après tout, la qualité et la vérité d'un gouvernement ?

C'est tout l'opposé qui a lieu ; désaccord permanent, zizanie complète précisément sur cette question-là ; sans quoi le journalisme n'existerait plus.

XXVI

La grande famille de la presse est donc fatalement et perpétuellement déchirée comme celle des Atrides.

Des esprits qui passent pour très-éclairés, qui exercent les mêmes fonctions, s'appellent tous journalistes, emploient la meilleure partie de leur existence et de leurs facultés à soutenir sans cesse des thèses diamétralement opposées, à guerroyer sans fin les uns contre les autres à propos des affaires publiques.

Le journalisme se plaint souvent de ce qu'on ne le prend pas assez au sérieux, de ce qu'on l'accuse volontiers d'inconsistance et d'un manque général de justesse et de tenue; croit-il donc que cette situation de contradiction intestine à perpétuité qu'il s'est créée à lui-même puisse lui faire faire devant le public une figure bien respectable?

Et puis qu'est-ce donc que ces journaux spécia-

lement fulminants, constitués comme les armes à feu de la publicité, et qui semblent inventés rien que pour tirer sans cesse dans le gouvernement comme dans une cible?

La conscience n'admet pas de parti pris sur tel terrain que ce soit.

La publicité loyale et vraie n'a jamais de siége fait à l'avance contre personne, pas même contre les pouvoirs les plus contraires à ses sympathies et ses croyances.

XXVII

La presse d'opposition a de plus l'inconvénient très-réel d'obliger le gouvernement à en avoir une à lui, à se créer des journaux destinés à son apologie perpétuelle, pour faire contre-poids.

Cette nécessité d'une presse officielle ou *officieuse*, comme on dit aujourd'hui, ne contribue pas non plus à montrer le journalisme sous un jour bien net ni à le rapprocher du véritable régime de liberté, qui ne peut être que le résultat de sa constitution parfaitement établie.

Cette presse officielle, destinée à prouver que tout ce que fait le gouvernement est bien, ne peut guère offrir plus de garanties de sincérité que sa rivale, la presse d'opposition, qui tend, elle, à prouver que tout ce qu'il fait est mal!

Ni le blâme absolu ni la louange absolue ne sont guère dans la donnée des choses humaines.

Ces mêmes braves gens qui croient à la nécessité des oppositions quand même, vous disent aussi, conséquents du reste avec leurs principes :

— Est-ce qu'il n'est pas juste, après tout, que le gouvernement ait des journaux pour lui?

Comment donc! rien de plus juste! Et même ce qui doit étonner, c'est qu'il ne les ait pas tous pour lui, c'est qu'ils ne soient pas tous ses soutiens les plus dévoués.

Qu'il ait contre lui les malfaiteurs, les repris de justice, l'écume de la société à la bonne heure! Mais les journaux, c'est-à-dire l'essence même de la société intelligente, voilà ce qui ne s'explique guère!

XXVIII

Si encore le pouvoir tirait de ses feuilles officielles le parti qu'il est en droit d'en attendre; mais c'est presque toujours un résultat opposé qu'il obtient.

Quelque talent, quelque éloquence et même quelque conviction que déploient les rédacteurs ordinaires de ces feuilles-là, il est bien rare qu'ils atteignent précisément leur but, qui est d'échauffer et d'enthousiasmer le public en faveur des gouvernements qu'ils ont à soutenir.

L'esprit humain est fait de telle sorte qu'il ne peut guère supporter longtemps la note du panégyrique continu.

Les ovations gouvernementales surtout exigent la gamme constamment lyrique et grandiose; ce qui est une cause presque infaillible d'irritation et d'ennui pour le lecteur.

Combien de gens on ne peut mieux disposés pour certains pouvoirs ont fini par les prendre en

grippe, à force de les entendre chanter à perpétuité par leurs journaux!

Dans les polémiques et les discussions courantes, l'avantage reste le plus habituellement aux journaux de l'opposition contre ceux du pouvoir.

Il est vrai de dire que le rôle des premiers est généralement plus facile que celui des seconds, dont la besogne est si souvent ingrate et hérissée de tant d'épines!

Le public recherche beaucup plus volontiers ce qui blâme que ce qui loue.

Il en résulte donc une situation toute particulière pour l'autorité sur le terrain de la publicité, et qu'il est indispensable de bien définir préalablement lorsqu'on lui adresse certaines demandes.

XXIX

Ainsi, quand on sollicite un gouvernement quelconque en France de donner la liberté de la presse, qui doit être un bienfait pour tous et aussi pour lui apparemment, on ne doit pas ou-

blier qu'il se trouve, par le fait seul de son exercice en face de trois forces subversives en permanence et toutes les trois émanées directement de la presse.

D'abord, la force des partis opposants qui fondent des journaux, presque toujours dans l'intention plus ou moins avouée de se substituer au régime présent.

L'influence des journaux eux-mêmes, en tant que journaux, qui tient au mérite de leur rédaction, à l'importance de leur clientèle.

Puis le prestige particulier qu'ils empruntent à leur seul titre de feuilles d'opposition.

On reconnaît en même temps que le pouvoir se trouve presque toujours assez mal protégé par ses propres feuilles.

De telle façon que la pétition qu'on lui adresse en faveur de la liberté de la presse devrait être conçue à peu près en ces termes :

« Attendu que ce que l'on appelle *la presse* est composé, presque en totalité, de deux genres de journaux, les uns destinés à vous renverser et les autres à vous défendre, mais qui, en réalité, au

lieu de vous défendre vous affaiblissent et vous compromettent le plus souvent.

» Par ces motifs, vous êtes invité à mettre sans aucun délai la presse dans un état complet d'affranchissement et de lui donner cette liberté si hautement réclamée par elle, pour qu'elle puisse en faire le plus tôt possible l'usage que vous connaissez. »

Comprend-on qu'il se trouve un gouvernement assez peu généreux, assez insensible pour ne pas faire droit bien vite à une pareille requête !

XIX

La presse peut toujours, si elle le veut, faire une révolution.

Laissez-lui la bride sur le cou; il n'est guère de pouvoir qui puisse tenir contre son système d'attaques réitérées.

Mais le difficile n'est pas de renverser aujour-

d'hui, après tant de secousses et de cataclysmes que nous avons eus à supporter, et dont nous connaissons les effets; le grand point est de reconstruire.

Quel serait d'ailleurs le rôle du journalisme dans le monde et quel étrange renom que le sien s'il se trouvait définitivement posé comme un incendiaire gouvernemental à perpétuité, une sorte d'Érostrate systématique et successif de tous les trônes et sans doute aussi de toutes les républiques, pour ne rien laisser après soi que le désordre, suivi infailliblement du despotisme!

Avec le rang moral qu'il occupe ou qu'il devrait occuper dans l'humanité, il ne saurait se considérer seulement comme un instrument neutre et irresponsable, destiné à servir les passions et les intérêts des opinions de diverses nuances qui dominent à tour de rôle; il a une part de responsabilité très-personnelle, très-directe dans le but final des événements.

Attaquer un pouvoir, c'est généralement s'engager à le remplacer avec avantage et à faire mieux que lui.

Ainsi, le journalisme d'opposition pourrait fort bien se trouver appelé, au moment où il s'y atten-

drait le moins et par le cours imprévu des circonstances, à gouverner à son tour.

Mais qu'arriverait-il si ayant à passer tout d'un coup de la période militante à la période dirigeante, il n'aboutissait qu'aux preuves d'impuissance les plus complètes; si après avoir entraîné à sa suite toute l'opinion vers un ordre de choses inconnu, sur la foi de son évangile d'attaque, il se trouvait qu'il n'a fait que la pousser vers un de ces abîmes terribles où vont s'engloutir à la fois les garanties, les résultats légaux et moraux d'un siècle entier d'efforts et de luttes, les idées et les sacrifices de tant de révolutions si richement payées!

Quel triste sujet de réflexion sur les oppositions en général qui attaquent si souvent sans savoir où elles vont, et en particulier sur celle de la presse, qui peut se dire aujourd'hui avec tant d'amertume qu'elle a été le pouvoir, il y a de cela dix-huit années, qu'elle a eu tout entre les mains et qu'elle a laissé tout perdre, sans avoir rien pu sauver du naufrage général, pas même sa propre liberté!

XXXI

Au surplus, il n'y a plus guère de mystères à faire aujourd'hui sur des faits qui nous touchent de si près; et il faut bien que les leçons d'événements encore si récents nous servent à quelque chose pour l'expérience de l'avenir!

On se souvient de 48 et de ses hommes, grands démolisseurs pour la plupart, écrivains supérieurs, journalistes de premier ordre, mais d'après les traditions des anciennes feuilles révolutionnaires et libérales qui ne voyaient guère en fait de politique au-delà de la bataille du jour.

On sait combien ces hommes, sortis en grande partie des rangs de la presse ou des régions avoisinantes, se sont trouvés comme gouvernants, incomplets, inférieurs à une situation qu'aucun d'eux ne semblait avoir prévue, et qui était cependant si bien dans la teneur de leur polémique tout entière.

Tout homme d'État qui échoue, a tort; l'avenir

peut l'absoudre, mais non le présent qui pâtit de ses erreurs.

Ces gouvernants de 48 si indignement calomniés depuis ont échoué, malgré tant de qualités morales éminentes, le talent, le courage personnel, l'inaltérable probité, un zèle à toute épreuve pour la chose publique.

Bien d'autres sans doute auraient succombé avec moins d'honneur sous le fardeau qui pesait sur eux ; mais tout en faisant la part des si grosses difficultés du moment, on doit rappeler que plusieurs d'entre eux, et non pas les moins influents, se trouvaient dans ce cas plus grave et plus caractéristique qu'on ne croit, d'être sortis d'une condition politique vague, nullement constituée, remplie de tant d'éléments confus et contradictoires; l'égoïsme de l'esprit de parti et le dévouement civique; la franchise de l'idée et souvent le mensonge et la mauvaise foi de la forme; la justice et l'injustice; le goût de la domination et l'amour de la liberté; l'aspiration au pouvoir et la négation du pouvoir lui-même; en un mot, l'opposition et à la suite la presse d'opposition avec ses inconséquences et ses incohérences sans nombre, qui n'est guère faite, on doit le dire, pour former

des individualités pratiques et sociales, encore moins gouvernementales, bien solidement établies.

Mais ici, nous touchons au personnel même de la presse, c'est-à-dire au journaliste, considéré non plus comme écrivain spécial, mais comme citoyen, comme homme.

Car on ne saurait trop se persuader qu'il ne faut pas rien que des écrivains pour faire des journaux aujourd'hui; il faut plus que jamais de vrais hommes, dans toute l'acception de l'idée moderne.

On prétend que les individualités s'en vont, et elles s'en vont, en effet; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles jouent encore, jusqu'à nouvel ordre un rôle essentiel dans la marche et la direction des affaires humaines

LIVRE V

LIVRE V

LES JOURNAUX SANS JOURNALISTES.

I

Supposons maintenant pour un moment le fameux rêve de l'abolition des partis en France, celui de tant d'honnêtes gens et aussi dans un autre sens de certains sceptiques sans foi qui se figurent bien à tort arriver ainsi à la fin de toute politique active et sérieuse, définitivement réalisé.

Les divers groupes qui s'étaient jusqu'à présent disputé le pouvoir ont enfin consenti à mettre

leurs prétentions de côté et à se fondre par suite d'une abdication réciproque dans la masse commune.

Ils ont sacrifié leurs rivalités gouvernementales sur l'autel de l'intérêt humain.

Ils ont compris que les destinées de la masse méritaient bien après tout de passer avant celles des minorités et des exceptions.

On a reconnu qu'il n'y avait pas plus dans le monde moderne de famille spécialement gouvernementale que de famille sacerdotale ; que le créateur n'avait pas arrangé les choses de cette terre de façon qu'elles eussent à dépendre entièrement de l'intronisation politique de telle personnalité, au nom de ce qu'on appelait autrefois les principes absolus, le droit plus ou moins divin qui n'a guère été jamais que l'hallucination de l'orgueil individuel, la monomanie de certains êtres se figurant apporter en naissant le sceau du pouvoir empreint sur leur front, comme par un signe manifeste du cachet du ciel.

II

On a senti que pour gouverner ses semblables, il fallait autre chose que le désir de les gouverner; qu'il fallait avant tout le désintéressement, le détachement de soi et des siens, ce qui ne se concilie guère avec la soif immodérée du pouvoir.

L'homme ou les hommes les mieux faits pour diriger l'association humaine sont presque toujours ceux qui tiennent le moins à cette direction-là, qui y voient plutôt une abnégation qu'une passion.

III

Ainsi, plus de ces luttes acharnées et souvent si misérables autour de l'autorité qui a cessé de représenter une proie commune sur laquelle s'abat-

tent incessamment les nuées des corbeaux de toutes les ambitions, de toutes les convoitises gouvernementales.

Sans tomber précisément dans l'utopie, on peut bien supposer un régime de concorde et de paix qui vienne clore à tout jamais l'air des schismes politiques ouverte depuis si longtemps.

Il n'y a rien là qui répugne à la conscience ni même au sens pratique de personne.

Le monde a été pendant assez d'années le jouet des égoïsmes supérieurs qui ont vidé leurs querelles sur le champ de son repos et de son bonheur, pour qu'il ait droit enfin à un état de choses fait à l'image de la raison souveraine et de la justice éternelle.

IV

Cependant, que deviendra le journalisme sous ce régime de conciliation unanime ?

A quoi bon des controverses et des polémiques de presse, puisque tout le monde est d'accord ? —

Est-ce à dire qu'il n'y aura plus pour cela de journaux du tout !

Loin de là! Dans tel état de perfection que l'on suppose le genre humain, on ne saurait admettre qu'il puisse se passer d'ici à longtemps encore de la vigilance hautement tutélaire de la publicité.

Seulement, au lieu de cette presse divisée et morcelre systématiquement, organisée surtout au point de vue de la lutte des partis, felle que nous la possédons encore actuellement, nous n'en aurons plus qu'une seule, n'exprimant qu'un même principe, une même pensée, la société tout entière, délivrée des scissions et oppositions de détail que représentaient les divers organes de l'ancienn journalisme.

V

Il faut bien lui donner un nom à ce journalisme nouveau, pour spécifier son caractère propre et en même temps indiquer à l'avance le sens dans lequel doit se faire la réforme de la publicité.

Appelons-le donc, à titre provisoire si l'on veut, *le journal de la démocratie,* sans vouloir établir par là aucune espèce de désignation de parti, puisqu'il est convenu que dans la situation actuelle, il n'y a plus du tout de partis.

Puissent seulement les gens qui n'ont rien oublié ni rien appris depuis dix-huit ans ne pas prendre encore ce mot de *démocratie* en trop mauvaise part ni le considérer tout à fait, suivant l'ancienne méthode comme le symbole de la dégradation morale, de l'abrutissement et de la barbarie !

Nous pourrions bien essayer de leur rappeler qu'aux yeux de bien des personnes qui ne sont cependant par des énergumènes, la démocratie est au contraire le signe de la civilisation de bon aloi et de l'ordre par excellence ; qu'elle renferme dans son principe le germe non-seulement de toutes les vertus, de toutes les équités, mais aussi de toutes les politesses, de toutes les élégances, de toutes les questions de goût et de perfections sociales que l'on demandera vainement désormais aux anciennes sources aristocratiques, taries à jamais, comme tous les courants artificiels.

Nous leur dirions ces choses-là que sans doute,

ils hausseraient les épaules et ne nous croiraient guère.

N'essayons donc pas de les convaincre quant à présent et continuons.

VI

Nous demandons seulement ceci, c'est que sans rentrer dans les théories, les polémiques et les malentendus sans fin que fait naître cette idée de démocratie si souvent embrouillée et calomniée, on veuille bien se la figurer tout uniment comme le banquet commun de l'instruction, des idées et des connaissances, auquel ont le droit de s'asseoir non plus comme autrefois certains invités en nombre infime ; mais tous les citoyens sans exception, tous les rejetons d'une société, bonne mère et souveranement juste qui ne sait plus établir de distinctions morales d'aucuns genres entre ses enfants.

Il est certain que l'on va de plus en plus chaque

jour dans ces voies-là : quelque foi que l'on ait encore dans l'exception et le privilège, on ne peut guère en disconvenir.

Voudrai-t-on nier par hasard que les sages de la noblesse et de la richesse actuelles ne feront pas fort bien de donner à leurs enfants le plus tôt possible la grande éducation de l'égalité et de la fraternité humaines, en vue du temps à venir et même de celui-ci ?

VII

Pourquoi donc le journalisme refuserait-il d'obéir pour sa part à cette loi de rapprochement, de communication et de sainte harmonie entre les idées et les consciences qui peut seule amener la paix universelle et par suite l'émancipation et l'indépendance universelles ?

Peut-il rester plus longtemps modelé, dans un sentiment personnel que l'on ne s'expliquerait guère sur les vieux principes de divisions entre les esprits ?

Exprimer comme il le fait les scissions politiques, les divergences sociales, n'est-ce pas les éterniser ?

Pour procéder à sa propre réorganisation si urgente pour lui et pour tout ce qui se rattache à lui, il doit commencer sans aucun doute par se dégager des broussailles des opinions partielles, par ne plus voir telle ou telle branche de la société, mais bien la société tout entière.

C'est là le premier point de la donnée démocratique appliquée à la presse.

Ce journalisme conçu sous l'inspiration directe de l'indépendance et de la vérité en toutes choses est si peu éloigné des idées ordinaires, qu'il est bien peu de journal nouveau qui ne commence par inscrire une profession de foi pareille dans son programme.

Malheureusement, l'état actuel de la publicité n'en permet guère l'application.

Il faudrait un terrain vierge ou du moins entièrement renouvelé pour opérer dans le sens de l'indépendance absolue ; or, on agit sur un fond usé, vieilli, ce qui fait qu'on ne tarde guère à retomber dans les mêmes ornières.

VIII

Du reste, on peut jugér d'après le triste état de confusion, auquel le journalisme est arrivé graduellement ce qu'il a gagné à se diviser en une foule de compartiments politiques, entièrement opposés les uns aux autres, à prêter sa voix à l'interprétation de tant de doctrines disparates.

Il se trouvait avoir à agir sur une société profondément tiraillée et divisée; lasse d'elle-même, privée de centre et de point d'appui : comme il arrive quand on a subi coup sur coup tant de crises révolutionnaires et de diversités de gouvernements.

Le journalisme à cru bien faire en se constituant exactement sur le patron de cette société-là ; en reflétant en lui-même les nuances changeantes de son arc-en-ciel politique si mobile; en partageant son influence entre les divers partis qui se disputaient l'autorité plus ou moins ouvertement et te-

naient à avoir un ou plusieurs journaux à eux appartenant pour la réalisation de leurs vues personnelles.

IX

Il s'est trompé en prenant au mot une société pareille; en considérant sa tâche comme une question de simple reflet et de mise en œuvre indifférente.

Il a cru arriver ainsi à se faire accepter hautement par l'opinion et il a eu tort.

L'opinion après s'être servie de lui en tous sens, après lui avoir elle-même enlevé son caractère, a fini par lui reprocher de n'en avoir aucun.

Les esprits non plus que les peuples n'aiment à être gouvernés par leurs vices.

Les nations même les plus corrompues comprennent tôt ou tard qu'un pouvoir quelqu'il soit, et surtout avec les idées de tutèle et de direction morale qu'on y rattache encore généralement doit toujours être pour elles un correctif, un frein sa-

lutaire et non pas une sorte de transaction pratique avec leurs instincts dangereux, et leurs pentes mauvaises.

Il y a de ce sentiment-là dans la façon d'apprécier l'action de la presse qui est elle aussi un pouvoir et ne saurait s'affranchir des obligations que le mot de pouvoir entraîne avec lui.

La presse de notre temps ne sait pas combien notre siècle lui en veut de lui avoir fourni des organes pour toutes ses passions et ses faiblesses !

Au lieu de le laisser livré à lui-même, au milieu des conflits incessants de tant de doctrines et d'idées ; son devoir était de servir à le fixer autant que possible, de le tirer du chaos politique et social, de prendre en main résolument la conduite de la conscience publique.

On lui eût su gré de toutes ses initiatives.

Le journalisme peut voir au surplus ce que lui a valu son rôle d'interprète neutre et docile des opinions courantes.

On a fini par comprendre tous les journaux sans distinctions de principes, de moralité ni de talent sous cette dénomination si complexe, si vague, et souvent si indéfinissable, *la presse*.

Avec ce seul titre embrassant tant de distinctions et d'applications multiples, il était bien plus aisé pour le public toujours hostile et volontairement superficiel de considérer le journalisme tout entier comme un seul caméléon assez peu estimable et sérieux de sa nature, passant perpétuellement par toutes les couleurs des idées régnantes ; et pour le pouvoir, autorisé par le public de le regarder comme un seul corps que l'on pouvait frapper en bloc impunément, sans même prendre la peine de nuancer ni de justifier ses coups.

X

Toutefois, hâtons-nous de dire que lorsque nous parlons d'une presse entièrement impartiale ; ne cherchant que la ligne humaine et démocratique, nous ne prétendons pas l'exempter pour cela des devoirs de critique et de discussion permanente inhérents quand même au journalisme, sur tel terrain qu'il se place.

La révolution de la presse ne saurait avoir pour effet dans aucun cas de nous créer des journaux d'indifférence et d'insouciance qui, sous prétexte de dévouement à la cause de l'humanité ne discuteraient plus rien, n'attaqueraient plus rien, donneraient carte blanche à tous les régimes, même aux plus nuisibles à la cause des peuples.

Malgré les idées de certaines sectes socialiste aveuglées par l'esprit de système, il n'est pas vrai que tous les gouvernements soient également propices à la cause du progrès et de la liberté.

Il en est de fatalement retrogades, et qui, en dépit de leurs intentions les meilleures, par le fait seul de leur origine et de leurs engagements avec un certain passé pèseront toujours comme un danger sur l'indépendance d'un pays.

Lorsqu'on est en proie à l'un de ces gouvernements-là, le mieux, est sans doute de tâcher de s'en débarrasser le plus tôt possible; et il est certain que la presse offre un des moyens de lutte à la fois les plus loyaux et les plus sûrs, pour atteindre un pareil but,

Tant que la polémique du moment est nécessaire, il faut la faire et avec toute l'énergie vou-

lue, sans que les aspirations vers l'avenir nuissent en rien à la tâche du présent.

XI

Du reste, il n'est guère probable que la presse démocratique une fois dégagée de toutes les questions d'intérêt partiel et de clocher (la démocratie a eu aussi le sien à un moment) néglige aucuns des détails de la petite guerre de la publicité qui se trouvent implicitement compris dans la grande.

On doit croire qu'étant placée sur un terrain plus large et en même temps plus vrai, elle n'en sera que plus apte à remplir sa mission dans toute son étendue.

Ne vaut-il pas mieux avoir à compter désormais rien qu'avec l'opinion générale, plutôt qu'avec des chapitres particuliers, des démenbrement de l'opinion ; à n'être plus réduite à chanter invariablement tous les matins la même note gou-

vernementale ou bien la même antienne agressive ; à ne plus se trouver uniquement absorbée dans le fait de recevoir les divers mots d'ordre provenant des divers corps de l'armée politique qui constituent encore aujourd'hui autant de variétés de journaux qu'il y a en France de candidatures au pouvoir.

XII

Mais il peut bien se faire aussi que l'on nous concède tout d'un coup ce que nous demandons, quant au principe de la grande indépendance de la presse.

Oui certes, nous dit-on il serait fort à souhaiter qu'elle sortit désormais des petits horizons de partis et de sectes, pour ne plus .embrasser que la sphère humaine universelle ; — mais le moyen d'y arriver ; la réalisation ?

La difficulté aujourd'hui n'est pas d'indiquer les réforme dans quelque sens que ce soit ; elles sont généralement dans l'esprit de tout le

monde; le grand point est de les accomplir ou seulement de les entamer.

Comment donc entamerez-vous celle du journalisme ?

— Ah ! vous écriez-vous, si les partis n'existaient plus, s'ils cessaient d'exploiter la publicité à leur profit personnel !...

Soit ! mais les partis subsistent ; les journaux se trouvent absorbés par eux, ne vivent guère que par eux ; comment ferez-vous donc pour que la publicité s'affranchisse et entre enfin dans la libre disposition d'elle-même ?

Et puis quel moment pour venir nous parler de la presse démocratique, faite pour planer sur le monde tout entier, quand celle que nous avons ne sait pas même si elle existera demain !

On a déjà bien de la peine de faire les journaux tels qu'ils sont, est-ce donc pour songer à les faire tels qu'ils devraient être ?

N'y a-t-il pas quelque chose de particulièrement amer et dérisoire de proposer la réorganisation de la publicité, alors qu'elle ne respire plus, qu'elle vit à peine d'un air d'autorisation et de compression qu'on lui raréfie encore de jour en jour ?

XIII

Rappelons d'abord ceci, c'est que c'est précisément lorsque les abus sont au comble que les révolutions sont souvent les plus prochaines.

Nous persistons d'ailleurs plus que jamais à croire que tout se tient dans la question de la presse et à ne vouloir absolument pas séparer les rigueurs politiques des vices intérieurs, des traditions fausses et pernicieuses qui constituent autour des journaux un double réseau de compression et d'abaissement.

La réforme de la presse ne peut évidemment s'opérer du jour au lendemain et comme par un coup de théâtre. Il ne lui est pas permis de changer à l'instant même ses allures et ses destinées.

Mais pourtant, si elle voulait, que de choses elle pourrait entreprendre dès aujourd'hui, dans le sens de ses intérêts les plus directs et même

au milieu de tous les obstacles qui l'entourent !

XIV

Ainsi les journaux ont-ils seulement songé jusqu'à présent qu'il serait peut-être convenable et utile pour tous d'apprendre au moins à se respecter les uns les autres, à établir dans leur camp particulier des liens de convenances, d'égards et de bonne confraternité qui pourraient tant contribuer à changer leur position à l'égard du public et aussi du pouvoir ?

Ils sont entraînés souvent à des discussions et des polémiques; c'est une des nécessités de la presse, telle qu'elle est constituée.

Mais est-ce qu'il n'y aurait pas, précisément à propos de ces luttes, à fixer des conventions de forme et de langage qui constitueraient une sorte de droit des gens de la publicité ?

Ces combats à la fois de famille et de métier ne sont-ils pas de nature, pour peu qu'ils soient mal

conçus et mal dirigés à jeter perpétuellement le trouble, la confusion et aussi la déconsidération dans l'intérieur du journalisme?

Il en résulte que parmi les calamités, les causes de destruction qui pèsent sur la presse, il faut compter en première ligne les armes dont les journaux se servent habituellement pour s'attaquer et se faire mutuellement la guerre.

XV

Il est manifeste pourtant que toutes les professions modernes, surtout à mesure qu'elles s'élèvent sur l'échelle de l'intelligence, de la raison et de la morale, tendent chaque jour à établir entre elles des rapports de solidarité, d'estime réciproque et comme de parenté sociale qui sont déjà un heureux témoignage en leur faveur.

Peut-on dire que les journaux en soient même à comprendre cela et à introduire entre eux les nécessités des bonnes relations?

Ils semblent n'avoir tous qu'un seul but ; c'est de se présenter constamment au public à l'état de tigres furieux, toujours prêts à se jeter les uns sur les autres.

Un journal discute-t-il avec un autre journal, c'est pour en arriver le plus vîte possible aux sarcasmes les plus amers, aux gros mots intolérables.

— Mais, dit-on, c'est qu'ils ont à soutenir généralement les thèses les plus différentes de la politique et des idées ?

Raison de plus, quand on a le malheur de ne pas être d'accord sur le fond des choses pour conserver la forme toujours la plus courtoise ; comme font du reste les gens de bonne compagnie qui savent discuter avec convenance, tout en maintenant les droits de leurs opinions réciproques.

XV

Mais si les violences intérieures de la presse font un assez triste effet, même dans les temps

de liberté; que sera-ce donc dans les temps de persécutions et de misères comme ceux que nous subissons !

Il est évident que si les journaux paraissent, c'est comme par l'effet d'une grâce spéciale : ils ont tous, à bien peu d'exceptions près la mort constamment suspendue sur leurs têtes et néanmoins, ils guerroient, se raillent, se mordent, s'entreprennent les uns les autres, comme si de rien était.

Et dans le détail, quel singulier système de tracasseries mesquines !

Un journal a-t-il eu le malheur de laisser échapper quelqu'une de ces bévues historiques, de ces fausses citations, ou de ces phrases grammaticalement malenconteuses qui sont dans les chances presque forçées de la production à grande vitesse; comme on s'empresse dans une foule de feuilles de relever la faute du confrère et de la mettre en relief ! Quelle jubilation, que de gorges chaudes, sur toute la ligne de la publicité !

C'est partout la fête du pédantisme. Trissotin n'éprouva jamais plus de joie à souligner les fautes de Vadius.

Et pendant ce temps-là, l'ennemi est aux

portes; il semble que le tocsin de l'extermination générale soit sur le point de sonner à chaque instant.

Mais ils n'en continuent pas moins à échanger entre eux leurs bordées ordinaires d'épigrammes ou d'invectives. Tout cela sent évidement d'une lieue le Bas-Empire.

XVII

Ces polemiques acrimonieuses entre journaux, ces faits si étranges de lèse-civilisation dans le centre de la civilisation même attestent plus que jamais le principe d'immobilité absolue et de tendances aussi retrogades qui règne encore malheureusement sur la plus grande partie de la presse.

Le journalisme se figure qu'il peut conserver toujours son même mode de discussion, les mêmes habitudes d'agressions excessives qu'aux époques de libéralisme, aux temps si différents de

ceux-ci où la publicité n'était que passion et non spéculation.

Les écrivains oublient ou font semblant d'oublier que depuis nombre d'années, les journaux ont cessé d'avoir pour eux un certain public convaincu et passionné qui autorisait bien des véhémences et même des violences justifiées par l'entraînement des opinions du moment.

Mais aujourd'hui, qui donc espèrent-ils intéresser et remuer avec leurs déchaînements à froid, leurs courroux si souvent de convention et de calcul; et lorsqu'on les voit courbés tous à la fois sous le double joug de l'autorité et du capital?

On ne peut s'empêcher de se dire qu'ils s'atttaquent entre eux le plus souvent, parce qu'ils n'onplus le droit d'attaquer autre chose, rien de public ni d'officiel, et tout simplement pour amuser leurs géleries réciproques.

On croit voir des esclaves qui se servent de leurs chaînes pour se combattre.

XVIII

Mais parmi les apathies si réellement inconcevables que l'on découvre à chaque pas dans toute la pratique et l'esprit même de la publicité, comment ne pas noter en première ligne cette insouciance presque universelle au sujet de la naissance des journaux, aux motifs qui président à leur formation première, aux circonstances qui font que le monde moral et penseur va se trouver doté de l'un de ces nouveaux instruments de publicité toujours si graves et où doit se trouver engagé le sort de tant d'intelligences et d'existences du dedans et du dehors?

On sait l'influence souveraine du capital; nous connaissons le chiffre du point de départ. Il est donc bien naturel que, d'après cela, les préoccupations ordinaires de l'argent et des hommes qui le représentent tiennent la première place parmi

les causes qui déterminent la création de toute feuille nouvelle.

XIX

Il arrive donc que, par suite de la prépondérance pécuniaire, l'initiative des entreprises de presse se trouve concentrée forcément dans le milieu des spécialités financières et industrielles.

Les hommes qui fondent des journaux sont tous généralement plus ou moins escompteurs et banquiers et le seront de plus en plus, à mesure que nous irons.

Ce sont les mêmes individus qui dirigent les sociétés de crédit et d'industrie, qui se livrent à des exploitations de terrains, des bâtisses en grand, exercent ce genre de spéculations auxquelles l'appui de la publicité plus ou moins directe devient toujours nécessaire à un moment donné.

Ces gens-là, pour conserver une sorte de decorum et ne pas trop laisser percer le bout de l'oreille du calcul personnel, commencent ordi-

nairement par déclarer que s'ils fondent un journal, c'est dans un but d'intérêt public ; et puis aussi, pour *soutenir le pouvoir*, lequel n'a nul besoin d'être soutenu et a constamment bien plus de journaux qu'il ne lui en faut.

Mais la vérité est qu'avec ces créations de feuilles particulièrement ardentes et zélées, on espère dans un certain milieu industriel arriver aux titres et aux faveurs de l'État.

Ils sont encore nombreux en France les individus qui considèrent l'État comme une vache à lait commode qu'il s'agit d'exploiter du mieux possible ; une sorte de providence gracieuse qui vous doit des pensions, des décorations, de nombreux priviléges de position et d'argent ; puis aussi par surcroît et comme à titre d'épingles, des fêtes, des bals, des dîners, des soupers, des divertissements de toutes natures.

Il y a des gens qui tireraient volontiers de l'État jusqu'aux cachemires et aux dentelles de leurs épouses.

XX

D'autres fondateurs de journaux ont tout simplement en vue la députation.

Ce sont ceux qui considèrent un siége à la chambre comme une agréable retraite, une douce sinécure, où l'on peut toujours arriver avec de l'habileté, de la tenue et surtout avec un journal à soi, qui inscrive votre nom en tête des listes électorales.

D'autres plus ronds et plus francs vous avouent nettement que s'ils tiennent à pouvoir disposer d'une influence de presse, c'est pour faire prôner à l'occasion leurs fers, leurs houilles, leurs cuirs, leurs zincs, leurs huiles; pour obtenir telle concession de chemin de fer ou de canal, enfin, pour pousser constamment à la roue de leurs opérations industrielles et commerciales.

Il y a aussi la tribu des hommes d'affaires spé-

ciaux qui exploitent la publicité comme toute autre branche d'industrie, parcequ'ils y trouvent un excellent placement de fonds, grâce au produit des annonces et à toutes les exploitations subsidiaires qui serpentent constamment autour d'un journal.

On a même vu des sultans contemporains acheter des journaux tout exprès pour mettre en relief et faire créer des positions spéciales dans le corps de ballet à leurs affections chorégraphiques.

XXI

Toutefois, quand on énumère les divers motifs qui produisent l'éclosion des nouvelles feuilles, intérêts financiers, vues de spéculation ou d'ambition, caprices d'hommes dorés et blasés ; on ne peut s'empêcher de se rappeler parfois qu'il fut un temps où l'on fondait un journal dans un autre sentiment que ceux-là ; rien que pour la défense d'une croyance, d'une idée, un but tout

moral et à cent lieues du culte matériel et de la propagande des affaires!

Cette sorte de publicité désintéressée est aujourd'hui si loin de nous que, lorsqu'on y songe par hasard; on croit rêver, elle fait l'effet du roman de la presse.

Le journal d'aujourd'hui, par suite de la mise de fonds et du roulement de capitaux qu'il exige, se trouve tout naturellement constitué dès sa naissance en exploitation industrielle, avec bâilleurs de fonds, actionnaires, gérant de société, tout l'attirail des entreprises commerciales.

Il serait vraiment puéril, dans ces conditions-là, d'aller attendre de lui des mérites, des dévouements et des vertus que ne comporte en rien sa situation qui est avant tout une affaire.

Comprendrait-on qu'un capitaliste, homme sérieux après tout et qui calcule, se décidât à verser dans la publicité, chose toujours si chanceuse en soi, une somme d'argent considérable pour traiter la presse platoniquement, pour contribuer à créer ce qu'il nous plaît d'appeler la publicité démocratique, idéal la chaire de l'affranchissement social, l'organe de l'avenir!

XXII

Cependant, si matérielle et si industrielle que soit la base première du journal du moment; on ne peut admettre que le fait-argent suffise entièrement pour le constituer.

Pour qu'il y ait journal, encore faut-il qu'il y ait toujours un fond quelconque de substance intellectuelle qui surnage et que l'on ne saurait entièrement supprimer, du moins jusqu'à nouvel ordre.

Il en est de cela comme de certains vins du commerce; si composés et si mélangés qu'ils soient, encore faut-il qu'une apparence de principe vineux se retrouve au milieu des substances hétérogènes.

Les spéculateurs, en fait de publicité, ont rêvé déjà bien des fois et rêvent encore tous les jours de faire des journaux sans journalistes.

On y arrivera sans doute, le progrès aidant. On trouvera bien un moyen de se passer de cette matière gênante et toujours dispendieuse après tout, si peu qu'on la paye, représentée par une rédaction.

On n'en est pas encore là, et, jusqu'à ce que le problème soit résolu, il reste prouvé qu'une rédaction est un élément à peu près indispensable dans la presse, et qu'on ne peut guère faire de journaux sans journalistes.

XXIII

Mais, du train dont vont les choses, où les prendrez vous bientôt vos journalistes, avec cet état d'abaissement où vous les réduisez, le peu d'estime que vous montrez pour leurs personnes d'abord et ensuite pour leurs œuvres que vous leur prouvez si bien n'être plus qu'une sorte de

superfétation, un empiétement regrettable sur le domaine de la publicité payante?

Où trouverez-vous des hommea de quelque valeur, assez dupes pour se consacrer à cette presse à la fois ingrate et mercantile, qui ne les paye plus depuis bien longtemps déjà que de tribulations et de déboires!

A force de se sentir maltraités sur leur propre territoire, ils émigrent le plus qu'ils peuvent. Il se fait sans cesse, dans les rangs du journalisme, des vides que l'on ne comble pas aussi aisément qu'on pourrait se le figurer.

Il sera bientôt plus difficile de réunir une rédaction, (une vraie s'entend, qui ne soit pas seulement un composé de plats valets), que de réunir un capital.

Voilà ce que les industriels ne veulent pas considérer, au point de vue même de leurs intérêts d'affaire. Cependant, du jour où la presse ne trouvera plus de soldats nulle part pour faire son service, il est probable qu'elle sera bien près de sa fin.

Mais qui donc, parmi les fondateurs, entrepreneurs, propriétaires de journaux, s'est jamais avisé un seul instant de songer à cela et de voir

ce qu'est devenue la position du rédacteur au milieu de cette presse exclusivement commerciale constituée par eux?

XXIII

Ici encore plus que partout ailleurs, les réticences et les fausses pudeurs seraient bien déplacées et ne feraient que rapetisser la question, en dissimulant une de ses faces les plus essentielles.

Nous le disons donc hautement : de toutes les conditions mal conçues, mal organisées, fatales aux individus qui s'y trouvent jetés soit par l'inspiration malheureuse du point de départ, soit par des circonstances indépendantes de leur volonté, aucune ne nous paraît plus radicalement fausse, plus dangereuse, plus impossible enfin au point de vue de l'existence normale que celle du journaliste.

Les infirmes ou les vaniteux du métier se ca-

breront sans doute contre ce fait-là ; mais les vrais esprits n'hésiteront pas à en convenir.

Rien ne prouve mieux que la condition de la presse combien l'organisation de notre société est imparfaite et contient encore de lacunes et d'anomalies, surtout pour ce qui tient aux métiers de l'intelligence, aux professions dites *libérales,* qui sont presque toutes des positions de dépendance et de pur servilisme.

Quoi de plus étrange que cette destinée du journaliste, toute incohérente et bâtarde qui se trouve flotter incessamment entre les chances et les caprices des conditions fortuites et nullement classées, et les exigences d'une situation de haute confiance morale et civique, qui représente après tout un des offices les plus relevés, peut-être même le plus relevé de l'existence moderne!

D'autant plus triste sous un vernis de fausse séduction cet état de la presse, composé de tant d'oripeaux divers, empruntés un peu à toutes les ambitions, parades et prétentions de la vie, qu'il est obligé de jouer un rôle presque constamment pour les autres et pour lui-même, de déguiser sous un air d'insouciance ironique les calamités, les humiliations, les tortures sans nombre qui constituent

généralement les revenus les plus clairs du métier !

XXIV

On se figure parfois dans le monde de l'indifférence que les peines du journaliste ne tiennent qu'à ces martyres d'application et d'étude inséparables de tous les travaux de tête, compliqués, il est vrai ici, des exigences d'une production spécialement absorbante et pleine d'irritations de détail.

Ah ! plût au ciel qu'il n'y eût dans la publicité d'autres déboires que la fatigue même de la rédaction, si absorbante, qu'elle soit !

Combien d'écrivains béniraient leur sort !

Mais du moment où vous écrivez dans un journal d'une façon quelque peu suivie, attendez-vous à ce que votre esprit, vos idées, votre caractère, toutes les parties de votre être moral se trouvent constamment placées sous le coup de trois ou quatre influences supérieures qui s'agitent au-

dessus de votre tête et représentent autant de persécutions simultanées !

Il y a d'abord l'influence du gouvernement dont on ne peut guère s'empêcher de se préoccuper à chaque instant, quand on songe qu'une seule ligne malencontreuse peut souvent devenir l'arrêt de mort du journal auquel on appartient.

Il y a l'influence du capital qui a bien le droit sans doute de peser aussi pour sa part sur la rédaction, de lui faire sentir à ses heures ses caprices et ses exigences.

Il y a l'influence du rédacteur en chef, personnage à part, despote intime, que la presse a cru devoir se constituer à elle-même et que nous retrouverons en son lieu et place.

Il y a l'influence du public, auquel on ne peut refuser non plus le droit d'exprimer ses désirs et ses vouloirs.

C'est sous le poids de toutes ces compressions réunies que l'écrivain est forcé d'accomplir sa tâche, tiraillé à la fois par le mouvement de ses idées personnelles et par ces alertes, menaces et vexations qui varient à chaque instant autour de lui.

Et l'on s'étonne parfois de tous les serpents

irrités que l'on entend siffler perpétuellement dans le fond de ces poitrines de journalistes!

Mais quoiqu'il arrive, la grande règle est toujours d'avoir aux lèvres le sourire de l'indifférence, et le signe de la résignation.

Ne faudrait-il pas encore offrir à ce bon public toujours si bien disposé pour la presse le spectacle de ses luttes et de ses afflictions!

XXV

On se figure aussi parfois que l'on peut être attiré vers le journalisme par la perspective de s'y faire un nom, dy devenir une des célébrités du jour.

La gloire est quelque chose, sans aucun doute, et on comprend qu'elle fasse passer par-dessus bien des épreuves.

Toutefois, pour que la gloire puisse avoir un prix quelconque aux yeux de l'homme sérieux, encore faut-il qu'elle se traduise par des symptomes ppréciables de l'estime publique, et non pas seu-

lement par l'opinion intime et personnelle que l'on peut avoir de son propre mérite.

Certains orgueils particulièrement naïfs et robustes peuvent en être encore aujourd'hui à jubiler et triompher dans un article de journal, à y voir tout un avenir de notoriété brillante; mais les esprits calmes et justes savent très-bien à quoi s'en tenir sur ce genre de célébrité essentiellement fugace et transitoire et dont la mode semble même avoir passé en grande partie, pour ce qui est de l'attention extérieure et du bruit immédiat.

Le principe de la presse exige que l'on s'oublie et que l'on s'efface constamment.

Le grand devoir du vrai rédacteur est de ne voir que la gloire du journal dans tout ce qu'il écrit et jamais sa gloire individuelle.

XXVI

Du reste, le public lui-même est là pour faire justice de ces illusions qui pourraient surnager

encore au fond de certaines natures enthousiastes.

Qui est-ce qui s'occupe jamais sérieusement aujourd'hui d'un article, sauf de très-rares exceptions ; qui est-ce qui a même l'air de connaître l'auteur, malgré la signature ?

Trouve-t-on dans une feuille une bonne vérité, précieuse, essentielle, servant à faire éclater la lumière sur un point quelconque de la politique ou de la société ; tant mieux ! Le lecteur se l'assimile et en profite pour son instruction.

Si la chose est non-seulement bien pensée, mais bien écrite, tant mieux encore ! Mieux vaut sans doute qu'elle soit rendue en bon français, plutôt qu'en jargon barbare.

C'est double jouissance pour le lecteur, s'il est homme de goût : il est à même de savourer l'article doucement, moelleusement au coin de son feu, sans jamais rien communiquer de son approbation à personne, bien entendu.

Mais l'auteur ? — Eh ! pourquoi voulez-vous qu'on y songe ? A quoi bon ? Du moment où on a renouvelé son abonnement aux époques fixées, est-ce qu'on n'est pas cent fois quitte envers le journal et envers tous ceux qui le constituent ?

Voudriez-vous par hasard que l'on s'avisât d'a-

dresser au bureau du journal une lettre de félicitation destinée à tel rédacteur pour lui faire part du plaisir extrême que l'on aurait eu à lire son dernier article ?

Quelle idée et comme ces élans-là sont bien dans nos mœurs actuelles !

Dans tous les cas, ce serait d'un fort mauvais exemple ; ce serait établir entre lecteurs et journalistes des liens d'intimité, même parfois d'une certaine gratitude, qui seraient le renversement des principes de tout un monde particulier, en fait de productions intellectuelles.

Après tout, ces gens-là ne font que leur devoir quand ils réussissent à vous intéresser, ou vous instruire : on les lit, mais on ne les connaît pas.

XXVII

Les journalistes n'ont jamais ni enthousiastes ni séïdes ; il semble que ce soit encore la loi de la presse qui veuille cela.

Voilà qui fait leur éloge, sans doute, sous un

rapport et les pose franchement dans la donnée moderne, en dehors des fétichismes du vieux temps.

Oui, mais il n'en est pas moins vrai que dans un métier d'esprit, il faut savoir produire, déployer souvent les qualités les plus réelles de l'esprit, les plus délicates ou les plus profondes dans ce *silence des louanges* si pénible à la longue à certaines organisations impressionnables.

Il faut savoir se sevrer et sans en être pour cela plus acerbe ni plus crispé, de l'aliment vaniteux dans un milieu où la corde vaniteuse est en jeu à tout moment.

Les hommes qui cultivent les conditions en lumière, qui sont dans les arts, dans les carrières du talent et de l'intelligence, ont presque tous un certain groupe de partisans, de dévots intimes qui les stimulent et les remontent incessamment.

L'orateur politique et même judiciaire, ne marche guère sans une cohorte d'individus constamment préoccupés du soin de discuter et de vanter son éloquence.

Les peintres ont leurs camarades, leurs amis

d'ateliers qui se font les prôneurs ordinaires de leurs œuvres.

Les musiciens ont leurs adorateurs et leurs fanatiques, qui ont leur écho dans tous les salons du grand monde.

Les comédiens eux-mêmes ont leurs seïdes à eux : des gens qui s'attachent à leur personnalité par le magnétisme fantastique de l'histrionage et des coulisses.

Vous citerez l'ami des peintres, des musiciens, même des comédiens à la rigueur ; citerez-vous jamais l'ami du journaliste, à moins que celui-ci n'appartienne directement à quelque coterie, auquel cas on en fait une idole, une espèce de demi-dieu ridicule, ce qui n'est qu'une mauvaise note de plus pour la condition ?

L'homme de la presse ne peut guère compter en fait de clientelle positive que sur de nombreux malveillants qui semblent uniquement occupés du soin de rabaisser son talent et de dénigrer sa personne, dans toutes les occasions.

Il y a des conditions que l'on gâte dans ce monde par le trop de gloire et de renommée.

On ne peut pas dire que le journalisme en soit là !

Si on le loue, si on l'applaudit, c'est toujours à si petit bruit qu'il est bien difficile qu'il en perçoive quelque chose.

XXVIII

Loin de rêver la célébrité dans la presse, il faut donc apprendre à s'en passer, se contenter du demi-jour et même le plus souvent de l'obscurité complète.

Les quelques talents châtoyants, illuminés de traits, de grandes métaphores et de prétentions lyriques qui ont paru dans les journaux par intervalles s'y sont éclipsés bien vite, après de courtes périodes d'éblouissement.

Les joueurs de flûte de la phrase, les solistes et ténors de rédaction, ceux qui ont plutôt la vanité de la forme et du style que la foi dans une œuvre de propagande collective n'ont pas tardé à s'éloigner d'eux-mêmes, sentant bien que la réalisation de leurs rêves et l'emploi de leurs cordes les plus brillantes n'étaient par là.

Pour tout journaliste digne et vrai, qui voit la publicité froidement et sainement, comme on doit la voir, nulle espérance de gloire ni de splendeur argent comptant.

Il n'a aucun droit à *ce digne salaire des humains* qui serait après tout dans plus d'un cas la récompense bien légitime de ses peines.

Voyons pourtant dans le reste, c'est-à-dire dans les détails de l'existence pratique, s'il trouve du moins certains dédommagements et des conditions un peu moins injustes.

LIVRE VI

LIVRE VI

LES RÉDACTEURS EN CHEF

I

L'homme qui se voue au métier de la presse, qui lui donne son temps, ses veilles, sa science, son talent, sa conscience (la presse vous prend tout généralement sans rémission), est-il sûr, au moins, d'y vivre honnêtement, *honorablement*, comme on dit dans une certaine classe où l'on a fini par rattacher directement le mot *honneur* au fait de posséder dans la vie telle ou telle somme d'argent, tel ou tel revenu?

C'est bien quelque chose cependant de savoir si l'on peut subsister ou non du métier que l'on

exerce, dans une société où tout se calcule et se paye de la façon la plus impitoyable, où l'on a rayé complétement du livre des mœurs relevées l'ancien chapitre des munificences aristocratiques; où les citoyens de cette île flottante des idées, du savoir, des productions du cerveau n'ont plus la ressource, comme autrefois, d'aller tremper le pain de l'intelligence dans la marmite de la richesse.

C'est ici surtout qu'il faut s'armer de franchise pour avoir le courage de tout dire.

II

Eh bien donc! ô vous qui lisez les journaux chaque matin, qui y trouvez pour vos habitudes et votre esprit un élément quoditien dont vous ne sauriez plus, de votre propre aveu, vous passer; apprenez une chose qui va sans doute bien vous étonner et aussi vous chagriner un peu, nous l'espérons du moins : c'est qu'à fort peu

d'exceptions près, les journaux ne nourrissent pas les hommes qui les font.

C'est bien le plus beau métier de *meurt-de-faim* que la muse de l'imprévoyance et de la déception ait jamais inventé pour peupler un certain coin du monde civilisé de victimes déguisées, du reste, et qui ont bien soin, — on ne peut trop insister sur ce détail, — de ne jamais laisser percer leurs déceptions ni leurs amertumes.

C'est ce qui fait, sans doute, que l'on s'est plu souvent à se représenter les journalistes comme les êtres les plus favorisés, les plus fortunés de la terre, des espèces de proconsuls romains, nonchalamment étendus sur des lits de pourpre, dictant leurs articles à des esclaves, couronnés de guirlandes de fleurs, entourés de parfums, de vases d'or, de nymphes lascives chantant, riant et formant des groupes autour d'eux.

Ce tableau de l'*orgie de la presse* est bien vieux, bien ridicule, sans aucun doute; on y revient encore cependant quelquefois, pour n'en pas perdre l'habitude.

III

Puisque nous sommes sur la pente des aveux, nous devons aller jusqu'au bout ; surtout, ne pas reculer devant les chiffres, qui sont ici, comme pour les fondations de journaux, des témoignages essentiels.

Écrivains de droiture, d'honneur et de sens, comprendriez-vous par hasard assez mal le soin de votre dignité pour craindre de déclarer franchement le produit pécuniaire que vous tirez de vos travaux de presse ?

Quelle honte verriez-vous à cela ? Loin de vous rabaisser ainsi, vous vous relevez, au contraire ; vous faites acte réel d'hommes et de citoyens qui ne sauraient admettre aucune espèce de mystère ni d'inconnu dans aucune position sociale.

Après tant de malentendus, de conjectures malveillantes, de fausses croyances dans vos gains imaginaires, est-ce que votre intérêt n'est pas de jouer désormais cartes sur table ?

On sait au juste, et par les chiffres, ce que rapportent les conditions les plus élevées dans la hiérarchie des emplois.

On sait ce que gagne un général de division, un président de Cour, un préfet, un sénateur, un député ; tous les traitements sont au grand jour; pourquoi pas aussi celui du journaliste ?

Est-ce parce que le salaire est indigne de vous? Raison de plus pour le divulguer hautement et y mettre d'autant plus de franchise et d'orgueil.

IV

On compte dans la publicité française certains écrivains qui arrivent à gagner régulièrement une somme fixe de *mille francs* par mois ; mais ceux là sont tout à fait l'exception et peuvent passer pour les privilégiés de la presse.

Il va sans dire que l'on n'atteint ce chiffre mensuel de mille francs, réellement exorbitant eu égard aux us et coutumes du journalisme, qu'après des années de stage dans les postes secon-

daires de la publicité parisienne, ou bien encore de longs états de service dans la presse de province.

Il va sans dire aussi que l'on exige de ces rédacteurs payés tout à fait extraordinairement des besognes exorbitantes.

Si l'on pouvait supputer le nombre de lignes qu'un homme est souvent appelé à écrire dans une carrière de journaliste, on en aurait bien vite le vertige; on arriverait à constater que plus d'un écrivain de la presse produit à lui seul de quoi remplir toute une bibliothèque, et que le travail de l'improvisation quotidienne vaut bien, dans sa sphère, comme fatigue d'esprit et aussi comme dimension de l'œuvre, les labeurs tant vantés des anciens Bénédictins.

Les hommes de finances qui gagnent aujourd'hui à la Bourse de si grosses sommes en un tour de main, seraient les premiers à reconnaître, dans leur justice et leur raison, s'ils venaient à estimer la tâche de certains rédacteurs de journaux, que ce traitement de mille francs par mois qu'on leur attribue n'a vraiment rien de trop abusif, et que c'est après tout de l'argent bien gagné.

V

Survient ensuite une classe de rédacteurs qui sont payés *cinq cents francs* par mois, ou dans les environs de ce chiffre-là.

Ces situations, bien moindres que les premières, comptent encore parmi les hauts grades de la publicité et ne laissent pas de créer un nombre considérable d'envieux à ceux qui les occupent.

Ils sont également fort rares, les hommes en faveur desquels les entreprises de journaux consentent à se dessaisir mensuellement d'une pareille somme : il faut aussi bien du talent, du travail et un mérite incontestable, pour la justifier.

Puis on arrive au commun des martyrs, aux rédacteurs dans les prix tout à fait ordinaires, ceux que l'on paye à raison de trois cents francs, deux cents francs par mois, quelquefois même moins encore.

Ce ne sont pas toujours les moins méritants, les moins laborieux, ni même les moins directement

essentiels au journal, que l'on relègue ainsi dans les chiffres secondaires et les conditions du rabais.

Tel rédacteur, en réalité tout aussi fort qu'aucuns de ses confrères, est toujours bien moins payé que la plupart d'entre eux. Pourquoi cela ?

On n'en sait rien ; c'est souvent hasard, caprice de direction, dispositions antipathiques des *rédacteurs en chef* qui se donnent le mot à l'égard de tel pauvre diable de talent et de savoir, mais de chétive mine, triste d'apparence et de *costume*, qu'ils ont pris en grippe et qu'ils exploitent d'un commun accord.

Ainsi, la base actuelle du journalisme *est encore* l'inégalité des salaires, dans son expression la plus complète. Les écrivains, surtout les payements supérieurs, bien entendu, ne *trouvent* nullement à redire à cette organisation-là.

Ils ne voient pas combien ces classifications de traitements, ces échelonnements de prix, dans un métier si profondément irritable et sensible, engendrent, à côté de certains avantages d'argent et d'amour-propre pour quelques-uns, de causes d'exploitations mauvaises, de rivalités

dissolvantes, parfois de haines irréconciliables entre collaborateurs.

Mais ceci tient aux rapports des journalistes entre eux, à leur situation commune à établir devant les entreprises de publicité; nous y viendrons dans un instant.

VI

Or donc, plus d'équivoques ni de malentendus possibles.

On sait au juste la condition matérielle faite aux journalistes au milieu d'une société toute de dépense et d'étalage, dont on connaît assez les besoins, les exigences de luxe qui grossissent sans cesse sous nos yeux, d'une façon si effrayante que même les plus riches en sont à se demander tous les jours s'ils pourront se maintenir longtemps au niveau des grandes villes.

Que peuvent devenir ces malheureuses existences d'écrivains lancées par les nécessités mêmes de leur condition au milieu du tourbillon vani-

teux, avec leurs rétributions infimes et réellement dérisoires, si l'on tient compte des obligations actuelles de la vie?

Un journaliste qui veut faire son métier avec intelligence et conscience ne peut assurément pas vivre, comme l'ours dans sa tanière, entièrement éloigné du milieu social!

Peut-il ignorer ce monde qu'il est appelé sans cesse à juger, raconter et décrire?

Les centres politiques, les réunions où l'on cause gouvernement, administration, affaires publiques, diplomatie, même les distractions, les fêtes, les spectacles et les plaisirs; tout cela n'est-il pas directement de son ressort?

Mais tout cela aussi nécessite un certain train de vie toujours beaucoup trop dispendieux, quand il s'agit de le tailler dans le mince budget de l'article.

Veut-on donc que le journaliste aille dans le monde, sous la livrée du pauvre, pour y donner la comédie lamentable de l'humiliation et de la misère? Il faut qu'il y fasse figure d'une certaine façon, qu'il joue l'homme, sinon riche, du moins heureux et qui paraisse à l'aise.

Mais Dieu sait les expédients, les tracas inté-

rieurs, les déplorables soucis d'argent qu'il lui faut affronter sans cesse et qui viennent se croiser avec les complications d'une existence abreuvée déjà de tous les tourments du métier de la presse, pour créer une condition si étrangement heurtée, harcelée et parfois réellement désespérante, pour toute une classe d'hommes où se rencontrent tant d'esprits distingués, aussi de nobles caractères, et qui n'ont certes pas mérité de ne recueillir, en échange du tribut intelligent et laborieux qu'ils apportent à leurs semblables, rien que des humiliations, des malaises, des persécutions publiques et privées de toutes sortes!

VII

Cependant une idée se présente à l'esprit de chacun.

Avec la loi des coalitions, et dans ces temps d'associations, de protestations et de grèves, comment se fait-il que les journalistes ne s'entendent pas entre eux pour se faire créer de meilleures

conditions de payement auprès des influences qui les exploitent?

Il faut s'empresser de dire que les gens de la presse, si éclairés et si avancés sous tant de rapports, sont encore fort loin d'en être là.

Ils comprennent assez peu, généralement, les idées d'union, d'entente et d'esprit de corps. On doit reconnaître aussi que leur corporation, si vague et si peu organisée jusqu'alors, ne s'y prête guère.

Mais quand même ils parviendraient à s'entendre, il est fort douteux qu'ils pussent en tirer grand profit, le journalisme actuel étant donné et eu égard à son mode d'exploitation.

Là, comme ailleurs, il y a l'inflexible loi de l'offre et de la demande, qui s'applique aussi bien aux hommes qu'aux choses.

Or, ce n'est pas quand il y a sans cesse tant de plumes sur la place, partout surabondance d'écrivains, de journalistes, ou du moins soi-disant tels; tant de brigues, de sollicitations, de démarches autour de la moindre position qui devient par hasard vacante, dans la presse, que l'on peut songer sérieusement à s'organiser en confrérie,

pour dicter des conditions au capital, lequel se trouve être plus que jamais le maître absolu de la publicité.

VIII

Quittez un journal pour un motif quelconque, disgrâce ou abdication volontaire; tout aussitôt, vingt, trente individus se présentent pour vous remplacer, n'importe à quelles conditions, fût-ce à titre gratuit et rien que pour la gloire.

Avec cette malheureuse faculté de produire une prose quelconque que tant de gens possèdent aujourd'hui, la presse ne saurait jamais chômer de rédacteurs, surtout quand il est prouvé par tant d'exemples journaliers que la qualité des plumes et des esprits n'a plus guère d'influence sur le succès des journaux.

Les propriétaires n'ont, comme on dit, que l'embarras du choix; d'autant qu'ils ne se donnent guère généralement la peine de choisir. Ce n'est donc pas le moment de vouloir leur faire élever

leurs prix de rédaction; ce serait plutôt le contraire qu'il faudrait redouter de leur part.

Dans toute entreprise de presse, à la moindre oscillation dans les bénéfices, on sait que les économies sur la rédaction sont toujours les premières qui se présentent.

Les intéressés, les actionnaires battent des mains avec joie; l'argent distribué aux écrivains leur paraît de l'argent si mal employé!

Cette nécessité d'avoir à payer des journalistes dans un journal est dure, très-dure; on la subit puisqu'on ne peut pas faire autrement, mais il est bien juste de la réduire, autant que possible, aux proportions les plus minimes!

IX

Si encore ces situations de rédacteurs reposaient sur des bases certaines; si on se disait que le salaire de la presse si exigu et presque toujours si chèrement acheté ne peut jamais vous échapper dans aucun cas! — Mais c'est

presque toujours l'opposé qui a lieu : les écrivains sont liés avec le journal, mais il est bien rare que le journal le soit avec eux.

Eussiez-vous tous les titres possibles, l'esprit, la science, le même génie, en y joignant les plus longues années de service, ne vous croyez jamais dans la publicité que sur un pied complétement provisoire.

Un grain, un nuage, une antipathie de l'un des actionnaires, une rancune de l'un des propriétaires, une bourrasque du rédacteur en chef, et vous voilà brusquement évincé.

— Mais, dit-on, est-ce qu'il n'y a pas la garantie des traités qui vous protégent au besoin contre les éventualités de rupture ?

Il est un fait prouvé par quantités d'exemples, c'est qu'il est bien rare qu'un traité, quel qu'il soit, ait jamais pour les écrivains une signification sérieuse. — Que peuvent-ils faire en cas de désaccord avec l'autorité supérieure?

Plaider, pour avoir d'abord contre eux toute la galerie des railleurs et des malveillants ; puis devant eux comme adversaire quelqu'un de ces spéculateurs de la publicité, toujours si habiles et si retors, rompus de vieille date à la tactique des

affaires, qui peuvent d'ailleurs affronter les contestations litigieuses sans avoir à redouter les dérangements, les dépenses d'argent.

L'écrivain, si souvent isolé, besogneux, et qui a sans cesse un si grand besoin de son temps, de sa tranquillité d'esprit qui représente à peu près tout son patrimoine, n'a-t-il pas tout à perdre à se jeter dans le dédale d'un procès?

Même un triomphe, avec les pas et démarches, les troubles, les émotions judiciaires, les heures perdues dans les sentiers de la chicane, équivaut pour lui à un véritable désastre.

X

D'ailleurs, quand on dirige un journal, et pour peu que l'on soit rompu aux ressources et aux ruses du métier, il y a toujours un moyen de se débarrasser d'un écrivain à très-peu de frais et malgré tout engagement préalable : c'est de l'attaquer sur la question d'amour-propre.

Avec la connaissance pratique des hommes de

la presse et du tempérament-journaliste, on arrive très-vite à ses fins.

On commence par se faire vaguement l'interprète, auprès du rédacteur dont on ne veut plus, des plaintes de certains abonnés, qui ne le lisent plus avec le même intérêt qu'autrefois.

Ensuite, on ajourne ses articles pour des raisons ou pour d'autres.

On s'arrange pour qu'ils aient perdu, lorsqu'ils paraissent, toute saveur d'actualité.

On les imprime en petits caractères humiliants, sous prétexte d'encombrement continu.

On les relègue aux places disgraciées du journal, comme qui dirait dans le voisinage des annonces.

On n'a qu'à continuer ainsi pendant un certain temps ce système de coups d'épingle adroitement échelonnés, et on est bien sûr qu'eût-on affaire au journaliste même le plus tolérant et le moins susceptible, on n'aura pas même à prendre avec lui l'initiative d'une résiliation; c'est lui-même qui, au nom de sa dignité justement offensée, vous demandera de déchirer tous les traités du monde.

Ainsi, pas de lutte équitable ni même possibl

entre l'élément d'exploitation et l'élément de rédaction; c'est toujours le conflit du pot de terre contre le pot de fer.

XI

Mais on ne quitte pas seulement un journal pour des raisons personnelles; il y a aussi les raisons politiques qui ont assurément leur poids.

Du moment où il est établi que le journalisme représente avant tout une affaire, une propriété, qu'il est entièrement à la discrétion des capitalistes et des banquiers, qui l'ont ou fondé ou acheté, qui en ont la libre et entière possession, il est clair qu'ils peuvent le vendre, si la fantaisie leur en prend, comme on fait journellement pour les fonds de commerce, les terres, les immeubles.

Il peut arriver aussi, par suite de ces mutations de propriété, qu'un journal change de parti, arbore un tout autre pavillon politique du jour au lendemain. N'a-t-on pas vu des feuilles de

l'opposition qui *passaient au ministère*, comme on disait sous le règne de Louis-Philippe?

Quand ces faits-là se produisent, que veut-on que devienne le rédacteur qui a de l'honneur et le respect de lui-même? Veut-on qu'il tombe dans des palinodies honteuses; qu'il se mette à trainer aujourd'hui dans la boue les idées et les hommes qu'il encensait la veille?

Il n'a évidemment qu'un seul parti à prendre, c'est de se retirer.

Mais quelle perspective pour soi et les siens! Risquer de se trouver tout d'un coup sur le pavé sans ressources aucunes, et cela, pour avoir fait son devoir!

D'autres portes ne s'ouvrent pas si vite qu'on le croit, surtout avec le régime de non-liberté.

Si encore ces démissions dictées par la conscience rapportaient un bénéfice moral quelconque; mais non, rien, et même pire que rien souvent!

De deux choses l'une : ou vous vous retirez en silence, et alors tout le monde vous oublie; vous êtes bientôt comme si vous n'existiez plus; vous tombez tout d'un coup dans le néant le plus complet;

Ou bien vous motivez votre démission devant le public; mais c'est presque toujours l'indifférence la plus profonde que vous récoltez en échange de votre déclaration, ou même, la malveillance déclarée.

On ne recherche pas s'il n'est pas, après tout, légitime et nécessaire que le journal flétri par le scandale soit stigmatisé publiquement par ceux de ses soldats qui n'ont pas voulu le suivre dans le chemin de la désertion ; on ne considère que l'occasion d'accabler le journaliste que l'on voit à terre et de lui donner le coup de grâce.

C'est évidemment pour se mettre en relief vaniteusement qu'il a publié les motifs de sa retraite.

Dans tous les cas, il se retire, Dieu soit loué ! Il s'est fait justice lui-même. Il nous fatiguait depuis assez longtemps avec son style uniforme et routinier, ses idées qui variaient si peu ! Un autre surviendra, moins honnête peut-être, politiquement parlant, mais plus varié, plus neuf dans la forme, et, somme toute, nous y gagnerons.

Voilà comment on traite ces sortes de démissions ; elles n'obtiennent guère ordinairement que l'oraison funèbre du dénigrement et de la risée.

Les confrères restent assez volontiers tièdes ou

neutres en pareil cas; non pas précisément par jalousie ou mauvais instinct, mais la condition est si ingrate par elle-même, si constamment encombrée; elle représente si bien un *sauve-qui-peut* continuel!

Les rédacteurs sans emploi, toujours en si grand nombre, ne peuvent s'empêcher de se dire avec un soupir d'espérance qu'une place va se trouver vacante par suite de la retraite du cher confrère, qu'on peut arriver à l'obtenir pour son compte et sortir enfin du cadre de réserve.

XII

Ainsi, il est bien entendu qu'on ne vit dans le journalisme ni matériellement, ni même moralement, on peut le dire.

Que font cependant les hommes attachés aujourd'hui pour leurs péchés à une condition semblable?

Ils font comme beaucoup d'autres ; ils rongent leur frein en silence.

Les plus calmes et les plus forts se drapent fièrement dans le manteau de la résignation et du stoïcisme, et attendent que la révolution prochaine vienne bouleverser les choses encore une fois, inaugure un état social un peu plus juste et sensé, où les hommes de la presse aient d'autres chances que celles de mourir de faim le plus souvent, tout en ayant si rarement le droit d'aspirer à ce qu'on peut appeler même la monnaie courante de l'estime publique.

Ceux qui sont doués du sens pratique et spéculateur se jettent à corps perdu dans la presse industrielle et commerciale.

Ceux qui ont des aspirations politiques tâchent d'obtenir une de ces bonnes sinécures, de ces places d'*État*, où l'on puisse achever ses jours dans une douce sécurité, à l'ombre flatteuse de ses lauriers de journaliste officiel.

Pour certains écrivains, la presse n'est qu'un marchepied pour s'élever jusqu'au pouvoir ; — le pouvoir futur, sinon celui du présent.

Vieux système, faux système, hâtons-nous de le dire, et qui ne peut que faire le plus grand

tort au journalisme sous tous les régimes possibles.

Il n'a donc pas foi en lui-même, puisqu'il ne représente qu'un pis-aller pour les hommes qui s'y consacrent.

On l'accuse déjà bien assez d'être le rendez-vous continuel de tous les impatients, les brouillons, les incompris politiques, les aspirants au pouvoir par la ligne oblique et tortueuse !

C'est en n'indiquant pas franchement et hautement ce qu'il est qu'il arrive si souvent à ne rien être.

XIII

— Mais, est-ce qu'il n'est pas bon que le journaliste, qui est appelé si souvent à juger et aussi à conseiller l'État, soit doublé d'un homme d'État?

En théorie, oui ; mais dans la pratique, non.

Le gouvernement est un pouvoir, et le journa-

lisme en est un autre; chacun a tout intérêt à rester enfermé dans sa sphère.

Le journaliste aide à gouverner, sans aspirer à gouverner lui-même; c'est là qu'est sa force la plus grande.

Mais on comprend que ce n'est pas toujours le choix, c'est souvent la nécessité qui oblige l'homme de la presse à s'approcher de la politique active et aussi lucrative, il faut bien l'avouer.

Sa position de rédacteur se trouvant insuffisante, il est bien forcé d'aller chercher des ressources supplémentaires autour des ministères, pour obtenir soit des positions à émoluments fixes, soit des sommes d'argent éventuelles, que l'on décore du titre de *subventions*, d'*allocations*, ou de toute autre formule administrative.

Les journalistes que des raisons d'opinions, des susceptibilités de partis éloignent des régions officielles du moment, se rejettent sur la haute industrie et la haute finance.

Les sommités financières qui sont tout aujourd'hui, outre les bulletins de Bourse qu'elles s'arrangent généralement pour accaparer sous une forme ou sous une autre, ont soin aussi d'avoir

dans les principaux journaux des rédacteurs à leur dévotion, des commis de leurs maisons déguisés en journalistes, chargés de traiter à leur point de vue les questions de commerce, de colonisation, d'agriculture, de finances, de métallurgie, de locomotion, de navigation, qui intéressent directement leurs spéculations et leurs trafics.

Ces articles spéciaux ne se font pas pour rien, on le conçoit sans peine; c'est souvent le plus clair du revenu de certains collaborateurs.

Mais que l'on interprète ces choses-là comme on voudra, elles n'en ont pas moins un caractère très-fâcheux quant à la moralité de la presse.

On ne peut que regretter profondément de voir des hommes honorables après tout, et qui ont le cœur placé comme les autres, en être réduits à se mettre aux gages des industriels et des faiseurs, et à aller mendier des ressources toujours si compromettantes et si chèrement achetées, en dehors du métier qu'ils exercent.

XIV

La presse ne vit, elle le sait bien elle-même, que du prestige de sincérité parfaite et d'honorabilité à toute épreuve.

Mais que devient-elle, s'il lui faut se vendre ainsi en détail sur toutes les questions ? C'est par ce moyen-là que son tempérament moral s'appauvrit, que sa renommée s'en va de jour en jour, qu'elle s'achemine vers le plus triste néant.

Peut-il en être autrement, quand on voit la plupart des entreprises de journaux se poser hautement en maisons de commerce, faisant métier marchandise de la publicité dont elles disposent, et en même temps, afin de compléter leur œuvre, n'offrir à leurs rédacteurs, poussés perpétuellement aux abois, que des rétributions insuffisantes, des salaires indignes, comme pour achever d'empoisonner les sources de l'indépendance et de la vérité dans la conscience des hommes qu'elles emploient ?

Du reste, les *dénis* de publicité qui se passent si souvent sous nos yeux parlent plus haut que tout ce qu'on pourrait dire à ce sujet.

Quand on voit se produire de ces grands scandales industriels, de ces leurres éhontés sur une vaste échelle, de ces procès émanés des plus hautes sphères de la banque, suant le vol, la fraude et l'infamie par tous les pores; et que les journaux, au lieu de s'emparer de ces faits-là pour les traduire au grand jour et en faire prompte et sévère justice, s'arrangent au contraire pour les couvrir de leur silence complaisant, qui équivaut presque à un verdict d'acquittement de leur part; comment veut-on que le public interprète de pareilles indulgences, et que veut-on qu'il pense de ce qu'on appelle encore quelquefois, comme par une intention dérisoire, l'*influence morale* du journalisme?

On est bien obligé de se souvenir que ce personnage, puissant industriel, spéculateur en grand renom, que l'on vient de saisir la main dans le sac, et dont la honte est étalée dans toutes les conversations, inscrite en lettres rouges dans la conscience de tous les honnêtes gens, inonde sans cesse les feuilles quotidiennes de ses annon-

ces, de ses réclames, des comptes rendus de ses Compagnies, qui lui servent de bouclier contre la vindicte de la publicité; que, de plus, il accable tout le personnel de la rédaction de ses actions fortement primées; qu'il possède enfin dans la rédaction même des hommes qui sont ses créatures, ses âmes stipendiées, préposées particulièrement à la surveillance des questions qui le touchent et à l'étouffement des scandales qui peuvent l'atteindre.

Il est tout naturel qu'un homme placé dans ces conditions-là soit à peu près sûr de son impunité dans la presse.

Il faudrait percer beaucoup trop de millions pour arriver jusqu'à lui.

Mais, au contraire, qu'un pauvre diable de faiseur infime, réduit aux proportions de l'improbité restreinte et non réussie, commette la même action ou seulement la moitié de la même action; vous verrez comme aussitôt on fera pleuvoir sur lui les lumières les plus éclatantes, et même les foudres les plus grosses de la publicité; comme son nom circulera partout; comme son fait sera relaté avec tous les développements voulus, sans omission du moindre détail!

Est-ce là de la justice ou même de l'habileté? Est-ce ainsi que le journalisme prétend affirmer son principe et s'imposer à l'opinion du monde?

XV

Où va-t-on sur cette pente des accommodements et des pactes déterminés par l'intérêt?

On arrive forcément tôt ou tard jusqu'à des individualités déplorables qui ne craignent pas d'ouvrir en plein journalisme des boutiques de chantage éhonté, avec affiches pour ainsi dire et provocations comminatoires.

Dire que ce pavillon du journalisme, qui devrait toujours rester immaculé comme l'honneur, en a été réduit parfois à couvrir des êtres dépourvus de toute pudeur, au point de faire de l'éloge ou du blâme que leur plume distillait une affaire de spéculation ou de négoce, salissant non pas eux seulement, ce qui ne serait rien, mais la presse elle-même, condamnée à recevoir par la force des choses quelques-unes de leurs éclaboussures!

Ces hommes ont pu entasser impunément les produits de leur plume vénale, se créer une industrie particulière fondée sur l'exploitation des malheureux amours-propres de comédiens, si souvent prêts à sacrifier jusqu'à leur dernier sou pour s'attirer une louange ou s'épargner une attaque.

Si encore ils étaient demeurés enfouis dans les basses régions de la publicité obscure et dégradée où les gens qui se respectent ne pénètrent jamais, on ne songerait guère aujourd'hui à réveiller leur triste mémoire.

Mais ils n'ont pas été seulement tolérés dans la presse, ils y ont prospéré; ils sont arrivés sur leurs ailes cyniques à des postes en évidence, jusqu'aux feuilles officielles qui n'ont pas reculé devant de tels auxiliaires.

Ces individus tarés jusqu'à la moelle des os ont joui de leur vivant d'une impunité dorée, et même après leur mort, aucune voix ne s'est élevée contre eux.

On a respecté des cendres mêlées de tant de souillures; le journalisme, qui a souvent des arrêts si sévères pour tant de gens si blancs et purs

en comparaison, leur a épargné la flétrissure de l'esprit de corps.

On a été jusqu'à vanter chez ces journalistes si peu dignes du nom, apparemment pour leur donner une sorte d'absolution détournée, l'esprit, le talent; comme si le talent, ce morceau du cœur fabriqué par la main de Dieu, pouvait être sérieusement admis chez ces basses natures, animées des plus mauvais instincts du calcul et du lucre, capables de laisser courir de perpétuels suintements de fange, des gouttes de fiel vengeur et de cupidité déçue au milieu des lignes qu'elles écrivent.

XVI

On aurait tort de traiter ces faits-là légèrement, ou de vouloir les limiter à une section particulière du journal.

Grand merci, soit dit en passant, pour cette case de la publicité que l'on voudrait gratifier de telles attributions!

Qu'ils aient lieu en bas ou en haut, c'est toujours la même chose. Il n'y a pas de journal honnête, qu'on le sache bien, avec un feuilleton déshonnête.

On aurait tort aussi de ne voir là que des cas spéciaux dont le public doit savoir faire la part. De pareilles taches s'étendent beaucoup plus loin qu'on ne croit, surtout quand il s'agit d'une condition aussi universellement calomniée.

Il ne manque pas de gens bien intentionnés pour déclarer qu'il n'y a guère de journalistes qui ne soient plus ou moins dans ce cas-là, qui ne soient constamment prêts à écrire dans tel ou tel sens, pourvu qu'on les paye. Ce sont, du reste, les raisons alléguées par ces tristes héros de chantage.

Interrogez-les, et ils vous diront, fidèles à leur système d'imperturbable effronterie, que ce qu'ils font, tout le monde le fait journellement dans la presse; seulement avec un peu plus de mystère et d'hypocrisie. Chacun tire de sa rédaction le meilleur parti possible; c'est après tout la loi du métier.

Comment les confondre? Il faudrait autre chose sans doute que les cas si nombreux d'honnêtetés à

toutes épreuves, de consciences incorruptibles que renferment les diverses sections de la presse.

Ce serait à la condition elle-même à se défendre; mais le peut-elle avec sa base si essentiellement louche et fausse, et quand elle est forcée d'avouer que, même dans ses expressions les plus honorables, elle est obligée parfois de recourir à des expédients détournés, à des transactions occultes qui atteignent toujours plus ou moins chez elle les régions du cœur?

XVII

Ainsi, on arrive à cette conclusion bien étrange assurément, mais presque inévitable : c'est que le journaliste, même le plus honnête du monde, a bien de la peine à se faire accepter pour tel.

La publicité d'aujourd'hui étant donnée, comment éviterez-vous dans tous les cas la solidarité des collaborations suspectes, des voisinages compromettants ?

La situation morale risque de vous échapper

quand même, et eussiez-vous fait tous les sacrifices possibles pour l'obtenir. Que faire donc? Il semble qu'il n'y ait plus qu'à lâcher la partie et à désespérer de tout.

Mais l'homme de courage et de réflexion, qui juge les choses d'après les principes et non d'après les éventualités courantes, si funestes qu'elles soient, se redresse bien vite dans son énergie et reconnaît qu'il n'y a nullement lieu de désespérer.

Après tout, ces faits de déconsidération et d'abaissement, ces conflits entre l'existence de l'homme et la conscience de l'écrivain qui pèsent si gravement sur la presse, ne tiennent ni aux origines ni aux nécessités de la presse elle-même.

Ils tiennent surtout à sa déviation, aux plis vicieux que lui ont fait prendre non-seulement les circonstances, mais aussi, il faut bien qu'ils se décident à le reconnaître enfin, les hommes qui la représentent aux yeux du public.

Il ne s'agit plus de se plaindre, il faut agir.

Or, quels moyens de réaction le journaliste de nos jours, que nous ne nous déciderons jamais à accepter comme un simple jouet aux mains de la fatalité mercantile, a-t-il essayé d'opposer à l'ex-

ploitation financière, à l'égoïsme industriel, ce principe ennemi qui n'a cessé d'envahir graduellement son terrain et l'a réduit où il en est aujourd'hui?

L'exploitation est une force, mais la rédaction en est une autre, et bien réelle, si elle savait seulement s'organiser.

A-t-elle jamais songé à cela? — Qu'elle ne dise pas surtout qu'elle est impuissante devant les pouvoirs pécuniaires! Elle est l'idée, et le reste n'est que matière : n'est-ce donc rien?

Les premiers apôtres chrétiens n'avaient que les armes de la foi pour lutter contre le pouvoir le plus terrible qui ait jamais pesé sur l'humanité : cela les a-t-il empêchés de devenir les maîtres du monde?

Hommes de la publicité, avez-vous, oui ou non, foi dans la publicité?

XVIII

Mais que d'étrangetés, de phénomènes curieux, invraisemblables, on découvre à chaque pas, à mesure que l'on avance dans le domaine intérieur de la presse qui paraît si connu, et qui l'est en réalité si peu!

Ainsi, demandez au premier journaliste venu ce qu'il faut entendre au juste par ce qu'on appelle une rédaction de journal? S'il est franc, il vous dira qu'il n'en sait vraiment rien.

Rien de plus vague ni de plus arbitraire. Il n'y a pas de corporation ouvrière qui ne soit mieux définie et par conséquent mieux constituée.

Une rédaction est généralement une agglomération à peu près fortuite d'individus pris un peu partout, qui appartiennent assez souvent à un même courant d'opinions, mais sans qu'il y ait là-dessus de règles parfaitement fixes, surtout dans les moments d'insouciance et d'abandon comme ceux-ci.

Ils se trouvent groupés autour d'une feuille qu'ils sont obligés de rédiger matériellement, pour ainsi dire, sous des ordres supérieurs et sur laquelle ils n'ont guère plus de droits que les maçons et les charpentiers sur les maisons qu'ils construisent.

Ayant à lutter sans cesse contre les mêmes obstacles, les mêmes dangers, ils devraient être unis ensemble comme des compagnons fidèles, des amis, de véritables frères dévoués jusqu'à la mort, mieux encore, jusqu'à l'amour-propre.

Il n'en est pas précisément ainsi. Les amitiés sont rares dans la presse; les natures aimantes et sensibles doivent s'y attendre à de grandes déceptions!

On y vit volontiers sur un pied d'indifférence et d'isolement à peu près absolu.

Ceci tient d'abord au mode de recrutement qui se fait souvent au gré de volontés étrangères à la presse elle-même; puis à cet état de torpeur, d'oppression et comme d'accablement général où tout le monde est plongé : sans compter les questions de rivalités, les vieilles passions littéraires si mesquines et si tristes, qui viennent encore montrer leur nez de temps en temps, et que la civili-

sation aurait bien dû au moins extirper une fois pour toutes de ces milieux qui auraient besoin, pour se sauver, de tant de grandeur d'âme et de raison !

Ainsi, la vérité est que cette sainte loi de l'association n'a pas su pénétrer jusqu'alors dans le métier le plus relevé du monde, comme pour laisser croire aux impies du progrès que l'association, ce principe tutélaire du genre humain, ce moyen suprême d'affranchissement pour tous, n'existe que pour les conditions matérielles et non pour celles de l'intelligence.

Opinion erronée, sacrilége, empressons-nous de le dire! Au surplus, l'avenir le prouvera bientôt.

XIX

De même que l'on dit dans le journalisme, à propos de la privation de liberté : « C'est la faute du gouvernement; » de même, à propos de la position de subordination, ou plutôt d'annihila-

tion complète où la presse est placée, on dit, en se plaçant au point de vue de son action personnelle : « C'est la faute du capital. »

Nous craignons bien que l'on ne prenne encore ici l'effet pour la cause.

Le journalisme n'est pas plus né exploité qu'il n'est né asservi ; c'est lui qui a voulu cet état-là, ou du moins qui l'a consenti, ce qui revient presque au même.

Du reste, pour éclaircir le fait, supposons-le comme pour la politique entièrement dégagé de la domination du capital dont il se plaint tant et à si juste titre !

Le voici livré à sa seule force d'organisation propre, ne relevant que de sa direction purement individuelle. — Que devient-il dans ce nouvel état?

Quel est même, à l'heure présente, son esprit de formation, son système d'établissement intérieur, après tant de dures leçons qui auraient dû pourtant l'éclairer sur les vraies causes de sa faiblesse?

Le journalisme en est encore à l'état primitif et rudimentaire des premiers essais de sociétés naissantes, qui n'ont connu en fait de mode de

constitution que le principe autoritaire et despotique dominant et réglant tout : il n'est guère plus avancé que cela.

Comme organisation, il en est resté au symbole de la vieille pyramide gouvernementale, avec l'obéissance passive à la base et l'absolutisme au sommet.

Ce n'est certainement pas le capital qui a donné à la presse cette forme-là, non plus que les gouvernements. Ils ont pu s'en servir, la trouvant établie; mais on ne saurait dire qu'ils l'aient eux-mêmes inventée.

XX

Ainsi les hommes *actuels* par excellence, les fils de l'esprit, de l'idée et des lumières, des journalistes en un mot, auraient demain à créer une feuille nouvelle, d'après leur initiative directe et sans aucune influence étrangère, qu'ils seraient capables de procéder tout à fait comme pour la fondation des vieux empires.

Ils se borneraient à se ranger autour d'un Pharamond quelconque de la publicité qu'ils hisseraient sur le pavoi de la publicité en lui décernant le titre de *rédacteur en chef*, ce qui voudrait dire, suivant l'éternelle tradition, l'autorité suprême dans le journalisme, la direction de toute la ligne politique, sociale, morale, économique, philosophique, littéraire; bien entendu, la haute main sur le personnel, des droits absolus sur les idées, les opinions et les articles de chacun; en un mot, le *césarisme* dans son expression la plus complète appliqué à une œuvre d'intelligence : voilà ce qu'on ne craindrait pas de nous offrir encore une fois comme le spécimen véritable, le modèle accompli du journal de nos jours.

Ces gens qui voient si clair sur toutes choses, excepté sur leurs propres questions, n'apprécieraient pas même actuellement les inconvénients si nombreux de cette dangereuse concentration de pouvoir dans les mains d'un seul individu qui devient le point de mire, et souvent même le complice forcé de tous les asservissements et de toutes les exploitations.

Le capital voulant envahir la presse, l'autorité voulant l'asservir, n'auraient jamais rien inventé

de mieux que l'institution du rédacteur en chef, si précieuse pour les deux systèmes !

La nomination de ce *chef* revenait tout naturellement d'une part aux représentants du pouvoir, et de l'autre aux capitalistes de l'affaire ; ils auraient été bien fous de ne pas s'en emparer !

XXI

Quelle contradiction pourtant, quand on y songe !

La presse, qui a sans cesse à la bouche les grands mots de liberté, d'affranchissement, de gouvernement de soi-même, accepte dans son propre sein un mode de gouvernement qui est dans la théorie et la pratique le renversement le plus complet de tous ses principes !

Le journaliste, toujours si intraitable pour ce qui tient à l'indépendance et aux droits de l'idée en général, consent à ranger non-seulement sa condition sociale, son existence, mais ce qui est bien plus grave encore, son idée à lui, l'initia-

tive de son esprit, sa force de production morale, sous la loi absolue de ce maître, de ce rédacteur en chef!

Et d'abord, pourquoi ce mot *en chef*, qui est si peu de notre temps, qui rappelle des idées de domination et de suprématie antipathiques aux instincts modernes?

On dira sans doute que c'est là une chicane puérile, que c'est s'accrocher à un mot : les mots sont souvent plus essentiels qu'on ne croit dans les questions de pouvoir et de liberté.

Il est bien rare que celui qui revêt un titre indiquant des idées d'autorité absolue ne soit pas l'homme de ce titre-là dans la pratique des choses. — Vous êtes mon maître, soit; mais pourquoi donner à l'appellation que vous prenez le soin de me le redire sans cesse?

On a loué bien souvent le tact si profondément politique de Cromwell, se faisant appeler *protecteur* et non *roi*, pour ne pas blesser les oreilles d'un peuple éminemment fier et qui aspirait dès lors à devenir le plus libre du monde.

En admettant que la réunion de l'autorité du journal dans une seule main fût nécessaire, ce

qu'il faudra grandement examiner quand on en sera à rédiger le vrai code de la presse; en admettant même qu'il fallût un titre particulier pour désigner le rédacteur chargé de *faire le journal*, comme on dit dans le langage de la chose; ne pouvait-on pas trouver un terme plus modeste, d'acception plus égalitaire et fraternelle, au lieu de cette appellation alarmante, emphatique et de couleur si vraiment mérovingienne?

XXII

La position de rédacteur en chef tourne toujours plus ou moins à la dictature par la force des choses : il nomme les rédacteurs et n'est pas nommé par eux, c'est tout dire!

Aussi, à combien de coups d'autorité dangereux, de vexations intimes, d'empiétements tyranniques sur la pensée d'autrui un tel rôle ne se trouve-t-il pas entraîné par sa condition même!

Passe encore pour les feuilles officielles; on

comprend jusqu'à un certain point, chez elles, l'image des formes gouvernementales.

Mais les feuilles démocratiques et libérales, celles qui n'admettent que la libre discussion, l'élection en toutes choses, accepter ainsi le principe de l'arbitraire, *du chef*, sans pouvoir même se dire, comme les peuples de l'ancienne Germanie, qu'elles se sont rangées d'elles-mêmes et par suite de leur choix autour d'un mérite constaté, d'une supériorité reconnue par elles : « *duces ex virtute sumunt !* »

C'est généralement le hasard des événements, le caprice des affaires qui nomme ce rédacteur en chef; toujours sauf la sanction gouvernementale, cela va sans dire.

XXIII

Quelquefois ce peut être un homme d'esprit, groupant autour de lui d'autres hommes d'esprit, de manière à former un noyau de rédaction choisie, raffinée et tout à fait d'élite.

Ceci est le bienfait des circonstances; mais le principe n'en est pas mieux respecté pour cela.

C'est toujours la vieille chance du despotisme, qui vous envoie tantôt un ange, tantôt un démon pour vous gouverner.

L'individualisme à l'état de pouvoir absolu dans un journal ne peut pas manquer d'offrir dans la pratique tous les inconvénients de l'arbitraire, multipliés ici par les lois d'une condition spéciale.

L'homme même le plus relevé comme intelligence imposera sans cesse à son entourage, sans même s'en rendre compte, les qualités, *mais* beaucoup plus souvent les défauts de son esprit. Il sera despote plus ou moins gazé, mais toujours despote.

Il confisquera toutes les initiatives au nom de la sienne propre; il ne tolérera autour de lui que ses analogies, ses similitudes, quand on *sait* que la publicité vit principalement de diversités, de contrastes, d'oppositions à l'infini!

Un rédacteur en chef, dans quelque *milieu* que vous le preniez, ne saurait avoir ni rivaux, ni émules, ni collaborateurs proprement dits : il ne peut avoir que des inférieurs.

XXIV

Mais bien souvent aussi, ce peut être un homme parfaitement ignorant, inculte, étranger aux premières notions des lettres et aussi de la presse.

Les feuilles industrielles, comme elles le sont à peu près toutes aujourd'hui, peuvent tomber on ne sait dans quelles mains; elles s'accommodent mieux dans tous les cas, généralement pour les diriger, d'un homme sans goût, sans idées, plutôt que d'un esprit raffiné qui n'aurait sans doute pas au même degré le sens pratique des affaires.

Les capitaux ont, du reste, un flair étonnant pour dépister de ces vrais tempéraments de rédacteurs en chef, bien épais, carrés par la base, qui savent vous conduire un journal comme on conduit une usine.

L'homme qui se trouve investi de ce poste éminent, à la fois par l'agrément du pouvoir et

par la confiance des écus, ne peut manquer d'y planer en souverain.

Il a bien autour de son trône certains conseils de surveillance, des comités de rédaction, d'où les rédacteurs sont par parenthèse presque toujours exclus; mais ce ne sont là des corps délibérants que pour la forme.

Que sont d'ailleurs à côté de lui les écrivains attachés au journal, ces roseaux subalternes qu'un souffle du maître peut toujours briser en un moment?

N'est-il pas libre de composer sa rédaction comme il l'entend, d'appeler qui lui plaît, d'écarter qui lui déplaît, surtout avec cette autorisation officielle dont il est revêtu et qui consacre si bien sa force?

Pourvu que l'entreprise soit en paix avec le pouvoir, que les communiqués et les avertissements ne pleuvent pas en trop grand nombre dans les colonnes; pourvu que les renouvellements se fassent bien, que les traités d'annonces se renouvellent aux conditions les plus avantageuses; quel serait le propriétaire de journal ou l'actionnaire assez malavisé pour vouloir contrecarrer le rédacteur en chef en quoi que ce fût?

XXV

On en cite, parmi ces hommes investis de si hautes fonctions, qui ne veulent admettre dans les feuilles qu'ils régissent que des jeunes gens roses et blonds ; d'autres au contraire préfèrent les bruns.

Il en est qui exigent la barbe; d'autres l'excluent d'une façon absolue.

Ceux-ci imposent la tenue officielle, la cravate blanche et l'habit noir, quand on paraît devant eux ; ceux-là préfèrent le costume pittoresque, les allures incultes et débraillées; surtout pas trop de linge et jamais de bijoux, sous aucun prétexte, chez leurs rédacteurs.

Il en est qu'il faut cajoler constamment, auxquels il faut *plaire* comme dans les anciennes cours, à l'époque des mignons. Il est bien certain que l'on nage ici en plein régime de bon plaisir et d'absolutisme.

Il en est aussi que l'on voit habituellement hérissés, comme des porcs-épics ; d'autres, qui ne

cessent jamais d'écumer du matin au soir, comme des loups furieux, se croient en droit, sous prétexte de direction de journal, d'adopter le ton bourru, cassant envers tout le monde, de s'affranchir de la civilité même la plus élémentaire.

Plutôt que de les affronter, quand ils sont une fois sur leurs chaises curules, on aimerait cent fois mieux avoir à traiter avec les premiers potentats du monde !

On vous dit à cela : — Ils ont tant d'affaires !

Pourquoi tant d'affaires? Qui est-ce qui les prie d'arriver dans la région des idées à ces accumulations de pouvoir où l'homme d'intelligence n'est plus le maître de ses nerfs et se trouve entraîné à rudoyer constamment le prochain ?

En bonne sociabilité, il n'est pas de métier où l'on ne doive toujours se réserver le temps voulu pour les formes et les bienséances, ces règles premières du cœur et de la vie.

Quand on songe qu'il ne faut souvent qu'un animal sauvage à la tête d'un journal pour désespérer toute une littérature, pour abêtir et pétrifier des quantités de gens spirituels et faire avorter les plus heureuses vocations !

Livrez-lui, à cet être féroce, toutes vos aima-

bles et souriantes natures de poëtes, d'artistes, d'inventeurs et d'inspirés, qui ont tant besoin pour s'épanouir du soleil bienfaisant de la douceur, de l'aménité, de la bonne grâce; vous verrez comme il les dispersera bien loin à coups de cornes; ou bien, s'il s'en empare, comme il les broiera entre ses mâchoires terribles, pour qu'il n'en reste plus bientôt que des tronçons informes!

La société nouvelle a déjà bien assez affaire pour le moment de se délivrer des grands despotismes; elle n'a pu encore s'occuper des petits, qui cependant ont bien aussi leur importance quant à la constitution générale de la liberté et au développement particulier des facultés de chacun.

Lorsqu'on en sera venu là, nul doute que l'on ne s'attaque à cette omnipotence de la rédaction en chef des journaux, si peu motivée et qui présente un si singulier contraste avec l'esprit du siècle et celui du journalisme en particulier, qui fait passer avec raison toutes les libertés avant toutes choses.

XXVI

A d'autres époques, quand l'opinion luttait à armes égales avec le pouvoir, on a pu croire que le fait de diriger en chef une feuille quotidienne exigeait certaines facultés et entraînait en même temps avec lui certains périls.

Mais il n'est plus du tout question de cela, depuis que la presse est passée à l'état résigné, subissant tout, prenant le temps comme on le lui fait. Les directions de journaux ne représentent plus que des sinécures des plus agréables, où l'on n'éprouve guère que des douceurs et des délices de toutes espèces.

Pour peu que l'on ait le goût du journalisme *jouisseur*, et comment ne pas l'avoir dans un temps où tout est tourné à la satisfaction des jouissances immédiates, est-il au monde de position plus réellement enviable que celle de rédacteur en chef d'une feuille influente?

On comprend parfaitement que certaines gens

la préfèrent aux positions politiques même les plus relevées.

Aimez-vous à être flatté? Qui donc ne l'aime pas plus ou moins, si sage ou si blasé qu'il soit? Assurément, ce ne sont pas les flatteries du dedans ni du dehors qui vous manqueront.

N'êtes-vous pas à même de rendre tous les jours une foule de bons ou de mauvais offices à un grand nombre de vos concitoyens? N'avez-vous pas perpétuellement droit de vie ou de mort sur toutes sortes d'ambitions, de vanités, de conditions sociales, mêmes les plus éminentes?

Les plus grands personnages, les hommes d'État les plus en renom, sont tous obligés, à un moment donné, de compter avec vous.

On vous entoure, on vous sollicite; il n'y a pas de jour où vous ne soyez assiégé de nuées de requêtes, de suppliques, qui vous arrivent de tous les sens, de toutes les classes, de toutes les opinions, souvent même des camps les plus opposées au vôtre.

Et puis, pour les individus qui calculent (tous les gens riches en sont là aujourd'hui), n'est-ce donc rien que ces menus priviléges qui constituent les revenant-bon de la presse : ces loges gratuites

pour tous les théâtres où l'on a la faculté de rayonner avec sa famille et ses amis, à chaque première représentation; cette faculté de voyager sans bourse délier sur toutes les lignes de chemins de fer; et aussi, pour peu que l'on ait l'âme non pas précisément vénale, mais accessible aux tendresses des gros financiers, ces actions escortées de si belles primes qui vous arrivent de temps à autre comme de délicieuses rosées inattendues, très-légitimes du reste, produites par des affaires qui donnent naturellement de si beaux fruits, auxquels tout le monde a droit, excepté le public!

XXVII

Mais il y a d'autres priviléges encore, qui touchent aux fibres les plus délicates de l'amour-propre, en représentent le sensualisme et la quintessence, pour ainsi dire.

Ainsi, pour vous, directeur de journal, pour peu que vous ayez des prétentions au bel esprit (chacun en a une dose quelconque), n'est-ce pas

un grand bonheur que de pouvoir vous dire que vous corrigez à votre gré les talents de rédacteurs que vous n'acceptez que sous bénéfice de soumission complète et autant qu'ils se résignent à être vos écoliers et vos très-humbles esclaves?

Vous leur donnez perpétuellement des leçons et des inspirations politiques, cela va de soi; de plus, vous y joignez accessoirement des conseils de goût, d'esprit, voire même de correction grammaticale, toujours si flatteurs pour ceux qui les donnent !

Précieuse et charmante occupation, avouons-le, pour l'homme riche, retiré des affaires et qui peut ainsi avoir le plaisir de satisfaire à chaque instant ces instincts de pédagogue et de mentor que nous avons tous dans un pli de nous-mêmes !

Tout ce qui paraît dans le journal peut à la rigueur être considéré comme étant de lui, puisque enfin c'est lui qui veut bien le laisser paraître.

Au surplus, il a grand soin d'introduire dans chaque article quelque chose de son cru, de retoucher, de modifier, d'allonger, de retrancher, afin qu'on retrouve partout l'*ongle du lion*, comme il dit dans son for intérieur

Pour plus de satisfaction encore, n'est-il pas libre de prendre la plume pour son compte de temps en temps et d'imprimer des articles entièrement de lui?

Oh! alors, quels cris d'admiration, quels transports enthousiastes dans tout le chœur des rédacteurs! Ils n'ont garde de lui rendre la monnaie de ses critiques; ils en sont évidemment à cent lieues!

Les articles du *maître* sont bien sûrs de n'être contrôlés ni corrigés par personne; on les imprime en tête du journal, à la plus belle place; tout le monde la lui vote à l'unanimité, à commencer par lui-même.

XXVIII

Et maintenant, revenant à notre thème du départ : — O vous, propriétaires de journaux, qui vous trouvez si souvent, en raison de votre haute position financière, avoir dans les mains de ces rédactions en chef comblées de tant de faveurs et de

priviléges, répondez franchement et sans aucune espèce d'échappatoires : — est-ce que vous voudriez que le pouvoir changeât quelque chose au régime actuel de la presse?

Pouvez-vous rêver au monde rien de mieux combiné pour votre situation personnelle?

C'est précisément à ces limites si étroites de la publicité créées par la politique que vous devez le commode et précieux blanc-seing dont vous jouissez.

Le pouvoir, en confisquant la liberté, vous dispense en grande partie de la question d'intelligence toujours si difficile à résoudre. Vous vous trouvez ainsi tout naturellement couvert à l'égard du public.

S'il se plaint par hasard du peu de mouvement et d'intérêt que les journaux présentent généralement, vous en êtes quittes pour lui répondre :

— Vous voyez, nous sommes garrottés dans tous les sens; on nous paralyse, on nous étouffe; nous ne demanderions pas mieux que de mieux faire, mais c'est le gouvernement qui s'y oppose.

XXIX

Ainsi ceux qui possèdent les journaux ne peuvent vouloir sérieusement la liberté ; les journalistes seuls ont leurs raisons pour la vouloir.

Toutefois, il faut bien avouer qu'on ne saurait faire grand cas de leurs réclamations, quand on les voit accepter un joug intérieur qui donne constamment à l'autorité la mesure de ce qu'ils sont à même de supporter en fait de despotisme.

Comment la presse, qui a tant de ressources, d'idées et aussi tant de capacités en tous genres à son service, n'a-t-elle pas su s'organiser déjà depuis longtemps sur le pied d'une république privée, sous les doubles auspices de l'invention et du bon sens, qui eût servi de modèle à beaucoup d'autres conditions sociales, rapprochées de sa sphère?

Au lieu de cela, elle n'est encore à présent qu'une monarchie absolue, représentée par des

directions suprêmes et des rédactions en chef, et tempérée par des aristocraties de capitaux.

Est-ce donc là le chemin de la liberté politique?

Ce qu'elle a de mieux à faire aujourd'hui, c'est de se rendre un compte exact et sévère de tous les maux intérieurs qui la rongent, et surtout de n'en chercher les remèdes qu'en elle-même, dans sa propre vertu.

C'est ainsi qu'elle changera son état bien plutôt que par cette vaine et éternelle élégie au sujet des persécutions et des iniquités du pouvoir.

Mais c'est assez de critiques de détail; il est temps d'arriver aux voies et moyens pour amener le changement radical qui peut seul hâter sa délivrance, opérer son salut, la faire vivre enfin.

LIVRE VII

LIVRE VII

LA RECONSTRUCTION DE LA PRESSE

I

N'est-il pas reconnu que les religions, les gouvernements, les sciences, les arts, le commerce, la navigation, l'industrie, toutes les grandes conceptions et institutions humaines ont eu leurs révolutions et leurs reconstructions à un moment donné?

Et le journalisme, qui a l'air de tout mener sans cesse, d'être à la tête de toutes les révolutions et de toutes les réformes, ne voudrait pas avoir la sienne!

Il voudrait rester toujours enchaîné à ses mé-



mes errements qui l'ont conduit à l'état funeste de consomption et d'anéantissement que représente sa position actuelle !

D'après les rudes épreuves que l'autorité lui a fait déjà subir, celles que l'avenir lui ménage sans doute encore, et en même temps le peu d'appui moral qu'il trouve dans l'opinion, il est bien clair qu'il existe dans sa constitution un vice organique des plus graves.

Il doit bien sentir lui-même que sa machine fonctionne mal, que la plupart de ses rouages rouillés et vieillis demandent à être entièrement renouvelés.

II

L'esprit du siècle n'est pas aussi engourdi qu'on veut bien le dire ; il aura, peut-être bientôt des soubresauts inattendus, des réveils subits qui surprendront beaucoup de gens.

En attendant, il n'est pas sans comprendre en

lui-même la portée de ses ressources si supérieures, sous tant de rapports, à celles de ses aînés.

Il admet de moins en moins que les générations actuelles puissent avoir en elles la conscience des perfectionnements indiqués par les témoignages de l'idée, sans qu'elles aient en même temps la faculté de les réaliser dans la pratique.

Surtout à mesure que l'on s'élève dans la carrière de l'intelligence, il est incontestable que l'action de l'homme devient plus sensible et plus propre à influer directement sur la marche des faits.

Ainsi, qu'il soit bien convenu une fois pour toutes que les journaux ne peuvent absolument pas rester ce qu'ils sont, sous peine de périr misérablement, soi-disant sous les coups de l'autorité, mais, en réalité, sous le poids de l'indifférence publique.

Que les penseurs, les gens éclairés qui sont restés jusqu'alors froids et sceptiques témoins de toutes les persécutions des journaux, comprennent enfin qu'il y a là non pas seulement une crise partielle qui pèse sur une catégorie spéciale de la société, mais un véritable malheur général qui atteint tout le monde plus ou moins; que l'on ne

saurait procéder trop tôt à l'œuvre de la révolution de la presse, le seul moyen de sauver l'esprit et la moralité du siècle.

Tous les esprits s'y mettant et y aidant, les choses pourraient fort bien aller beaucoup plus vite qu'on ne s'imagine.

Si chacun apportait sa pierre à la construction du nouvel édifice, si modeste qu'elle fût, nous serions tout étonnés de voir éclore dans très-peu de temps d'ici, au lieu de ces feuilles de papier si fastidieuses et si nulles qui pèsent sur nous encore actuellement, les journaux les plus variés, les plus neufs, les plus moraux, les plus réellement civilisateurs du monde.

II

Il est clair que le premier soin est de se débarrasser à tout prix des industriels et des faiseurs qui infestent la presse et n'ont rien absolument à voir dans sa question, si ce n'est pour confisquer

la publicité à leur profit, l'exploiter et l'avilir.

Doivent être également écartés avec le plus grand soin, du moins jusqu'à nouvel ordre, les choryphées politiques et littéraires, les gens qui ne cherchent dans le journalisme qu'un moyen de se mettre en relief et d'y faire leur renommée, comme d'autres y cherchent un moyen de faire fortune.

Qu'avons-nous à faire désormais de ces premiers-rôles de la publicité, embrasés de vanité, épris follement de leurs idées et sans doute aussi de la puissance magique de leur langage, au point de vouloir nous faire encore aujourd'hui des journaux de noms propres, dans un temps où l'on ne veut plus être jamais dupe des noms propres, où on leur attribue à tort ou à raison la plupart des maladies de l'opinion et des atteintes au principe de liberté?

Comment ne comprennent-ils pas que la presse, cette protestation en permanence contre tous les monopoles et tous les égoïsmes, ne saurait être en aucun cas une personnalité, la représentation ni la prédominance d'un seul esprit, mais avant tout une agrégation d'esprits destinés à grouper autour d'eux par des appels successifs les facul-

tés et les consciences du genre humain tout entier?

Combien d'hommes, fort distingués du reste, ne rencontrons-nous pas encore sans cesse dans la publicité, qui ne voient qu'un seul fait réellement intéressant, marquant, digne d'attention dans le journal auquel ils appartiennent et dans tous les autres; — leur article du matin!

IV

Un des premiers points aussi à considérer à fond est ce côté d'absorption et de centralisation représenté par la presse, à l'égard des œuvres et des pensées, et qui tient en partie à l'immensité du domaine que le journalisme a voulu embrasser depuis plusieurs années, surtout en vue de son développement commercial.

Les États par trop étendus, qui n'ont pas de limites fixes, sont toujours faibles à la longue et vacillants sur leurs bases, malgré leur grandeur apparente.

De même la presse, qui, à force de chercher à tout englober, a fini par ressembler à une grande steppe à perte de vue où chacun a le droit de venir planter sa tente nomade, et où il semble qu'il n'existe jamais aucun établissement sérieux et définitif pour personne, en quelque sens que ce soit.

Ainsi, la politique qui est sa possession la plus essentielle et la plus réelle , dont elle a bien raison de se montrer jalouse avant tout, s'y trouve comme perdue au milieu de l'immensité des matières.

Il y a longtemps déjà que la politique et aussi l'observation relevée, la critique éclairée et judicieuse, ne sont plus dans les journaux qu'à l'état de chapitres accidentels, noyés dans des flots d'annonces, de réclames, de faits divers, de fantaisies, de romans-feuilletons, de chroniques et de bulletins de toutes espèces; le fatras, le compte rendu infini de ce qu'on est convenu d'appeler l'actualité courante.

V

Les abus de la centralisation poussée à l'extrême sont aujourd'hui reconnus à peu près de tout le monde.

C'est comme on l'a dit bien des fois, l'excès de vie au centre et la mort aux extrémités.

Ce que les peuples ont de mieux à faire, une fois leur constitution intérieure établie définitivement et les chances de démembrements et d'invasions belliqueuses écartées à jamais, c'est sans doute de ne pas trop pousser à l'accumulation sur un même point de toutes leurs ressources, de toutes leurs forces matérielles et morales.

Sans entrer dans le cœur même de cette question de la centralisation qui se complique de tant d'autres, rappelons seulement que l'on commence à sentir unanimement l'abus de ces capitales incommensurables, sans proportions ni limites, où tout vient s'absorber et s'engloutir, et qui menacent de ne plus ressembler, au milieu de

leurs splendeurs, qu'à des temples superbes et stériles, destinés dans un temps donné à n'être plus habités que par les faux dieux de la prodigalité, du faste et de la corruption, avec les esclaves qu'ils traînent après eux.

On constate que ces métropoles gigantesques bâties sur un principe unique, développées dans un sens exclusif, ont trop souvent pour effet de pomper à elles toute la substance vitale d'un pays qui se trouve paralysé dans un grand nombre de ses membres essentiels, pour ne plus exister artificiellement et somptueusement que dans une seule de ses parties, atteinte d'hypertrophie continue.

VI

Si le danger est réel en ce qui concerne l'organisation politique et les conditions générales de la vie des peuples, il est bien plus considérable encore lorsqu'il se produit dans la région spéciale des idées.

C'est là surtout qu'une absorption excessive

doit être évitée; là que les droits des minorités qui sont si souvent les majorités de l'avenir, doivent être sauvegardés avec le plus grand soin.

La presse ne doit jouer dans aucun cas le rôle de ces grandes cités aspirantes qui ont pour effet, avec leurs excès de développements, de répandre partout le vide et le néant et de faire que le reste du monde ne représente plus que leur immense banlieue.

Le journalisme est centre sans aucun doute, et il lui sera bien difficile d'éviter jamais cette position-là; mais il faut qu'il sache réagir perpétuellement contre sa propre centralisation, étendre sur ce qui pense et conçoit en dehors de lui l'influence de sa publicité, qui ne saurait être entre ses mains qu'un bienfait impersonnel à répartir entre tous.

Son but est de féconder et de faire produire, sans songer à produire pour son propre compte; sans quoi il y aurait confusion et souvent conflit dans le jeu des fonctions intellectuelles et dans l'appréciation des produits de tout un siècle.

Il ne faut pas non plus que l'on puisse admettre dans aucun temps que, grâce à cette domination absolue de la publicité, lorsque le journal ne

va plus, rien ne va plus; de façon que s'il plaisait à un gouvernement quelconque de mettre l'étouffoir sur la presse, il se trouverait avoir étouffé du même coup toutes les idées, les aspirations, les facultés morales d'un pays.

Si nous n'avons plus le journaliste libre, est-ce que nous ne devons pas avoir toujours, et quand même, le penseur libre qu'aucune volonté humaine ne saurait entraver ni détruire, et qui suffit à lui seul pour tout sauver?

VII

Quel est au juste le domaine de la presse, le cercle dans lequel elle doit circonscrire son principe et fixer son action si elle ne veut pas avoir l'air d'accaparer incessamment à son profit toutes les originalités, toutes les productions, toutes les spontanéités, de manière à ne plus laisser rien à faire à personne; ce qui représenterait un attentat permanent aux expansions particulières, et par

suite à la liberté la plus sacrée de toutes, la liberté de penser et de produire ?

Nous dirons, en nous en tenant à une seule idée, bien étroite sans doute aux yeux des gens qui sont dupes des grands développements extérieurs en toutes choses, qu'à notre sens, et sans tenir compte des nombreux départements accessoires de la publicité, qui ne nous semblent être que de pures superfétations, la presse n'est et ne doit être, à part, bien entendu, son côté d'information indispensable, absolument qu'une critique.

Toutes les fois qu'elle s'écarte de cette donnée-là, soit dans un but commercial, soit dans une pensée d'accroissement personnel, elle fait fausse route ; elle détruit son véritable équilibre ; elle compromet l'esprit public et le sien.

VIII

On aurait tort de croire que réduire la presse à ce seul fait de n'être qu'une grande action critique, ce soit amoindrir sa puissance en tant qu'idée :

c'est la développer au contraire, ou tout au moins l'établir sur sa base positive et réellement inexpugnable.

Est-ce donc déjà un office si mince et si facile à remplir que le contrôle permanent de la publicité qui s'étend, non pas seulement à la politique, à la direction du pouvoir et des affaires; mais à toutes les nuances des mœurs et des actes particuliers, à tous les détails les plus variés et souvent les plus minutieux de la vie sociale?

Ce compte rendu, non pas indifférent ni purement narratif, mais, avant tout, instructif et moral des pensées et des faits de la génération entière, ne représente-t-il pas en soi une assez grosse tâche, si l'on veut s'en acquitter en conscience; sans qu'il faille la compliquer perpétuellement d'une foule d'attributions particulières et de divisions de toutes natures qui font que le principal menace de disparaître à chaque instant sous les accesoires?

N'est-il pas étrange que le journalisme, en même temps qu'il se pose comme une chaire de haut enseignement général, un tribunal de vérité perpétuel, se trouve être en même temps, par un cumul inadmissible, comptoir de publicité, bou-

tique de librairie, lanterne magique de l'actualité, salle de spectacle anecdotique pour les curieux et les désœuvrés de tous les mondes?

En présence de ce pêle-mêle de directions, d'emplois et de ligues qui a causé à la presse un si grand préjudice moral, son intérêt bien compris ne serait-il pas d'en revenir aujourd'hui à l'esprit pur et simple de son origine, à cette destination critique qui seule, appliquée à la fois dans son étendue et sa vérité, peut lui donner le caractère et la consistance d'une véritable institution?

IX

Un journal qui voudrait n'offrir à ses lecteurs que ce qui est directement profitable à leur raison, à leurs sentiments et à leur esprit, et sacrifier résolûment tout ce qui n'est que le remplissage imposé par la spéculation, l'appât du but vénal, peut-il, oui ou non, vivre dans ce temps-ci?

On s'étonne que l'on soit tenté même de poser la question. Notre temps, si indifférent et si abaissé

qu'il soit en apparence, est en droit de réclamer énergiquement contre un tel doute et de déclarer qu'on le calomnie.

Il n'est plus question maintenant de considérer la presse à l'état d'entreprise; il n'y a donc plus à invoquer les exigences fiscales, les effets des législations exceptionnelles pour justifier les empiétements de la publicité mercantile.

Si le journal d'à-présent, pour des raisons pratiques qui ne sauraient entrer en ligne de compte, ne peut vivre qu'avec ce tourbillon d'éléments équivoques, qui, tout en le faisant subsister matériellement, attaquent et minent sourdement sa constitution intérieure, la conclusion ne saurait être douteuse un seul instant; il représente une chose fausse et mal venue qu'il faut supprimer, ou plutôt laisser se supprimer d'elle-même.

X

Que veut-on donc que les esprits relevés, qui évitent ordinairement de se plaindre tout haut, mais qu'il faut savoir deviner sans cesse, pensent

de la presse et de l'idée qui la régit, s'ils ne trouvent jamais dans leur journal qu'un quart tout au plus pour le raisonnable et le vrai, et le reste pour la vulgarité, la convention et la pacotille?

De là cette opinion malheureusement si répandue que le journal ne représente guère que la couche inférieure de l'idée; et quelle chose grave s'il est vrai que le public le tolère néanmoins et s'en accommode au détriment du reste!

Le journalisme a plus d'intérêt que qui que ce soit à réfuter au plus vite cette opinion-là. Il doit prouver que s'il a une signification de décadence et d'abaissement, c'est lorsqu'il sort de son véritable rôle, au lieu de s'en tenir à la lettre même de ses attributions.

Il ne faudrait peut-être aujourd'hui qu'un seul journal, véritable, sincère, débarrassé de l'alliage matériel et mercantile, tel que nous le concevons tous du reste, et dont nous avons l'image nettement gravée en nous-mêmes, pour régénérer en un rien de temps la publicité et avec elle touts la génération présente.

Que faut-il donc pour que ce journal souhaité si universellement puisse enfin s'exécuter?

Un simple noyau d'hommes de bon sens et

de bonne volonté, un groupe d'âmes élevées, d'intelligences saines et droites, unies dans ce seul but, qui est déjà du reste un si grand bonheur en soi, de transcrire chaque jour sur toutes choses le jugement le plus consciencieux, le plus éclairé, le plus neuf aussi, nécessairement; car rien n'est plus réellement neuf et lumineux que la conviction et la franchise.

Est-ce donc là une trouvaille si chimérique et si éloignée des réalités du moment?

Comme ce groupe-là aurait bientôt fait d'en engendrer d'autres pensant et travaillant dans le même sens! Et comme les écrivains s'empresseraient de déserter en masse la presse de l'égoïsme et du commerce, dont ils sont si las, et où ils ne séjournent que faute de trouver des postes plus dignes d'eux!

Et comme le public, non pas si abruti ni si aveuglé qu'on nous le dépeint chaque jour, suivrait avec enthousiasme le branle une fois donné, lui qui ne demande aussi que l'occasion de sortir du bourbier, de protester enfin contre la publicité de frelaterie et d'empoisonnement dont on l'abreuve sans cesse!

XI

Néanmoins, contre ce journal à la fois de l'utopie ou de la raison, comme on voudra, il y a toujours l'objection inévitable, la question d'argent, que l'on ne peut sans doute pas évincer brusquement.

Eh quoi! est-ce donc chose si ruineuse que ce carré de papier non trafiquant où l'on dirait la vérité, rien que la vérité?

Notre siècle si riche, qui tous les jours dépense des sommes énormes pour démolir et reconstruire, qui élève si aisément tant d'immenses palais, d'édifices superbes, ne pourrait-il pas se donner le luxe de ce simple palais de vérité?

On comprend fort bien que nous n'avons nullement l'intention profane d'entrer ici dans le plan ni le détail de ce journal régénéré, qui doit être d'autant plus frappant qu'il aura tout le mérite de la surprise. On ne doit devancer en rien en pareil cas les inspirations de l'avenir.

Du reste, il est sous l'influence directe de la donnée démocratique, c'est assez dire pour ceux qui comprennent et qui croient.

Tout au plus peut-on prévoir ce qu'il sera, en indiquant ce qu'il ne doit pas être.

Ainsi, en nous inquiétant de moins en moins des considérations matérielles, qui sont plus que jamais pour nous des causes accessoires, nous disons que son point de départ doit être d'apprendre à se passer autant que possible de l'aide si onéreux du capital, qui ne se trouve introduit dans la presse comme domination et même comme simple coopération que par suite de l'altération complète du principe.

Nous avons dit que c'était un vrai journal qu'il nous fallait avant tout; par conséquent, à quoi l'argent nous sert-il?

Nous en avons assez, Dieu merci! de ces feuilles-affaires qui représentent des maisons de commerce, des sociétés par actions, de grandes usines d'annonces. Nous voulons absolument sortir de ces eaux-là.

Le journalisme démocratique n'a qu'une idée comme règle, et qui domine toute sa pratique, c'est de se mettre franchement et directement en

rapport avec le public, le seul maître qu'il lui soit permis d'accepter ; de lui soumettre sans détours aucuns les frais d'établissement, puisqu'il faut bien parler de ces détails-là, de rédaction, d'administration, de cautionnement, de timbre, de poste, pour qu'on voie clair enfin dans cette terrible question du prix de revient du journal, que les faiseurs nous ont si singulièrement embrouillée.

Il tient à en finir avec cette condition équivoque et si réellement compromettante, qui l'oblige à aliéner journellement ses colonnes et à vendre ses lignes, à prix fixe, comme une marchandise à la tourbe des vendeurs et des tripotiers.

XII

Une fois affranchi de la spéculation comme moyen d'existence, il a nécessairement tout intérêt à ne demander au public que juste l'argent qu'il lui faut demander. — Qui est-ce donc qui songe désormais à s'enrichir dans la presse?

L'annonce disparaît d'elle-même : à quoi sert-elle? Elle n'a été inventée que pour suppléer l'insuffisance de l'abonnement; mais si celui-ci suffit (et il faudra bien qu'on y arrive!), à quoi bon cette auxiliaire toujours si funeste?

La suppression absolue de l'annonce! — le journalisme nouveau se montre inflexible sur ce point-là; il l'a vue à l'œuvre, il sait ce qu'il en coûte de lui livrer même un coin du journal; c'est bientôt lui livrer le journal tout entier.

Les objections au sujet de l'annonce supprimée, qui paraît actuellement un fait si exorbitant et qui n'est cependant qu'une réforme toute naturelle, pleuvent en si grand nombre que c'est presque peine perdue de vouloir seulement en ramasser une seule.

— Si vous supprimez l'annonce, dit-on, vous serez obligé de diminuer le format des journaux?

Peut-être; mais où serait le mal? Plus petits d'apparence, ils n'en seraient peut-être que bien plus grands en realité.

Ils ne donneraient rien que des idées, rien que des choses d'intérêt et de sens à la place de tout le bagage inutile et dangereux.

Nous en appelons ici au sentiment général : —

Est-ce une chose convenable, décente, admissible à aucun point de vue que la presse soit entretenue par une compagnie d'annonces?

Je crois à mon journal, puisque je m'y abonne, puisque je le lis chaque jour.

Faites-le-moi payer ce qu'il faut pour qu'il soit rempli comme il doit l'être, pour que je n'aie pas à subir sans cesse une avalanche de lignes commerciales, de réclames qui me mangent la moitié de mon domaine de science et de vérité, qui mettent si souvent le journal en contradiction avec lui-même, lui font dire blanc dans ses articles et noir dans sa partie payée; tout ce qui fait enfin que, moi abonné, moi lecteur, je ne compte en quelque sorte que comme appoint dans l'entreprise, et n'ai jamais l'air dans mon journal d'être chez moi.

XIII

On dit aussi : — « Supprimer l'annonce, c'est forcer le journal à hausser son prix d'abonnement ou de vente; c'est enlever à la masse le droit au

journal, qu'elle se trouve avoir acquis par le fait de la presse à bon marché : c'est risquer par conséquent de faire reculer l'instruction du peuple.»

Nous n'avons pas ici à rechercher quel pourrait être le prix de vente du journal pour avoir ce caractère réellement populaire que l'on cherche depuis si longtemps; mais il nous semble que l'on pourrait se borner à poser la question en ces termes :

« Lequel vaut mieux, pour la masse, d'un journal vendu cher ou d'un mauvais journal vendu bon marché ? »

Il est certain que la réponse est toute faite d'avance. Le journal de la corruption, de la niaiserie, de l'abaissement, coûte toujours beaucoup trop cher à ceux qui en font usage; même le leur livra-t-on pour rien.

Nous sommes de ceux qui croient fermement que mieux vaut pour le peuple ne pas lire du tout que de lire les insipidités, les boursouflures, les ramassis d'anas, les rebuts de la littérature et de la publicité, que tant de gens qui le détestent, en faisant semblant de vouloir l'éclairer, lui distribuent perpétuellement sous forme de journaux à son usage.

Quant aux gens de la haute classe, il serait singulier vraiment qu'on s'obstinât à ne leur servir que de mauvais journaux, sous prétexte qu'ils ne sont pas assez riches ou assez généreux pour en payer de bons !

XIV

N'hésitons donc pas à faire la déclaration suivante, bien convaincus que l'on ne tardera guère à s'y rallier, du moment où l'on voudra consciencieusement la bonne et loyale existence de la presse.

Rien n'est accessible à l'argent dans le journal, pas plus le haut que le bas, pas plus la quatrième page que la première ; rien, absolument rien à vendre, comme dans la conscience de l'honnête homme.

Pas de transaction possible sur ce terrain-là, pas une seule ligne qui n'ait un but direct de raison, d'enseignement et de vraie critique.

La presse est faite pour éclairer, jamais pour

spéculer; — accordez-nous cela, et c'est déjà un grand pas de fait dans le sens de la réforme.

La question du format se trouve en même temps fort simplifiée et n'a plus qu'une importance secondaire ; elle est entièrement soumise à l'équerre de l'intelligence.

Il est indubitable que ce n'est pas parce qu'un journal quotidien ou un recueil périodique se développe et s'enfle indéfiniment qu'on doit l'estimer davantage; on devrait, au contraire, souvent l'en estimer d'autant moins.

Qui sait ce que l'avenir nous réserve en fait d'innovations et de surprises, quant aux proportions matérielles de la publicité? Qui sait si le journal futur ne prendra pas le parti d'allonger ou de rapetisser son cadre, suivant les exigences de l'actualité?

Cette variation du format, si insensée qu'elle paraisse quant à présent, n'est peut-être pas au fond si inadmissible qu'elle en a l'air, au point de vue de l'esprit et de la raison : est-ce que le livre n'est pas plus ou moins gros, suivant la matière qu'il embrasse?

On ne serait plus exposé ainsi, comme on l'est tous les jours, à voir le journal beaucoup trop

petit quand la matière est considérable, et en revanche, beaucoup trop grand quand elle ne fournit pas.

C'est peut-être l'unique moyen de rompre à jamais avec les articles oiseux, les colonnes inutiles; la publicité de verbiage et de délayement.

XV

On arrive, toujours par cette même pente de la justesse et du simple raisonnement, à cette vérité si claire, et que les complications et les développements de la publicité du négoce ont pu seuls obscurcir, c'est qu'un journal, quel qu'il soit, ne doit jamais viser au cumul inadmissible du rôle de producteur et de celui de juge.

Doit-on donc, quand on se trouve comme lui dans les conditions d'une publicité déjà si vaste, avoir l'air de voltiger incessamment en papillon sempiternel sur toutes les branches de l'esprit les plus diverses et souvent les plus opposées les unes aux autres?

Il est juge et critique, avons-nous dit, et pas autre chose; il ne songe donc plus à être en même temps artiste, inventeur, romancier, conteur, historien, fantaisiste, pour son propre compte.

Il a compris la nécessité de borner lui-même son genre, qui ne saurait représenter l'infini sans aboutir tôt ou tard au néant.

Il a reconnu aussi, dans ce même sentiment de limitation de sa sphère, le grave inconvénient que présente la concentration dans ses mains de la publicité jugeante et de la publicité productrice, double monopole, source de bien des abus et de manœuvres fort ridicules et déloyales, comme on l'a vu chez certains recueils à la fois librairies et journaux, qui ont eu de tous temps la louable coutume d'encenser à l'infini les productions originales sorties de leur sein, et en même temps de faire déchirer à belles dents tout ce qui n'était pas publié par eux.

XVI

Il est donc entendu que la presse a pour mission essentielle de faire éclore les idées et les œuvres, d'attirer sur elles l'attention du public, quand elles le méritent; mais sans jamais se compromettre par des publications émanées d'elle-même.

Les feuilles quotidiennes, qui se croient obligées pour accroître leur débit de faire paraître dans leurs colonnes de véritables livres qui seraient mieux à leur place partout ailleurs que dans les journaux, ne peuvent guère échapper à cette alternative :

De deux choses l'une : ou les œuvres qu'elles font paraître ont une valeur réelle, et alors, pourquoi risquer de les détériorer en les émiettant, en leur ôtant le caractère de suite et d'unité, indispensable aux productions de longue haleine et qu'elles conservent si rarement dans la forme quotidienne ou même périodique?

Ou bien, elles publient des choses auxquelles elles ne croient pas, en vue d'un certain public vulgaire que l'on crée le plus souvent pour le débit de sa marchandise.

Mais alors, quelle autorité de critique et de conscience espèrent-elles conserver, puisqu'elles représentent la propagande d'une catégorie d'ouvrages qu'elles devraient attaquer et tâcher d'anéantir, si elles tenaient à l'observation de leurs premiers devoirs?

Ainsi le côté-librairie tombe de lui-même dans la presse régénérée, tout aussi bien que le côté-annonce, du moment où elle est décidée à réaliser cette grande *justice* politique, sociale et littéraire qui suffit du reste amplement par ses conditions seules, hautement et dignement remplies, à l'activité et même à l'ambition de bien des esprits supérieurs.

XVII

Le journal réduit à son expression à la fois la plus sincère et la plus exacte, se trouve ainsi amené à dépouiller successivement toutes les conventions et obligations factices, qui ont fait de la presse un genre si souvent inférieur, malgré ses qualités précieuses et l'immense popularité dont elle jouit.

On reproche, non sans raison, à la publicité de la presse le caractère d'uniformité absolue dont elle a fait sa base indispensable pour ainsi dire, et qui jette parfois un si singulier reflet non-seulement sur sa forme, mais aussi sur son esprit.

De ce qu'un journal a pour mission la politique, l'a placée dans sa devise et son programme, est-ce donc une raison pour qu'il se figure être astreint à parler politique tous les jours et quoi qu'il advienne ?

S'il veut que ses discussions et ses appréciations portent directement sur l'opinion publique,

il ne faut pas qu'elles aient l'air jamais de sortir d'un moule obligatoire, ni qu'il les émette comme par manière d'acquit et pour obéir à la lettre d'un contrat souscrit à l'avance.

Rien ne contribue davantage à détruire la confiance des vrais lecteurs et à leur inspirer des idées de scepticisme et d'incrédulité railleuse à l'égard des opinions de la presse, que cet usage immuable adopté par la plupart des journaux d'avoir chaque jour à leur frontispice ce qu'on appelle un article *de fond* et qu'il serait plus juste souvent d'appeler un article *de forme*, du moment où il ne porte que sur des lieux communs et des redites.

On n'a pas plus le droit d'imprimer pour ne rien dire que l'on n'a le droit de parler pour ne rien dire.

La plume non plus que la parole n'a été donnée à l'homme pour servir à l'exécution d'une tâche mécanique, au lieu d'être l'organe même de l'idée qui ne vit que d'inspirations et de jets imprévus.

La routine est à fuir pour toutes les expressions de l'intelligence, qui sont précisément le contraire des conventions et des besognes à heure fixe.

Ainsi voyez l'avocat, dont la parole a sans

doute un but marqué, puisqu'elle a pour effet d'agir sur les décisions de la justice; combien elle a de peine, malgré la haute utilité de sa mission, à éviter de paraître vague, banale, redondante, parce qu'elle est obligée d'entrer dans la pratique usuelle d'une profession et de représenter un robinet d'éloquence toujours prêt à couler, du moment où les nécessités du moment le lui imposent!

C'est pourquoi les avocats, souvent les plus appréciés au barreau, ont tant de peine, malgré leurs qualités d'élocution incontestables, à remuer les assemblées politiques, qui n'admettent guère que les choses spontanées, inattendues, même avec l'incorrection de la forme; mais où l'on sent avant tout le souffle de la passion, l'à-propos de l'émotion et de la pensée.

Les choses imprimées ont encore plus de conséquence, en bien comme en mal, que les choses dites.

Un parleur à vide ne gaspille que le temps de son auditoire, tandis que l'écrivain à vide gaspille celui de tout le public.

XVIII

Faudrait-il donc trouver absolument ridicule, extravagant, malhonnête surtout, le journal qui aurait le courage et la franchise d'imprimer de temps en temps en tête de ses colonnes, des phrases dans le genre de celle-ci :

« Aujourd'hui, pas de *premier-Paris*, vu l'absence totale d'événements politiques? »

Ou même l'abstention pure et simple, que le public ne tarderait guère à comprendre et apprécierait sans aucun doute ?

Est-ce qu'il n'y a pas dans le cours des événements publics des moments d'agitation et d'atonie, des périodes actives et des temps de morte-saison? Pourquoi la presse ne tiendrait-elle pas compte de ces alternatives-là dans sa constitution intérieure?

On ne comprend guère que les journaux, lorsqu'ils n'ont rien de vraiment utile et neuf à dire, se croient forcés d'étaler sans cesse les mêmes

généralités dont on a tant abusé sur l'ensemble de l'Europe, la situation des divers États, les considérations sur les finances, les budgets, les forces militaires et maritimes des peuples, et autres amplifications de la publicité, qui ne valent guère mieux au fond que celles de l'ancienne rhétorique.

Heureux, lorsqu'ils n'en viennent pas entre eux, n'ayant rien de mieux à faire, à des polémiques injurieuses et violentes, déplorables en tous temps, mais surtout lorsqu'elles n'ont manifestement d'autre objet que de remplir le vide des colonnes et d'amuser le tapis, en attendant les questions sérieuses !

XIX

Sans doute, le journalisme aura toujours, en raison de sa condition même, un côté obligatoire de publicité fixe et régulière que ne saurait avoir la production individuelle qui ne relève que d'elle seule ; mais l'écueil devient bien moindre,

du moment où il se renferme rien que dans la tâche morale.

Il est à peu près démontré par les faits que l'année n'est guère activement politique que pendant trois ou quatre mois au plus, l'époque des sessions des Chambres.

Le journal doit-il, oui ou non, s'astreindre à rester sur le même pied politique d'un bout de l'année à l'autre, sans aucune espèce de désarmement, ou bien seulement pendant la saison réelle?

Faut-il, à ce propos surtout, adopter le format variable et se décider à s'accroître ou se rapetisser, suivant la nature des circonstances?

Il y a là un grand parti à prendre, et on comprend qu'il doive être surtout le fruit d'expériences pratiques et graduelles faites sur le sentiment public.

Mais ce qu'on fera dans le sens de l'innovation sera toujours mieux que le régime actuel, dont l'effet est surtout de pétrifier la presse, précisément dans celles de ses parties qui sembleraient devoir comporter le plus de mouvement et de vie.

XX

Si l'on parvenait à modifier la grande et solennelle tradition du morceau politique *quand même*, on peut bien penser que les autres réformes de détail s'exécuteraient aisément et couleraient pour ainsi dire de source.

Du moment où le journal cesse d'être une spéculation et n'a plus à viser tous les jours *à faire recette*, comme on dit, il n'est plus comme à présent dans la nécessité continuelle de ramasser tous ces bruits, ces détails futiles, ces petits faits insignifiants qui tiennent une si grande place et, dit-on, si indispensables, hélas ! dans la publicité de chaque jour.

On supprimerait au moins les trois quarts des *faits Paris*, qui encombrent la plupart des journaux, qu'assurément ni la raison ni même la moralité générale n'auraient guère le droit de se plaindre.

Il y a là une mauvaise passion du siècle, non

pas à soutenir, mais à déraciner s'il se peut, comme pour l'absinthe ou l'opium.

Loin de pousser le public à prendre des habitudes, qui sont toujours plus ou moins des ornières pour l'intelligence, la presse doit au contraire combattre ses tendances moutonnières et les rompre constamment.

Ainsi, pour ne citer qu'un simple détail littéraire, mais qui a bien aussi son importance, quant au principal général, croit-on donc que le nouveau journalisme ne saura pas se débarrasser enfin de cette vieille loi si profondément routinière du feuilleton dramatique qui revient dans la presse à jour fixe, contrairement aux règles du bon sens et de la justice artistique et malgré les réclamations que l'on a élevées plus d'une fois à ce sujet?

Comprend-on que tous les journaux, à peu près sans distinction se soient imposé l'obligation si vraiment étrange de gazouiller tous les lundis sur les théâtres pendant plusieurs colonnes, comme s'il s'agissait là pour la publicité d'un devoir de premier ordre?

C'est d'abord le meilleur moyen de donner aux théâtres une importance qu'à coup sûr ils ne mé-

ritent pas, surtout quand ils se montrent aussi déplorablement rouillés, vulgaires et matériels que nous les voyons déjà depuis nombre d'années.

C'est fortifier leurs mauvaises tendances, en leur assurant le droit au compte rendu quand même, ce qui constitue un assez singulier privilége en leur faveur.

Lorsqu'ils produisent des choses intéressantes et saines, qu'on les discute comme tout le reste, rien de mieux; mais quand ils se traînent dans la niaiserie, la fausseté, l'ineptie de parti pris, le silence ne serait-il pas le procédé le plus simple et le plus juste à leur égard?

Enfin toujours est-il que les journaux, si encombrés sans cesse, n'ont pas souvent une mention de quelques lignes pour les œuvres les plus méritantes comme science et comme talent.

Mais du moment où une production, même la plus médiocre, a passé par le rouge et le blanc de céruse, s'appelle vaudeville, féerie, mélodrame, opérette, elle a droit dans la publicité à une discussion spéciale, dans un espace réservé où les critiques souvent les plus distingués, des écrivains d'un mérite supérieur, ont pour mission, toutes les semaines, de peser scrupuleusement la valeur

de choses du dernier ordre dans les balances de la plus fine littérature.

Il faut, sans aucun doute, changer cette tradition-là, et bien d'autres encore qu'il est inutile d'indiquer, attendu qu'elles sont actuellement dans l'esprit de tous les gens sensés.

Mais pour arriver à ce complet renouvellement de la publicité que chacun appelle de tous ses vœux, il faut surtout se préoccuper du point si capital du renouvellement du personnel, arriver à le constituer sur des bases absolument différentes de celles adoptées jusqu'ici.

Il s'agit, en un mot, de créer le *journaliste* moderne, qui n'existe pas encore; on ne doit pas se le dissimuler.

Les écrivains qui rédigent les journaux d'aujourd'hui, sous la loi d'influences presque toujours opposées à leurs instincts, leurs goûts, souvent même à leurs idées et leurs principes, peuvent être des esprits éminents en tant qu'individus, mais dans leur situation présente et avec la nature du rôle qu'ils ont à remplir, ils ne sauraient, suivant nous, être considérés comme de véritables journalistes.

LIVRE VIII

LIVRE VIII

L'ATLANTIDE DE LA PUBLICITÉ

I

La presse, arrivée à l'état d'*institution*, comme le veut sa destination réelle, est appelée, d'après toutes les probabilités, à remplacer les religions, dont l'influence pratique et sociale décroît à mesure que les temps nouveaux s'accomplissent.

C'est là une responsabilité qu'elle n'évitera pas et à laquelle il est indispensable qu'elle se prépare dès maintenant.

L'idée de *sacerdoce* que l'on rattache quelquefois à l'expression la plus relevée du journalisme ne s'est pas introduite en vain dans l'opi-

nion courante, quoi que puissent dire et penser à ce sujet les railleurs et les sceptiques.

Il y a là à la fois une indication et un pressentiment.

II

Nous n'avons pas à spécifier ici le peu de lien réel qui existe entre ce qu'on appelle l'esprit du siècle et celui des divers cultes, qui se trouvent pour la plupart engagés si profondément dans les mœurs et les doctrines du passé.

De tels faits sont en quelque sorte de notoriété publique; l'hypocrisie seule peut les méconnaître.

Sans songer à heurter aucune conscience ni à nier les services éminents que les religions ont pu être appelées à rendre aux époques de civilisations primitives, il faut bien avouer que ce n'est pas précisément l'homme du courant actuel qui cherche la manifestation de sa conscience et de sa foi dans les anciennes pratiques religieuses.

La morale, cette loi suprême du monde, n'a

guère eu jusqu'à présent d'autres siéges officiels que les chaires entourées d'auditoires si restreints, les temples dont les échos vont s'affaiblissant de jour en jour.

Le vrai centre de la morale moderne, si nécessaire aux sociétés démembrées et désorientées comme le sont les sociétés modernes, qui manquent non pas tant de croyances que de centres de croyances, est à organiser tout entier.

Il n'est pas douteux que lorsqu'on s'occupera enfin de l'établir, on ne s'empare tout d'abord de cette chaire de la publicité qui offre tant de ressources d'enseignement et de propagande bien supérieures aux moyens de prédication connus jusqu'à ce jour.

III

A l'heure où nous sommes, le journalisme est le sermon des gens qui ne vont jamais à la messe.

Quant au journaliste, son rôle, que l'on croyait

pendant longtemps réduit à celui de polémiste, de simple rédacteur sous la dictée des événements du jour, de défenseur de telle ou telle cause avec les armes ordinaires de la publicité, se trouve prendre bien vite une extension tout à fait imprévue et bien supérieure à ce que nous l'avons vu être jusqu'ici.

Il est appelé à recueillir en partie la survivance du prêtre, l'homme du passé, dont la mission limitée à un nombre beaucoup trop spécial d'intelligences ne peut plus guère compter comme diffusion morale suffisante dans la société de nos jours.

On voit ce qu'est la presse en tant qu'influence, même dans sa condition amoindrie : que serait-elle donc dans son état complet d'expansion et d'affranchissement?

Ou bien elle se méconnaît elle-même, ou bien elle doit sentir que sa voix dégagée des oppressions temporelles ne peut être autre chose que la plus haute inspiration humaine, la véritable interprète de la parole de Dieu, révélée à toutes les consciences, filles de ce même Dieu créateur de l'idée sociale qui embrasse le monde entier bien

autrement que l'idée religieuse, enfermée dans les traditions et les limites relatives des dogmes et des rites.

IV.

En attendant, ne perdons pas de vue notre réalité du moment.

Avant de songer à la mission providentielle du journaliste, n'oublions pas que sa profession n'est pas même encore, à l'heure qu'il est, acceptée ni encadrée dans la société régulière.

Il faudrait donc, avant toutes choses, s'occuper de fonder au moins cette profession de la presse au point de vue de la condition pratique.

Sans doute, on ne peut songer à l'établir sur des bases entièrement fixes et positives comme pour l'armée, l'administration, la magistrature, le notariat et les finances.

Elle aura toujours, quoi qu'on puisse faire, un certain côté aléatoire d'indépendance et d'aven-

ture qu'il serait regrettable peut-être de lui ôter tout à fait.

Mais en faisant la part aussi large que l'on voudra au caprice et à la liberté des allures, encore faut-il que l'on arrive à quelque chose d'acceptable et de possible, comme position et comme existence.

Les journalistes, après tout, sont des êtres en chair et en os; il faut qu'ils mangent, se logent, vivent comme les autres hommes : eux-mêmes doivent bien comprendre cela, malgré les plus belles théories de philosophie et de dédain pour ce qui tient aux exigences ordinaires de la vie.

V

Une des premières mesures salutaires serait de pouvoir faire que les journaux cessassent de représenter une profession d'expédients et de pis-aller où viennent se jeter incessamment tant de déclassés, tant d'individus qui n'existent ni comme

jugement, ni comme moralité, ni comme intelligence; qui prennent la presse en désespoir de cause, au risque d'y végéter misérablement ou de n'y subsister que par des moyens peu avouables.

Il faut absolument que chacun vive aujourd'hui de son métier et en vive honnêtement et nettement; c'est une des lois essentielles du monde nouveau.

Les traditions bohémiennes, les vêtements en lambeaux, les chaussures trouées, les dettes et les tortures d'argent, toutes ces choses-là qui font si bien, vues à distance, dans les vagues brouillards de la vieille fantaisie, deviennent de plus en plus impossibles, à mesure que l'on se frotte à la réalité contemporaine qui ne plaisante plus sur aucun point et vous oppose partout son mur d'airain de calcul et de chiffres.

Le journaliste a moins que personne le droit de végéter dans les régions équivoques et misérables de la vie; même eût-il tout l'héroïsme voulu pour affronter la pauvreté.

Il n'est pas bon que la plume de la presse, qui s'applique à des offices si graves, puisse jamais rappeler l'ancienne guitare nomade du troubadour, obligée d'aller se promener de portes en

portes, et trop souvent aussi d'opinions en opinions, pour quêter sa subsistance et réaliser le pain du jour.

VI

Comment faire cependant pour empêcher que la publicité ne soit incessamment envahie par une foule d'intrus sans capacité, sans la moindre vocation, qui s'emparent du titre de journaliste pour le ridiculiser ou le traîner dans la boue?

On ne peut songer sans doute à réglementer la presse, à la *limiter;* nous ne sommes plus au temps des corporations et des maîtrises.

Il n'y a pas non plus à vouloir instituer des gymnases, des conservatoires, des écoles spéciales de publicité, ni à distribuer des diplômes de presse pour attester que les jeunes gens qui se destinent à cette noble carrière du journalisme ont du moins les premières notions de l'orthographe.

On a parlé quelquefois de conseils de prud'hommes, de chambres, de syndicats de la presse,

pour tâcher d'y introduire l'épuration et la discipline. Rien de tout cela n'est suffisamment pratique.

La presse ne connaît que le principe de liberté absolue et ne gagnerait rien à l'enfreindre pour son propre compte.

Ce n'est pas dans le sens de l'exclusivisme ni de la restriction qu'elle doit agir, c'est au contraire dans celui de l'affranchissement le plus complet.

VII

L'encombrement et par suite l'avilissement de la publicité, tient principalement aux conditions de salariat où elle se trouve.

Tant que la presse relèvera, non pas absolument d'elle-même, mais d'influences presque toujours étrangères à son véritable esprit, elle ne pourra guère compter que sur un personnel de basard et de mélange où les gens honorables et méritants seront nécessairement en minorité.

Les spéculateurs, qui ne voient dans les journaux dont ils sont les maîtres que le but direct de leurs intérêts matériels, ne tiennent pas précisément à y attirer des hommes très-relevés ni comme talent ni comme caractère.

Qu'en feraient-ils? D'abord, il n'est pas bien prouvé que ces qualités-là soient des causes réelles de succès avec la presse, comme ils la comprennent.

De plus, ils risqueraient de se voir souvent contrecarrés, humiliés, avec des écrivains proprement dits; dépassés comme probité et comme esprit, ce qui amènerait des difficultés, des tiraillements perpétuels dans les détails courants du journal.

On est bien mieux à l'aise avec une rédaction plus ou moins rabaissée comme position sociale et médiocre comme intelligence.

Elle ne saurait avoir jamais de prétentions fort sérieuses; on est bien plus sûr de l'avoir toujours à sa merci.

VIII

On s'étonne parfois de la quantité de faux journalistes qui pullulent sans cesse sur le pavé de la publicité.

Mais comment ne voit-on pas que certains propriétaires de journaux ont pour mission toute spéciale de faire germer et de propager incessamment cette variété de journalistes subalternisés?

Il se trouvera toujours dans les grands centres de nombreux individus décidés à accepter, n'importe à quelles conditions, ces places de journaux, assaisonnées, malgré les déboires, de certaines douceurs d'amour-propre, de fainéantise et de libre fantaisie que l'on ne trouve pas dans des fonctions régulières, bureaux de ministères, emplois d'administrations et autres.

La fausse presse ne manquera jamais de rédacteurs suivant ses tendances; elle en a, on peut le dire, la semence et l'essence contenues dans son sein.

Toutefois, il résulte de cela que la corporation du journalisme représente tout ce qu'il y a de plus illimité et de plus arbitraire au monde, se recrute dans les milieux les plus divers et souvent les plus mêlés.

Ce n'est pas la presse elle-même qui choisit ses hommes; ce sont ses exploiteurs, c'est-à-dire ses plus grands ennemis, qui lui imposent le personnel de leurs intérêts et de leurs instincts.

IX

Mais comme tout cet état de choses changerait rapidement, si le journalisme rentrait en possession de lui-même, s'il pouvait déterminer, par l'exercice d'un droit si naturel et qui n'aurait jamais dû lui échapper un seul instant, sa formation, sa direction, et nécessairement aussi le choix des rédacteurs !

Est-ce qu'il est convenable et légitime que monsieur un tel, sous prétexte qu'il représente une grosse position financière, puisse se dire un

beau jour, en se frappant triomphalement sur le ventre : « Je fonde un journal, » et qu'il le fonde en effet, sans autre formalité que l'autorisation officielle et la mise de fonds nécessaire?

Quant à la rédaction, c'est un point purement secondaire ; on l'embauche sans plus de cérémonie que des ouvriers pour le bâtiment, sur la place de Grève.

Les choses ne se passent plus ainsi désormais : — Oh ! vous qui prétendez fonder un journal, l'œuvre grave et sainte par excellence, qui êtes-vous et d'où sortez-vous, moralement parlant? Définissez-vous vous-même, déclinez vos titres et qualités comme science et compétence, avant d'avoir à aborder une pareille entreprise!

Ce n'est plus le caprice de tel ou tel millionnaire qui vous institue journaliste, vous canonise homme de presse, de son autorité privée, vous ou tout autre; non, c'est le journalisme lui-même qui désigne ses représentants, choisit les esprits et les caractères à sa convenance.

X

La question de l'association substituée au fait du salariat, qu'il est si déplorable de voir régner encore à présent dans la profession qui devrait être la plus libre et la plus dignement organisée du monde, se trouve ainsi tout naturellement posée du premier coup.

Du moment où il est convenu qu'une fondation de journal représente avant tout un groupe d'hommes dévoués à une idée, unis ensemble, parce qu'ils se connaissaient préalablement, se sentaient d'avance capables de concourir à la réalisation de cette idée par la voie de la publicité; la question étant posée en ces termes, on comprend que la situation de la presse se trouve établie sur un terrain entièrement nouveau.

Elle devient purement intellectuelle; le côté matériel n'existe plus.

Est-ce donc trop dire dans ce cas-là, et nous accusera-t-on encore d'exagérer quand nous dé-

clarons qu'elle s'élève au niveau d'une religion, puisqu'elle n'est plus rien que pur esprit, mise en œuvre absolue d'une conviction et d'une foi ?

Du reste, on reconnaîtra bientôt qu'il n'y a guère de milieu pour elle : représenter tout ce qu'il y a de plus relevé au monde ou n'être pas, voilà sa destinée.

XI

On voit donc s'évanouir de lui-même ce type incohérent et fortuit de l'ancien journaliste, qui pouvait être tantôt le meilleur, tantôt le pire des hommes, suivant les chances de l'exploitation ; forcé ou de ne pas se prendre assez au sérieux, de tourner tout au point de vue de l'ironie et du sarcasme, à cause des avanies et des iniquités sans nombre attachées à sa situation ; ou bien, de se prendre beaucoup trop au sérieux, l'excès d'orgueil et le gonflement de lui-même pouvant seul l'étourdir sur le fond de ses misères.

On commence à sentir que les facultés du ta-

lent et de l'esprit sont loin de suffire dans l'exercice de la presse; il y faut conjointement et de toute nécessité la moralité, le sens, la fermeté, les qualités de l'âme les plus hautes.

Voilà un des côtés saillants et décisifs du journalisme constitué rien que par des dévouements et des caractères. Plus de toutes ces personnalités égoïstes, folles en même temps d'amour-propre et d'ambition, qui dévoraient l'ancienne publicité.

S'associer, c'est déjà prouver que l'on est un homme, que l'on est capable de raison et d'abnégation.

On est bien plus près dans ce cas-là du vrai principe de la publicité que le spécialiste de visées personnelles, qui se croit dans la presse un dominateur sublime, et n'y est jamais en réalité qu'un esclave à la fois du capital propriétaire et du pouvoir oppresseur.

XII

On dit : « Mais les hommes d'intelligence et de talent, si irritables et nerveux en raison même de leurs qualités, parviendront-ils jamais à s'entendre pour fonder un genre de journalisme qui ne soit pas en proie à des conflits intérieurs sans fin? »

Si les hommes éclairés, qui ont le bénéfice du jugement et de la science, n'ont pas la faculté de s'associer, alors ne parlons plus de rien, désespérons de toutes choses ici-bas, non pas seulement de la presse elle-même, mais de toutes les garanties morales, de l'avenir du monde entier.

Quelle funeste idée pourtant! Quoi! l'association, ce fait supérieur et providentiel, deviendrait impossible à mesure que l'on s'approche du centre même de la raison et du savoir! On comprendrait bien plutôt qu'elle rencontrât des obstacles invincibles dans la classe ignorante et

manuelle, parmi les hommes qui n'ont pour guides que leurs instincts primitifs.

Mais on revient bien vite de cette opinion, qui consisterait à nier à l'écrivain le véritable emploi pratique de ses facultés.

Quiconque est capable de rédiger un journal intelligemment et dignement, doit être capable aussi de le créer et de l'organiser. C'est au fond le même esprit, seulement appliqué différemment, réparti entre le talent proprement dit et le bon sens ; l'appréciation des autres et de soi-même.

Cette compensation, qui contient en germe la liberté tout entière, n'est nullement contraire à la donnée du penseur de nos jours. Il sait fort bien que rien désormais ne peut plus être l'œuvre d'un seul : rien par les unités ; tout par les groupes et les ensembles.

XIII

Est-il besoin de dire qu'un des premiers actes des hommes décidés à fonder un journal, seulement pour la réalisation de leurs principes, doit

être de substituer le mode de l'élection à celui de l'absolutisme, représenté encore maintenant par les directions et rédactions en chef?

Ainsi se trouvent rayées d'elles-mêmes les déplorables aristocraties de salaires, compliquées de ces questions d'amour-propre si terribles qui ont semé dans la presse tant de germes d'animosités intestines!

S'il est encore nécessaire de hiérarchiser l'œuvre, de maintenir jusqu'à nouvel ordre l'inégalité des fonctions, ce qui demande, du reste, à être étudié de très-près; que du moins le suffrage universel décide et non plus l'arbitraire.

Au surplus, dès que le journal est renouvelé dans son esprit, il l'est également dans sa pratique; bien des prétentions et des rivalités disparaissent aussitôt.

Les tâches les plus humbles en apparence deviennent souvent, comme dans l'ordre religieux, les plus relevées et les plus honorables, à cause des qualités de raison et de modestie qu'elles nécessitent.

Il n'y a plus, comme sous le régime du salariat, de ces haines souvent si profondes de courtisans et d'esclaves entre rédacteurs courbés tous

sous un même joug! Le journalisme affranchi ne connaît plus, en fait de coopérateurs, que des cœurs dévoués, des amis, des frères.

XIV

Si jamais produits humains méritent d'être soustraits à l'influence de l'argent, ne sont-ce pas ceux de l'esprit? La presse cessant d'être une exploitation, le problème de l'existence matérielle du journaliste se trouve en même temps résolu.

Le prêtre vit de l'autel; cet ancien axiome de la pratique s'étend à toutes les professions; pourquoi pas aussi à la publicité ?

Si le journal, réduit à sa simple expression de feuille de papier intelligente et civilisatrice que le public est obligé de payer nettement ce qu'elle coûte, donne des bénéfices, n'est-il pas juste qu'ils reviennent aux ouvriers de l'œuvre, bien plutôt qu'à des actionnaires indifférents et superflus, à des propriétaires de parts ou demi-parts, ou à d'autres parasites?

Quant aux excédants, à ce qui constitue les dividendes actuels, est-ce qu'il n'y a pas la question des vraiment bonnes œuvres, des fondations utiles, de la charité judicieuse et sociale, de l'instruction réellement universelle ?

Les gains du journal vont naturellement au budget de la libre pensée, et qui vaudra bien, sans doute, comme résultat, une fois organisé, le budget ecclésiastique, si souvent étroit et passionné, placé sous les influences spéciales de communions et de paroisses.

XV

On n'a plus guère à s'occuper non plus de ce qu'on appelait autrefois *la propriété du journal*, cette invention presque toujours si contraire au progrès et à l'existence morale de la presse.

Il n'y a plus à songer à cela, du moment où le journal, au lieu de représenter une société par actions, n'est plus qu'une association d'intelligences. On se demande même comment on a

pu essayer autrefois d'invoquer en faveur de la presse les garanties ordinaires de la propriété, comme préservatif contre les attaques du pouvoir ?

A cela, le pouvoir n'a jamais répondu qu'en supprimant, soit d'un seul coup, soit en détail, tous les journaux qui lui faisaient obstacle.

C'est pourquoi, après tant de discussions et de protestations inutiles, il est permis peut-être de n'avoir plus aujourd'hui grande foi dans tout ce qu'on pourra invoquer désormais en faveur de la propriété littéraire, artistique et en particulier de celle de la presse, qui n'est réellement intéressante et forte qu'en dehors du fait même de propriété légale. Les faits pratiques parlent ici plus haut que toutes les théories.

Il est prouvé que l'intelligence n'est jamais en réalité une propriété immédiate et directe; elle devient telle à son insu, pour ainsi dire, par cas fortuit et posthume le plus souvent.

La propriété littéraire n'existe guère que pour la littérature qui n'en est pas une.

Il n'est pas vrai que le penseur pense, éclaire, instruise, perfectionne son siècle dans le but de se constituer *une propriété* pour lui ni même pour les siens.

Il n'est pas d'homme de talent et de tant soit peu d'élévation morale qui n'ait en soi la généreuse prodigalité de l'enthousiasme et du prosélytisme, qui ne soit disposé sans cesse à donner pour rien tout ce qu'il produit, pourvu qu'il ait le bénéfice de la propagande. — Établissez donc des bases de propriété sérieuses avec des tendances pareilles !

Le journal est chose immatérielle en soi, et il s'en fait gloire. Qu'il nourrisse son monde convenablement; c'est tout ce qu'il est en droit de demander à l'existence pratique.

Ainsi donc, plus de survivances, plus de droits de succession à des positions de rédacteurs, fils, petits-fils, neveux ou cousins de la propriété, comme cela peut arriver à chaque instant sous le régime propriétaire.

Peut-être même le dernier mot de la réforme de la presse serait-il que le journal pût se donner pour rien, ne pas se vendre; pas plus que le ministre du culte ne vend la parole de Dieu.

XVI

Pourquoi donc, au bout de tout cela, hésiterions-nous à poser nettement la question suivante : — Faut-il que le journalisme soit un métier ?

Est-ce qu'il n'est pas permis de se représenter dans un avenir quelconque des journaux qui ne seraient plus rédigés seulement par des plumes de profession, mais par des gens de diverses classes qui subsisteraient d'autre chose que de la publicité même ?

Il y a ici un fait double à considérer : d'une part, l'émancipation définitive de l'écrivain, n'ayant plus à dépendre exclusivement d'une condition qui aura toujours, quoi qu'on fasse, un côté précaire ; et d'une autre, celle du public ou d'une portion notable du public, qui, en prenant une participation active à l'œuvre de la presse, lui ôterait son cachet de monopole et de privilége.

Quel mal y aurait-il en principe, et en réservant bien entendu la question de l'actualité pra-

tique, à ce que tout homme attaché à la rédaction d'un journal exerçât en même temps une profession positive, classée, reposant sur des bases fixes et permanentes ?

Loin d'amoindrir la presse, ne serait-ce pas plutôt la rehausser et la consolider ?

Tailler le journaliste, non plus comme autrefois, dans l'étoffe du fantaisiste et du bel esprit, mais dans celle du citoyen, voilà l'utopie : au point de vue de la société future, est-elle donc si complétement inadmissible, surtout quand on voit ce qui se passe chaque jour pour tant de peintres, de poëtes, de musiciens, d'artistes inoccupés, qui s'obstinent dans des métiers imaginaires et factices, au milieu d'une société positive où leur raison d'être se trouve rayée presque entièrement ?

XVII

L'intelligence aujourd'hui n'est précisément nulle part et se trouve un peu partout. Ce don précieux, autrefois limité à un si petit cercle,

tend de jour en jour à se répartir dans la masse.

L'écrivain se trouve appelé de moins en moins à rester cet oiseau rare et merveilleux, enfermé jadis dans le cercle de l'exception et des classes privilégiées.

Si on voulait faire le recensement des gens capables présentement d'exprimer leurs idées sur le papier d'une façon correcte, sensée et même éloquente, on arriverait sans doute à un chiffre considérable. Pourquoi donc le journalisme n'utiliserait-il pas toutes ces forces vives?

Ce n'est pas en s'isolant et en se spécialisant comme il a fait presque toujours jusqu'à présent qu'il fondera son principe; c'est bien plutôt en engageant dans sa cause le plus de monde possible.

Pourquoi tout homme ayant dans la tête un bon article de journal n'aurait-il pas la faculté de le produire et ne s'en ferait-il pas même un devoir?

Pourquoi chacun ne ferait-il pas son service de presse, comme il fait son service de garde national et de juré?

Le droit à la publicité, ainsi que le droit à la tribune, se trouve être encore à l'état de monopole entre les mains d'un bien petit nombre d'in-

dividus, par suite de l'infirmité des temps. Le couronnement de la civilisation serait que ces droits si brillants et en même temps si essentiellement civiques et sociaux fussent, autant que possible, à la portée de tous.

Peut-être n'aurons-nous la vraie liberté que lorsque nous serons affranchis en grande partie *des maîtres* ès arts de parler et d'écrire, des virtuoses intellectuels qui sont si souvent exposés à devenir des oppresseurs dans leur genre, tout aussi bien que les virtuoses militaires, les princes de la richesse, les héritiers de noms dits *historiques*, tous ceux qui croient avoir dans le bénéfice de la position, de la naissance, même du talent considéré comme moyen d'exploitation autoritaire, le droit de gouverner et de dominer leurs semblables.

XVIII.

Ainsi, la presse, établie jusqu'alors dans des domaines à part de spéculation et de doctrine, tend désormais à se placer au centre du monde : elle

rayonne partout, recrute partout ses représentants et ses auxiliaires.

Loin d'élever ses barrières, elle les abaisse devant quiconque se présente armé d'une idée neuve, d'une conception utile.

Elle crée ce qu'on n'a jamais fait que d'une façon si insuffisante, une issue infiniment large à ce qu'on appellera désormais *les communiqués* du public, destinés à tuer complétement ceux du pouvoir, devenus inutiles et même impossibles, du jour où la presse, n'étant plus ni exploitation ni coterie, ne sera plus que l'expression de l'opinion publique elle-même, transcrite par un choix de citoyens-rédacteurs, avec la collaboration constante de tous leurs concitoyens.

XIX

Quant aux obstacles matériels qui s'opposent à la formation immédiate de cette presse de l'émancipation et de l'idée nouvelle, ils frappent d'a-

vance tout le monde, et il est presque superflu de chercher à les énumérer.

Nous sommes encore présentement en plein journalisme industriel ; nous nous trouvons en face de plusieurs grands fiefs de la publicité quotidienne qui n'iront certes pas se dissoudre tout d'un coup d'eux-mêmes ni déposer sur l'autel de la presse libre leurs actions, leurs clientèles et leurs traités d'annonces ?

Une nuit du 4 août du journalisme ne semble pas être précisément dans le courant des idées du jour.

N'importe, malgré les difficultés et peut-être à cause même du contraste, on est parvenu à l'établir au milieu de toute la végétation de presse traficante qui nous encombre, ce journal de la conviction et de la vérité.

Il est dans l'air, on le crée au moment même où nous parlons ; on va pouvoir juger enfin ce que c'est qu'un journal digne et réel à côté de tous les autres.

Sinon aujourd'hui, c'est demain qu'il paraîtra.

Aussi peut-on dire, dès à présent, à tous les opprimés de la publicité du négoce, aux écrivains enchaînés à la glèbe de la presse industrielle, à tous

ces tempéraments d'élévation et de liberté, forcés de subir d'indignes conditions d'asservissement qui n'ont jamais été dans les clauses primitives du journalisme :

« Relevez la tête, dignes esprits, travailleurs d'élite, défenseurs assidus de la cause et de l'avenir des peuples, oh ! vous tous qui par un malentendu déplorable vous trouvez courbés avec vos sentiments et vos pensées sous la loi féodale et barbare de l'argent !

« Ranimez vos instincts, reprenez vos facultés et vos âmes ; vous allez connaître enfin des jours meilleurs.

« Les temps approchent où la profession du journaliste, si longtemps ravalée et méconnue, va briller en tête de toutes les autres ; non pas tant à cause de son importance particulière que par le bien universel qu'elle est à même de répandre.

« Le vrai journaliste comprend qu'il peut être, s'il le veut, la providence de ses semblables.

« Arrière donc le trafic et aussi le découragement qu'il fait naître ; plus rien que des consciences et des croyances : que pas un fai-

seur et même pas un esprit tiède, vacillant ou négatif, n'ose mettre le pied dorénavant sur le sol de la publicité! »

XX

Mais dans cette réforme de la presse qui doit comprendre tant de choses, si elle veut être efficace et complète; il y a, outre les considérations générales d'idées et de principes, des points de pratique et de forme que l'on aurait bien tort de négliger et que pourraient seuls dédaigner les esprits forts qui ne voient pas l'importance de certains faits matériels dans les questions de la vie, même les plus graves.

Ainsi, l'installation de la presse en général, qui donc s'est jamais avisé de songer à ce simple détail qui n'est futile et indifférent que si l'on n'y réfléchit pas? Il y a là, qu'on le sache bien, plus qu'une affaire purement extérieure.

Qu'un gouvernement, une assemblée politique, même des réunions pour des intérêts pri-

vés, s'établissent dans des logis obscurs et chétifs et non dans des bâtiments imposants et respectables; vous verrez bien si l'effet est le même quant au prestige moral et à l'impression produite sur le public.

Croit-on que la presse élevée, comme nous la comprenons, à la puissance de haute magistrature politique, d'apostolat social, puisse impunément résider dans ces locaux si souvent tristes, sombres, parfois même insalubres où tant de journaux s'obstinent à se confiner?

C'est encore une des folles insouciances de la presse actuelle de s'être figurée qu'elle pouvait ne pas compter avec la question du domicile dans un temps où tout s'approprie et se civilise.

Puisque dans le monde de la malveillance auquel nous avons déjà eu à faire allusion plus d'une fois, il est convenu de qualifier d'*antres* les bureaux de journaux, est-il donc si nécessaire de justifier par l'aspect des lieux ces agréables dénominations?

Est-il absolument indispensable de se loger, comme on le fait si volontiers, dans des coins d'imprimerie, au milieu du cliquetis des machines et des presses, dans des pièces étroites où les

rédacteurs, pêle-mêle souvent avec les allants et venants, les ouvriers, les employés de toutes espèces, n'ont pas même un coin de recueillement et de silence, pour leurs travaux, à peine le bout de table suffisant pour écrire leur article?

Se loger ainsi ne saurait avoir aucun résultat favorable.

Si c'est bravade anti-bourgeoise, affectation de l'inculte et du pittoresque, le public ne vous en sait nul gré; ces choses-là sont dépassées depuis fort longtemps.

Si c'est simplement négligence, manque de soins et de coquetterie nécessaire, le tort n'est pas moindre : l'abandon du logement n'est pas plus permis aujourd'hui que celui de la personne.

XXI

Sans tomber dans un luxe ridicule et qui serait déplacé là plus encore que partout ailleurs, comme nous comprendrions bien plutôt que le local du journal fût parfaitement éclairé, bien distribué,

suffisamment étendu, offrant le caractère à la fois noble et simple qui convient à l'hôtel de l'intelligence !

Riez tant que vous voudrez, esprits superficiels, qui ne voyez pas combien les impressions des sens ont souvent d'influence sur les choses morales !

Que verriez-vous d'étrange à ce que la presse eût enfin un siége convenable, quand tous les jours encore, on prodigue les bâtiments luxueux, les palais grandioses à tant d'institutions inutiles et vieillies ?

Ainsi, pour ne citer que les catégories les plus relevées de l'ordre social, est-ce que le parlement, les cultes, l'armée, la justice, l'administration, les finances, n'ont pas tenu à ce que leurs résidences fussent au niveau des principes qu'elles représentent ?

Pourquoi donc la publicité n'aurait-elle pas aussi une installation digne d'elle ?

XXII

Ne perdons jamais de vue un seul instant ce caractère d'*institution* qui nous semble inévitable dans les destinées à venir du journalisme.

Qui donc pourra nous remplacer le temple où le penseur moderne ne trouve plus, à tort ou à raison, que des pierres insensibles et des voûtes inanimées?

Sera-ce l'Académie qui n'a pas même su encore s'affranchir des bâtiments officiels et se créer le pied-à-terre de l'indépendance et du *chez soi* intellectuel ;

Ou le cercle où l'on vient s'abrutir constamment par les chevaux, l'absinthe et le jeu ;

Ou bien l'ancien salon de nos pères éteint et désert où l'on n'entend plus depuis si longtemps retentir aucun écho de grâce, de mouvement ni d'esprit ?

Qui peut empêcher ces divisions de sentiments et de croyances si déplorable qui existent dans

les familles modernes, coupées en deux pour la plupart sur le terrain sacré des convictions ; le père envoyant sa femme et ses enfants à la messe, et lui se gardant bien d'y mettre jamais les pieds?

Qui donc opérera ce rapprochement salutaire des existences, ce retour des relations, de la sociabilité que l'on invoque à grands cris, et qui ne peut être que la participation générale aux idées vivantes et réelles?

Le journal, suivant toutes probabilités, le journal : voilà, sans qu'il s'en doute, son lot et son but. Il est déjà la voix de tous, pourquoi pas aussi le centre de tous?

Il appelle à lui non-seulement tout ce qui pense, travaille, conçoit et produit; mais aussi, tout ce qui souffre, s'inquiète, se sent en proie au malaise général d'un temps dont l'ancienne foi est morte et dont la nouvelle n'est pas encore née.

La presse a déjà la direction des intelligences; elle doit avoir aussi tôt ou tard celle des âmes.

XXIII

Voyez donc si avec une perspective semblable et dont nous offrons à peine ici l'ébauche, suffisante toutefois pour les esprits qui veulent bien comprendre, elle peut se tenir enfermée dans les limites de l'ancien bureau de journal, qui ne s'élevait guère comme aspect, même dans ses expressions les plus relevées, au-dessus de la vieille étude de procureur, poudreuse et ténébreuse, où vous trouviez trop souvent, sous le titre de rédacteurs ordinaires, des êtres inquiets et nébuleux, rivés constamment au boulet d'une besogne désespérée, en proie aux mille fièvres du travail sans compensation ; beaucoup trop préoccupés d'eux-mêmes pour avoir jamais grand temps à donner à l'expansion, à l'aménité, reflétant sur leurs traits les malaises d'une condition nécessairement farouche et refrognée, comme toutes les conditions méconnues.

XXIV

Au lieu de cela, après avoir traversé un jardin (pourquoi pas? les ministères en ont bien), où l'on puisse rêver et causer comme sous les antiques platanes de l'Académie, vous arrivez, en parcourant ce séjour, que vous pouvez appeler tant que vous voudrez jusqu'à nouvel ordre, l'*Atlantide* de la publicité, dans de vastes salons lumineux, aérés, où l'on respire à l'aise.

Là sont les hommes les plus courtois, les plus accessibles du monde, ouverts naturellement à toutes les idées, à toutes les croyances, à toutes les discussions qui peuvent se produire; mêlant au travail de la presse les ressources si précieuses du monde et de la causerie, de manière à revêtir de bonhomie constante et de bonne grâce pratique ce caractère du rédacteur de profession qui a tant de fois effarouché les gens.

Ces hommes-là sont les journalistes nouveaux, les rejetons de la presse libre et maîtresse d'elle-

même. Ils ont à eux tous les loisirs, tout le temps que l'honnête homme doit avoir pour les obligations du dehors, dont nulle préoccupation intérieure ne saurait jamais dispenser.

Ils ont su se mettre enfin à la hauteur de leur rôle éminent par les habitudes et les actes de leur condition ordinaire.

Ils ont compris que la presse ne s'écrivait pas seulement, mais qu'elle se parlait aussi, s'épanchait, se communiquait par les mœurs, le langage, toute la manière d'être.

XXV

L'homme d'intelligence actuel que l'on peut prendre dans le milieu que l'on voudra, mais que nous appelons, nous, le *journaliste*, non pour gonfler le titre, mais parce qu'il nous semble être là dans son expression la plus pratique, serait bien bon en vérité de laisser aux ministres des cultes les offices moraux, le côté de la consolation, de l'effusion, de l'assistance de l'âme chari-

table et sensible, toutes ces cordes à la fois tendres et relevées qui vibrent constamment dans le cœur de l'être qui pense et écrit, c'est-à-dire qui s'occupe à chaque instant du sort des autres hommes.

Tout ce qu'a fait l'ancien apôtre religieux, le libre penseur doit le faire, et beaucoup mieux, puisqu'il possède entre ses mains l'instrument le plus considérable de perfectionnement échu à l'humanité moderne.

C'est à lui à organiser l'apostolat nouveau qui compte la presse en première ligne parmi ses moyens d'action.

Rien ne doit contribuer autant que la publicité vraie à opérer la conversion de l'idée religieuse en idée sociale; c'est pourquoi on ne saurait trop se hâter de la mettre en possession de tout l'espace qu'elle mesure, et ne plus seulement la confiner dans le cercle si borné des relations politiques et des conflits avec le pouvoir où on s'est plu à l'enfermer si souvent.

XXVI

Nous insisterons, encore une fois, avant de finir, sur ce que nous avons dit en commençant au sujet de la liberté politique de la presse, qui n'est à nos yeux qu'une conséquence directe de sa liberté personnelle.

Nous rappellerons aussi cette autre idée sur laquelle nous ne craignons pas d'insister également, c'est que les journaux n'ont aucune réclamation sérieuse à élever contre aucun gouvernement, tant qu'ils n'auront pas su gagner, non pas seulement l'attention, mais aussi la pensée et l'âme du public.

Un pouvoir, quel qu'il soit, ne saurait jamais être un obstacle bien sérieux à la liberté du journalisme conçu et exécuté comme il doit l'être : — grand motif d'encouragement pour lui et aussi de consolation dans ses temps d'épreuves !

Dans tous les cas, en mettant les choses au pire, il y aurait toujours le grand remède héroïque et désespéré. La France est bien libre après tout de

renoncer à engendrer en fait de publicité, plutôt que d'avoir à mettre au monde rien que des journaux esclaves.

Espérons que l'on n'en viendra pas là !

Aucun pays n'est mieux fait que le nôtre pour avoir des journaux vivants, libres, pleins d'action et de sève, répondant à l'idée que le nom de la France éveille parmi les autres peuples.

Mais disons-nous bien que notre presse française est à créer tout entière; et pour cela, commençons par nous débarrasser de l'échafaudage de fausse presse qui nous masque celle à laquelle nous avons droit.

Du reste, la révolution du journalisme est déjà votée en principe par un grand nombre d'esprits ; il ne s'agit que de se mettre à l'œuvre au plus vite.

Quant à ce livre, puisse-t-il passer bientôt à l'état de lieu commun et être oublié comme tel ; les réformes qu'il indique étant adoptées universellement et passées dans la pratique des choses !

Rien assurément ne serait plus conforme au sentiment qui l'a dicté : aucun genre de succès ne répondrait mieux à la pensée de l'auteur.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE A. BOURET.

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bouret.